

**Jean DAUJAT**

**IDÉES MODERNES  
RÉPONSES CHÉTIENNES**

**NIHIL OBSTAT**

**Paris, le 12 Juin 1956**

**JEAN GAUTIER, P.S.S.**

**IMPRIMATUR**

**Paris, le 13 Juin 1956**

**PIERRE GIRARD, P.S.S.**

**PRÉSENCE DU CATHOLICISME  
ÉDITIONS TÉQUI**

**PARIS VI<sup>e</sup>  
LIBRAIRIE P. TÉQUI, ÉDITEUR  
82, RUE BONAPARTE**

Dépôt légal : 3<sup>e</sup> Trimestre 1956 ; éditeur, n° 90 ; imprimeur, n°53. Imprimé en France

5<sup>e</sup> édition

[ Présent dans certaines notes de bas de page, le sigle **CoGI** indique qu'il s'agit là d'une remarque de la personne qui a fait cette mise sous format électronique de ce livre. Autrement dit ce sont des notes qui ne sont pas présentes dans le livre "papier" original. ]

## Table des matières

<b>Avertissement</b> .....	<b>4</b>
<b>Commencer par la doctrine</b> .....	<b>5</b>
<b>En face de la crise</b> .....	<b>6</b>
<b>Le principe vital de toute civilisation</b> .....	<b>11</b>
<b>La personne et la mort</b> .....	<b>15</b>
Certitude et rôle central de la mort .....	15
Signe du personnalisme .....	17
<b>Forces spirituelles</b> .....	<b>20</b>
<b>Qu'est-ce que la vérité ?</b> .....	<b>24</b>
<b>Absurdité de la libre pensée</b> .....	<b>25</b>
<b>Pourquoi prouver Dieu ?</b> .....	<b>29</b>
<b>Comment prouver Dieu ?</b> .....	<b>31</b>
<b>Le don de Dieu</b> .....	<b>34</b>
<b>Comment Dieu nous est donné</b> .....	<b>38</b>
<b>Erreurs modernes</b> .....	<b>42</b>
1). Naturalisme et Libéralisme .....	42
2). Individualisme, socialisme, communisme .....	45
<b>L'Église condamne-t-elle le socialisme ?</b> .....	<b>50</b>
<b>La vraie nature du marxisme</b> .....	<b>53</b>
<b>Staline est-il communiste ?</b> .....	<b>56</b>
<b>Socialisme et marxisme</b> .....	<b>60</b>
<b>Le communisme intrinsèquement pervers</b> .....	<b>65</b>
<b>Le devoir suprême de l'ordre social et politique</b> .....	<b>68</b>
<b>L'idéalisme, source profonde des maux de notre temps</b> .....	<b>72</b>
<b>Soumission au réel et volonté de Dieu</b> .....	<b>76</b>
<b>Le prochain et l'humanitarisme</b> .....	<b>78</b>
<b>Descartes et le monde moderne</b> .....	<b>80</b>
<b>Nous ne sommes pas spiritualistes</b> .....	<b>83</b>
<b>Notre réalisme</b> .....	<b>86</b>
<b>Réalisme de la perfection</b> .....	<b>88</b>
<b>Liberté ou nécessité</b> .....	<b>92</b>
<b>Saint Paul et Jean-Paul</b> .....	<b>95</b>
<b>Une caricature du christianisme</b> .....	<b>98</b>
<b>L'optique de la foi</b> .....	<b>101</b>
<b>Tout chrétien doit être théologien</b> .....	<b>103</b>
<b>Foi et sentiment religieux</b> .....	<b>106</b>
<b>« Le coeur »</b> .....	<b>110</b>
<b>Mystique</b> .....	<b>113</b>

<b>Qu'est-ce que l'espérance ? .....</b>	<b>116</b>
1). Dieu Lui-même est l'objet de l'espérance théologique.....	117
2). Dieu Lui-même est le motif de l'espérance théologique.....	118
<b>Le bon larron et la pauvreté spirituelle .....</b>	<b>119</b>
<b>Savoir ce qu'est la charité.....</b>	<b>122</b>
<b>Aimez-vous les uns les autres.....</b>	<b>125</b>
<b>Le sens du péché .....</b>	<b>131</b>
La vraie réalité du péché .....	132
La gravité infinie du péché .....	133
<b>Le sens profonde de la dévotion à la Sainte Face .....</b>	<b>135</b>
<b>Jugement sur le progrès .....</b>	<b>138</b>

## Avertissement

*Ce livre réunit des articles parus depuis vingt ans dans divers périodiques. Tous sont des réflexions provoquées par les problèmes et erreurs de notre temps pour leur apporter une réponse chrétienne. Leur lien se trouve donc dans l'unité de la vérité chrétienne. Mais nous nous excusons, auprès du lecteur si la manière même dont ils ont été écrits, indépendamment les uns des autres et ensuite rassemblés, ne comporte pas un enchaînement rigoureux et surtout entraîne d'inévitables répétitions. Nous espérons que ces répétitions seront utiles pour mettre l'accent sur les vérités les plus importantes et les faire pénétrer davantage dans les esprits.*

*Des nécessités pratiques ont fait diviser ce livre en deux volumes. Dans le premier —qui paraît aujourd'hui— nous avons réuni les articles doctrinaux qui répondent aux erreurs de notre temps, d'où son titre : Idées modernes, réponses chrétiennes. Le second —à paraître prochainement— réunira les articles qui répondent aux problèmes de notre temps sous le titre : Problèmes d'aujourd'hui, réponses chrétiennes.*

## Commencer par la doctrine

Il faut commencer par la doctrine parce que la pensée est la source de l'action. Toute action provient d'une pensée ; on agit selon ce que l'on pense. Notre action vaudra ce que vaudra notre pensée. Et s'il y a des hommes qui prétendent n'avoir pas de doctrine, on peut vraiment se demander pourquoi ils agissent. Notre action ne peut avoir de raison que dans ce que nous pensons.

D'ailleurs, ce sont les idées qui mènent le monde et toute l'histoire nous le montre bien, car toutes les époques furent ce que les ont faites les doctrines qui y ont inspiré et dirigé les hommes. La civilisation chrétienne du moyen-âge ne fut-elle pas l'oeuvre des principes chrétiens ? Le XVIIe siècle n'est-il pas marqué tout entier par l'influence de Descartes et celle du jansénisme ? La Révolution française ne résulte-t-elle pas des doctrines répandues par ceux qu'au XVIIIe siècle on nommait « les philosophes » ? Il n'y aurait pas eu de Révolution française sans Rousseau et les Encyclopédistes, pas de Révolution russe sans des théoriciens comme Marx et Lénine. Et le positivisme d'Auguste Comte n'a-t-il pas engendré toute une période du siècle dernier ? Les idées et les doctrines forment l'histoire beaucoup plus que la puissance de l'or ou des armes. Elles ont un pouvoir auquel aucune puissance matérielle ne peut réussir à s'opposer. Elles seront toujours maîtresses de l'humanité. Et les puissances d'argent comme les puissances militaires ne peuvent être que leurs instruments.

Si le temps où nous vivons nous intéresse et si nous voulons y agir, il faut y apporter une doctrine. Il faut y faire triompher la vraie doctrine.

Pourquoi gémir et se désespérer comme si une loi fatale entraînait l'humanité sans que nous y puissions rien ? Ce sont les hommes qui font l'histoire humaine. Le XXe siècle sera ce que nous le ferons, sera notre oeuvre. Il vaudra ce que vaudra notre doctrine. Rien n'est donc plus urgent, plus fondamental, plus important que d'avoir une doctrine, non pas n'importe quelle doctrine choisie au gré de nos intérêts, de nos sentiments ou de notre caprice, mais une doctrine que nous puissions, avec certitude, affirmer comme vraie.

## En face de la crise

Il y a une raison de plus pour commencer par la doctrine. C'est qu'au moment où nous entreprenons d'écrire, l'humanité traverse une crise si grave qu'elle se sent complètement désorientée et ne sait plus où elle va. Et nous allons voir que cette crise manifeste un besoin urgent d'une doctrine solide.

Tout le monde parle de crise. Mais beaucoup de gens ne voient que la crise économique et s'imaginent que les hommes sont victimes du jeu fatal des lois économiques. Il n'y aurait alors qu'à attendre patiemment la fin de la crise en espérant que le bon plaisir des lois économiques regardées comme une nouvelle Providence nous ramènera quelque âge d'or.

Une semblable inertie évite les douloureux examens de conscience et l'effort nécessaire pour se réformer. Mais elle empêche de voir que la vie économique fait partie de la vie humaine, qu'elle est l'oeuvre des libres activités des hommes. Ce ne sont donc pas des lois physiques, ce sont des lois morales qui la régissent, comme toute oeuvre humaine, pour y établir un ordre humain. Et si, comme le dit le Pape Pie XI, « toute la vie économique est devenue implacablement dure et cruelle », c'est qu'on l'a soustraite à la régulation des lois morales pour la livrer à l'aveuglement et au désordre d'une liberté sans frein, sans règle et sans bornes, où joue une seule et terrible fatalité, celle des cupidités humaines. Le plus élémentaire examen nous fait conclure que la crise économique est une crise morale, une crise de la vie humaine. Et cette conclusion se vérifie si nous remarquons que la crise économique, loin d'être isolée, est un aspect d'une crise générale qui atteint tous les domaines de la vie humaine.

Crise politique, incapacité de la plupart des nations à trouver un gouvernement stable et humain qui les dirige dans la paix intérieure.

Crise de l'autorité : incapacité des différents pouvoirs à se faire respecter et obéir si ce n'est par des méthodes de violence et de terreur.

Crise internationale : incapacité des nations à réaliser un ordre stable dans leurs rapports entre elles, à s'entendre pour l'organisation d'une paix solide et durable.

Crise de l'éducation et de l'enseignement : succession de programmes scolaires qui se révèlent tous incapables d'assurer une véritable formation humaine, abandon de la jeunesse à tous les mouvements de doctrine, de moeurs et d'action sans formation solide pour l'orienter, révolte incessante de cette jeunesse contre ce que lui transmet l'école et la famille.

Crise de la famille avec le progrès du divorce et de la dénatalité, la désertion du foyer, l'absence si fréquente de logis stable et humain, le développement des mauvaises moeurs.

Crise des moeurs ; développement sans frein de tous les vices, étalage de toutes les

concupiscences, succès des modes les plus bizarres ou les plus immorales.

Crise des lettres et des arts, reflet de la crise des moeurs et compliquée de l'enchevêtrement d'écoles et de chapelles incapables de s'imposer et de durer.

Crise de la pensée : incapacité des systèmes et des théories qui se succèdent en s'écroulant les uns sur les autres.

Crise religieuse où toutes les âmes qui ne connaissent pas l'Église du Christ sont inquiètes et cherchent sans trouver (succession de sectes les plus diverses).

Oui, nous avons bien affaire à une crise générale de toute la vie humaine, à une crise dont la source est morale et spirituelle. Cela étonnera peut-être ceux qui rejettent la primauté du spirituel, mais c'est un fait qui apparaît clairement aux yeux de quiconque sait regarder.

Et il faut conclure que c'est la vie humaine qui est à réformer dans ses principes et dans son ordre moral. Il faut que la mentalité des hommes se transforme, il faut que l'homme se réforme. L'humanité n'est pas victime de lois fatales. Elle a son sort dans ses mains et pour vaincre la crise elle doit se vaincre elle-même. Que les hommes remettent de l'ordre dans leurs esprits et dans leurs coeurs et ils retrouveront de l'ordre dans leurs vies et dans leurs oeuvres.

Car s'il y a une crise si générale, si grave et si profonde, c'est évidemment qu'il y a un profond désordre à la base de tout dans le monde moderne. Si la crise atteint si gravement et si profondément tous les domaines de la vie humaine, c'est qu'il y a dans tous les domaines un renversement général des valeurs. Le monde moderne identifie la civilisation avec le confort matériel et se croit civilisé parce qu'il a des chemins de fer, des avions et la T.S.F. Il subordonne l'esprit à la matière, l'intelligence à l'action. Il met l'homme et l'État au service de la production matérielle et fonde son intense production sur une pratique quasi-universelle de l'usure. Il subordonne la morale à l'hygiène ou au succès, l'art au commerce. Il élève la science expérimentale qui débrouille la complexité des faits au-dessus de la métaphysique qui découvre les lois universelles de l'être et la cause première de toute existence. Il ne considère plus Dieu que comme un idéal que l'homme peut se donner librement ou rejeter selon qu'il lui plaît, divinisant ainsi la conscience de l'homme et érigeant la volonté de la créature en législatrice et juge souveraine, la raison de la créature en ouvrière fabricatrice de toute vérité. Il refuse de suspendre tout l'ordre de la nature au surnaturel et cherche éperdument en ce monde, dans le mythe du progrès indéfini, une perfection qu'il n'espère plus trouver dans la Cité de Dieu.

Nous assistons à une négation générale des principes les plus fondamentaux, à un bouleversement universel de toutes les ordinations, et le monde moderne n'a d'unité que dans son désordre et dans sa négation. Fondé sur le désordre et l'absurdité, il va de soi à la désagrégation et la crise universelle que le monde subit aujourd'hui, cette angoisse des esprits, cet effondrement de tout ce que les hommes ont accumulé depuis la Renaissance, cette lassitude et ce vide que trahit partout le besoin de quelque chose de nouveau, tout cela n'a de remède que dans un retour aux principes fondamentaux, dans un rétablissement

de la hiérarchie des valeurs.

Si nous voulons retrouver une juste notion de la civilisation, il faut d'abord que nous ayons une juste notion de l'homme. Tout dépend de la conception que l'on a de la nature de l'homme et de sa destinée. Si l'on pense que l'homme n'est qu'un animal dont la vie est limitée par la mort, et dont toute la perfection est de boire, manger et dormir, ou si l'on pense que l'homme est un dieu tout-puissant et indépendant auquel ne s'imposent aucune vérité et aucune loi, on n'aura pas la même conception de la vie humaine et de la civilisation que si l'on regarde l'homme comme une créature ayant une âme immortelle et appelée par Dieu à la vie éternelle. Si l'on pense que la fin de l'homme est dans les biens de la terre ou en lui-même, on ne concevra pas l'ordre de la vie humaine de la même façon que si l'on voit la fin de l'homme en Dieu et dans la vie éternelle. Toute époque de l'histoire, comme nous l'avons remarqué, est en dépendance d'une conception de l'homme, de sa nature et de sa destinée.

Aujourd'hui, nous sommes en face d'une crise dont la racine est au coeur de l'homme.

C'est l'homme qui est à réformer, c'est l'homme qui doit remettre de l'ordre en lui.

Impossible, sans retrouver les certitudes fondamentales sur la nature de l'homme et sa destinée, sans savoir ce que nous sommes et pourquoi nous sommes. Il faut commencer par la vraie notion de l'homme.

Or, l'homme a été créé pour connaître Dieu, l'aimer et le servir, et il vit sur cette terre pour mériter la gloire de la vie éternelle en s'attachant au Christ et en participant à sa vie divine par la grâce que l'Église, sa continuatrice, nous transmet par les sacrements. Voilà la vraie destinée humaine, voilà l'ordre hors duquel tout est désordre : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire », disait Jésus. Nous savons maintenant où est la racine du mal, la vraie raison de la crise. Quand l'humanité se détourne de Dieu et se détache du Christ, elle s'établit dans le désordre quant à l'orientation profonde de sa vie, et de là le désordre gagne tout. Il y a un ordre premier sans lequel aucun ordre n'est possible, c'est l'ordre qui fait dépendre entièrement la créature du Créateur et rattache toute la vie humaine à Dieu et au Christ. Quand cet ordre-là est méconnu, il n'y a plus que péché et misère. Hors du Christ et de son Église, il n'y a que le désordre de l'enfer. Jésus-Christ, unique sauveur du genre humain, peut seul nous retirer du péché et de ses conséquences.

Le monde moderne était condamné à la plus grave des crises parce que l'humanité s'est révoltée contre Dieu, a voulu se rendre indépendante du Créateur, libre de toute vérité et de toute loi, et assurer seule son sort et sa destinée sans reconnaître aucune autorité supérieure. On a voulu construire une nouvelle tour de Babel, les ambitions étaient grandes et l'on parlait de divinisation de l'humanité par le progrès indéfini. Mais les constructeurs de la tour n'ont pas pu s'entendre entre eux parce qu'au point de départ, ils avaient méconnu l'ordre véritable qui seul pouvait les guider et les accorder.

On a voulu construire un édifice qui monte jusqu'au ciel, mais on n'a pas voulu le construire sur le roc du Christ et l'édifice qui voulait jeter un défi à Dieu s'écroule comme un château de cartes. La crise du

monde moderne, c'est-à-dire du monde sans Dieu, du monde détaché du Christ, est une éclatante vérification de la parole inspirée des Psaumes : « Si le Seigneur ne bâtit la maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent. Si le Seigneur ne garde la cité, c'est en vain que veillent ceux qui la gardent. » (Psaume 126). Triste impuissance, sinistre misère de l'orgueil. En disant : « Je ne servirai pas », Lucifer n'a su fonder que la souffrance de l'enfer. Que la révolte est donc ridicule ! Regardons la fécondité de l'humilité et de l'obéissance. Marie a dit : *Fiat*, elle a répondu au Seigneur : Que votre parole s'accomplisse en moi, et le Verbe de Dieu s'est incarné et le monde a été sauvé. Se livrer et s'abandonner à l'amour de Dieu, source de tout bien, voilà la vraie voie de bonheur et de perfection pour l'homme et pour toute créature.

Nous connaissons maintenant les vrais remèdes à la crise. Que les hommes et les sociétés humaines recommencent à rendre au Créateur l'hommage qui Lui est dû, que les hommes et les sociétés humaines reviennent au Christ et à son Église.

La devise de salut, c'est « Dieu premier servi », la devise de sainte Jeanne d'Arc. C'est le cri de ralliement pour rassembler tous nos efforts. C'est le leit-motiv sur lequel il faut sans cesse revenir, c'est l'idée centrale qu'il faut rappeler sans cesse à tous, toujours et à tout propos. Nous n'avons qu'un programme : le règne de Christ, et nous travaillerons pour le bien de l'humanité dans la mesure où nous travaillerons au service du Christ-Roi. L'humanité n'a le choix qu'entre deux règnes : le règne du Christ, « règne de vérité et de vie, règne de sainteté et de grâce, règne de justice, d'amour et de paix » (préface du *Christ-Roi*), et le règne de l'enfer, règne de désordre, d'orgueil, de révolte, de souffrance et de misère. Cela est clair et il faut que tous le reconnaissent. Nous n'avons fait que rappeler des vérités très simples et très élémentaires. Et pourtant ce sont les vérités les plus méconnues. Il faut les méditer, s'en pénétrer, les propager.

Ainsi, l'oeuvre urgente, l'oeuvre qui prime tout, l'oeuvre sans laquelle toute autre est vaine et inutile et inopérante, c'est de faire régner le Christ sur les hommes et sur les sociétés humaines. Et cette oeuvre-là porte un nom : c'est l'Action catholique<sup>1</sup>, à laquelle Souverain Pontife et l'épiscopat convient tous les fidèle du monde entier. Les questions politiques et économiques sont secondaires et ceux qui se laissent guider dans leur action par quelque « Politique d'abord » ou « Économique d'abord » perdent leur temps et leurs forces. Ils ne voient pas qu'on ne reformera rien sans avoir réformé la mentalité humaine et que c'est la mentalité humaine qui est à refaire. Il faut d'abord ramener au Christ les esprits et les coeurs. Action catholique ! Apostolat ! La voix du Pape nous appelle comme la voix des apôtres retentit d'un bout

---

<sup>1</sup> [ CoGI : “L’Action Catholique” a été lancée entre les 2 guerres par le Pape Pie XI. À l’époque où cet article a été écrit elle devait être encore saine. Ensuite elle a malheureusement dérivé vers un mouvement à dimension presque essentiellement “humano-humaine” et politique ; probablement que ses membres ont progressivement négligé ce qui est premier : la prière et la vie sacramentelle. Il reste que les principes donnés par le Pape quant à l’Action Catholiques, eux, sont et seront toujours d’actualité. ]

du monde à l'autre.

## Le principe vital de toute civilisation

Nos malheurs présents ne sont que l'aboutissement d'une longue crise que le pape Pie XI avait pu qualifier de « crise sans précédent » dans l'histoire humaine et où les esprits lucides s'accordaient à voir un tournant de l'histoire et de la civilisation parce qu'elle mettait vraiment en jeu toutes les valeurs humaines : crise économique d'abord avec la surproduction et le chômage, la lutte des classes et la guerre de la concurrence, l'accumulation de tant de richesses inutiles et la misère de tant de foyers ; crise politique avec les luttes partisans, l'instabilité des lois et des gouvernements, les scandales, les révolutions, les guerres civiles ; crise internationale qui devait avoir pour issue la plus meurtrière et la plus destructrice des guerres ; donc, crise des institutions devenues impuissantes à assurer le bien, l'ordre et la paix parmi les hommes, mais aussi crise des mœurs manifestant le trouble et le désordre profonds des consciences et des cœurs, crise familiale avec la dénatalité, les progrès de l'union libre, de l'adultère, du divorce, la perte d'autorité des parents sur les enfants, crise de l'éducation et de l'école avec les progrès de la désobéissance et de l'indocilité, l'instabilité des programmes, l'esprit de révolte et de bouleversement dans la jeunesse, crise des lettres et des arts avec la multiplication des tentatives et des chapelles — au fond des choses, crise de l'esprit et du cœur, crise morale, doctrinale et spirituelle, parce que les hommes n'avaient plus de foi, plus de certitude, plus de principes de vie, plus de raisons de vivre, en définitive crise au plus profond de l'homme, dans les principes qui commandent et dirigent toute la destinée humaine. Et c'est bien cette crise avec la dénatalité, le refus de l'effort, des disciplines et des sacrifices, du don de soi et du dévouement, l'égoïsme, la volonté de jouir et de profiter, le chacun pour soi, le laisser aller, l'inertie, l'indocilité, qui a eu pour issue l'effondrement de tout un régime de vie humaine, de toute une civilisation.

C'est donc que notre civilisation était viciée et pourrie jusque dans ses fondements et ses racines, dans ses principes les plus essentiels. Et ceci nous invite à un examen des principes fondamentaux qui donnent à une civilisation et qui y donnent à la vie humaine son orientation essentielle. Car toute civilisation, c'est-à-dire tout régime de développement humain, dépend de la conception que l'on s'y fait de la vie et de la destinée humaines, du but que l'on y assigne à la vie et aux activités humaines, c'est-à-dire des doctrines, des convictions morales, philosophiques, religieuses. Ainsi le Moyen Âge fut le fruit des conceptions chrétiennes, la Renaissance des conceptions des « humanistes », le XVII<sup>e</sup> siècle du cartésianisme et du jansénisme, la Révolution de 1789 des conceptions des « philosophes » du XVIII<sup>e</sup> siècle, le mouvement prolétarien et le communisme de la philosophie marxiste, etc. Il y a eu crise et effondrement parce qu'il y avait désordre dans les premiers principes, dans les raisons de vivre des

hommes, parce que l'homme n'avait plus les principes qu'il fallait pour bien orienter sa vie et sa destinée.

Nous voici donc conduits au problème du sens de la destinée humaine, de la raison d'être de la vie humaine : là est le principe vital de toute civilisation, le fondement sur lequel elle peut s'édifier et s'épanouir dans l'ordre et hors duquel elle n'est que désordre, car la vie des hommes s'y mène alors à faux et à contresens.

Le monde moderne s'est cru civilisé parce qu'il a réalisé des perfectionnements techniques inouïs, utilisé toutes les forces matérielles comme on ne l'avait encore jamais fait, produit une multitude de biens matériels — et tout cela, certes, peut servir à l'homme pour le bien, mais pour le mal aussi, tout cela n'est bon ou mauvais que selon le bon ou le mauvais usage que l'homme en fait. La T.S.F., par exemple, peut être le plus prodigieux instrument d'éducation et de propagande de la vérité, comme elle peut être le plus prodigieux instrument de corruption et de propagation de l'erreur suivant que les hommes s'en servent pour le bien et la vérité ou pour le mal et l'erreur. Ce n'est donc pas dans les perfectionnements techniques et dans les biens matériels qu'il faut rechercher les sources de la vie civilisée, mais dans l'esprit et le cœur des hommes.

Depuis quelques années, un nombre sans cesse croissant d'esprits venus de tous les horizons l'avaient compris au spectacle alarmant de la crise qui allait toujours s'aggravant et proclamaient un peu partout l'urgente nécessité d'un renouveau des « forces morales » et des « forces spirituelles ». Mais nous avons eu beau entendre ainsi de tous côtés parler de « forces morales » et de « forces spirituelles », on n'a pas remis de l'ordre dans la vie humaine. Et il fallait bien s'y attendre, car personne ne sait au juste ce que sont ces forces morales ou spirituelles anonymes et ne voit comment elles pourraient donner un sens et une orientation à la vie et à la destinée humaines. Il y a des forces morales et spirituelles qui sont bonnes et ordonnées, il y en a qui sont mauvaises et désordonnées, il y a de fausses morales et de fausses spiritualités. L'homme peut renoncer aux biens matériels et aux plaisirs sensibles, mener une vie apparemment honnête et morale, vivre même comme un ascète par orgueil de l'esprit : cette « force spirituelle » est plus déviée et plus désordonnée que les plus basses cupidités, les grands orgueilleux font plus de mal que de vulgaires coquins. Tout esprit n'est pas bon ; il faut un principe de discernement des esprits sans lequel on ne fera pas un ordre humain et une civilisation. Le démon est un esprit et lui aussi est pour « les forces spirituelles ».

Avant la guerre un grand nombre de jeunes —qui ont formé ce qu'on a appelé le mouvement a personnaliste — ont cru trouver le principe vital de la civilisation dans « la personne humaine » qu'on ne doit soumettre à aucun principe étranger et dont on doit rechercher et assurer l'épanouissement. Mais parler de « la personne humaine » est encore équivoque car cela ne donne pas un sens à la destinée de cette personne humaine, une raison d'être à sa vie — et cela lui laisse ouvertes toutes les voies d'égoïsme, d'orgueil ou d'amour propre où elle peut errer à la recherche de son propre épanouissement. La personne humaine ne peut mettre de l'ordre en elle-même si elle ne sait pourquoi elle existe et vers quoi se dirige sa

vie : elle ne s'est pas faite elle-même et doit aller au-delà d'elle-même, jusqu'aux raisons profondes de son existence, pour s'interroger complètement sur sa destinée.

Par exemple, la vie de la personne humaine cesse-t-elle à la mort et n'a-t-elle alors à rechercher son épanouissement qu'en ce monde et parmi les biens de ce monde — ou est-elle faite pour une destinée immortelle à laquelle toute sa vie terrestre est subordonnée ? C'est une question que le personnalisme ne résout pas et dont dépend toute l'orientation de la vie humaine et par conséquent de la civilisation. Qu'on opte pour la première alternative, et nous demeurons dans le plus complet désordre. La mort est le fait essentiel de la vie humaine, l'avenir certain que nul ne peut éviter : il faut se prononcer par rapport à elle. L'affirmation de l'immortalité de l'âme peut seule donner son sens à la destinée humaine et qui recule devant cette affirmation est incapable de mettre le moins du monde de l'ordre dans la vie humaine et la civilisation.

Est-ce tout ? Non, car cette destinée immortelle n'a un sens que si elle a un Juge, l'homme n'étant nullement qualifié pour se juger lui-même. L'homme qui ne s'est pas fait lui-même ne s'est pas donné à lui-même à sa destinée ; il lui faut savoir qui l'a créé, qui lui a donné sa destinée. La personne humaine se regardera-t-elle comme maîtresse absolue d'elle-même, n'ayant à trouver qu'en elle la loi qui mettra de l'ordre dans sa vie selon une liberté absolue de pensée et de conscience — ou va-t-elle découvrir que, ne s'étant pas faite elle-même, c'est Dieu qui l'a faite qui, en la créant, lui a donné la loi qui peut seule mettre de l'ordre dans sa vie et assurer son épanouissement, la loi à laquelle elle doit se soumettre pour se perfectionner et devenir meilleure ? Encore une question que le personnalisme ne résout pas et qui commande toute l'orientation de la vie humaine et de la civilisation ; la première alternative constitue le désordre radical qui en laissant l'homme maître souverain de lui-même ouvre la porte à toutes les déviations, à toutes les erreurs, à tous les vices, à toutes les manifestations de l'orgueil ou de la cupidité. Parce que l'homme a été fait par Dieu, il ne peut réaliser sa destinée que dans le sens voulu par Dieu, il ne peut s'épanouir et se perfectionner qu'en se soumettant à la loi de Dieu qui est à la fois son Créateur, son Législateur et son Juge. On ne mettra pas plus de l'ordre dans la vie des hommes en leur parlant de « la personne humaine » qu'en leur parlant des « forces morales » ou des « forces spirituelles », mais le plus simple curé de campagne sait mettre de l'ordre dans la vie de ses paroissiens quand il leur fait entendre qu'ils doivent obéir au Bon Dieu.

La civilisation libérale qui s'est effondrée pourrie du dedans par ses vices est justement la civilisation où l'homme a prétendu être parfaitement indépendant et souverain de lui-même et trouver seul sa perfection et son bonheur par sa science et sa liberté sans avoir à se soumettre aux lois de Dieu. La misère de ce temps n'est rien d'autre que l'écroulement du monde sans Dieu, du monde qui a cru pouvoir se passer de Dieu, où l'homme a cru pouvoir vivre comme s'il n'était pas une créature du bon Dieu.

On ne peut taire Dieu : qui ne se soumet pas à Sa Loi la méprise, il faut être avec Lui ou contre Lui. Il est le Créateur dont tout dépend dans son existence et dans sa destinée, la source d'existence et de

vie de tout ce qui existe et vit. Il est impossible d'envisager la moindre trace d'ordre dans la vie humaine et dans la civilisation sans l'affirmation de Dieu qui en est l'auteur et la source. Ou bien l'homme se considérera comme une créature qui dépend de Dieu et reçoit de Lui sa destinée et obéira à la loi divine, observera les préceptes du Décalogue — et alors l'ordre est réalisé et la civilisation devient possible, l'homme peut se perfectionner et devenir meilleur ; ou bien la loi divine n'est ni reconnue, ni obéie, l'homme entend vivre à sa guise, et alors c'est le désordre et il n'y a plus de civilisation possible parce que l'homme se dégrade et c'est le déchaînement de tous les vices. La Providence et la loi de Dieu sont la source de tout ordre et il n'y a que désordre et misère hors de leur règne.

La conclusion est claire : l'homme ne connaît le sens de sa destinée et les raisons de sa vie que dans *l'affirmation de Dieu Créateur, Législateur et Juge* et de l'orientation de sa vie vers une destinée immortelle dont Dieu seul est Juge. Tel est le principe vital de toute civilisation, le principe sans lequel on ne peut parler de civilisation, sans lequel il n'y aurait que barbarie déguisée peut-être sous de subtiles apparences de civilisation, sans lequel l'ordre nouveau que nous avons à construire ne serait qu'un désordre nouveau. Ce principe qui constitue le minimum indispensable pour mettre l'ordre dans la vie humaine a été énoncé une fois pour toutes par saint Paul : *Quod Deus sit et remunerator sit*, que Dieu existe et que nous sommes responsables devant Lui du bien et du mal que nous avons fait. C'est le fondement inébranlable auquel nul n'a le pouvoir de rien retirer et il n'est au pouvoir de personne d'en poser un autre : qui ne connaît pas cela sera toujours en dehors de l'ordre humain. C'est le fondement commun que reconnaissent et affirment non seulement tous les chrétiens, mais encore les musulmans, les juifs croyants et tant d'âmes qui sans appartenir à une confession religieuse déterminée s'inclinent devant Dieu, devant Sa Providence et se soumettent aux préceptes du Décalogue. Quant aux matérialistes, aux athées, aux agnostiques, aux idolâtres, ils ne peuvent en rien contribuer à la reconstruction d'un ordre et d'une civilisation, ils ne peuvent être que des éléments perturbateurs et destructeurs.

Il ne suffit pas de constater le désordre, il faut encore savoir qu'il vient de l'oubli de Dieu. Et il faut nommer le principe de l'ordre par son nom qui subsiste éternellement et ne sera jamais changé : Dieu.

## La personne et la mort

Nous avons déjà constaté que ce qu'on a appelé « le personnalisme » est à la mode.

Si les régimes nouveaux (collectivistes et étatistes) ont réagi contre l'individualisme du siècle dernier pour affirmer le social jusqu'à le diviniser, le personnalisme des jeunes mouvements réagit contre ce nouvel excès pour affirmer et quelquefois aussi exagérer la personne. Leurs conceptions de la personne contiennent souvent des déviations dont nous avons eu l'occasion de signaler quelques-unes, toutefois on y rencontre en général l'intuition que la personne humaine est un centre ayant sa valeur propre et formant en quelque sorte un tout. La philosophie chrétienne nous l'explique en définissant la personne comme *un sujet intelligent et libre*, communiant en soi à l'universel et formant comme un petit monde où le grand monde pénètre par l'intelligence et l'amour, un petit monde qui par la liberté a son développement intérieur propre.

Mais il ne faut oublier ni la communion de la personne à un universel qui, s'il a accès en elle, la dépasse et la domine, ni la limitation de la personne humaine par l'individualité matérielle qui rend l'homme partie d'un tout social où il s'intègre. Cela suffit-il ? Le danger d'idolâtrie de la personne est aussi grave que le danger d'idolâtrie de la société. On n'y échappe qu'en *suspendant à la fois personnes et sociétés humaines aux réalités supérieures et aux fins éternelles*.

Qu'un mouvement se déclare « personnaliste », cela ne nous rassure pas pour autant, car il y a plus de faux personnalismes que de vrais et nous devons découvrir le critère, la marque propre du vrai et sain personnalisme. Il suffit pour cela de prendre pour point de départ l'intuition première de tout personnalisme, à savoir la valeur propre et originale de la destinée de chaque homme, le fait qu'aucune valeur de ce monde ne peut exiger le sacrifice complet d'une destinée d'homme. Pourquoi ? Non parce que l'homme est Dieu, mais parce que la destinée de l'homme est orientée vers quelque chose qui dépasse toutes les valeurs de ce monde. Et nous retombons sur l'éternel problème crucial des civilisations, le problème de la destinée humaine.

Or, la plupart des mouvements qui se disent « personnalistes » mettent le problème en cage en taisant la mort et la question de l'au-delà. Le problème de la destinée humaine se heurte de suite à une porte, à un seuil : la mort.

### Certitude et rôle central de la mort

Notre destinée en ce monde s'accomplit dans le temps. Et ce temps se limite à la mort. Tous les

hommes devant leur destinée se demandent : Quel sera mon avenir ? Comme ils voudraient connaître leur avenir ! Or, cet avenir —et combien refusent d'y penser ou d'en parler !— est certain : c'est la mort. Chercher la valeur de la destinée humaine en laissant de côté le problème de la mort, c'est se moquer du monde.

La mort vous paraît peut-être lointaine. Pourtant, vous pouvez mourir demain : il suffit du plus banal accident. Peut-être aussi aurez-vous une longue vie : la mort viendra pourtant bien vite. Pensez à tant d'hommes que vous avez connus, que vous avez vu vivre, avec qui vous avez parlé comme vous parlez aujourd'hui, qui étaient aussi réels et aussi vivants que vous l'êtes aujourd'hui, et qui maintenant sont morts. Vous mourrez à votre tour. Regardez en arrière : ces événements de votre vie, qui vous semblent si proches, des années se sont écoulées depuis... que ces années ont donc passé vite ! La mort viendra aussi vite. Et, aussi lointaine qu'elle soit, il y aura un instant où ce sera l'heure. Ce sera un instant aussi réel que l'instant présent et vous y serez comme vous êtes actuellement. Cet instant sera. Il sera certainement. Car si rien n'est certain dans votre avenir, il y a pourtant une chose, une seule, qui est certaine, c'est que vous mourrez. « Qu'y a-t-il de certain ici-bas sinon la mort ? » disait saint Augustin. Vous êtes comme un homme qui marche en ligne droite vers un mur sans pouvoir dévier de son chemin, ni s'arrêter. Aussi loin que soit le mur, il faudra bien qu'il le rencontre et alors, il n'y aura pas moyen d'aller plus loin. C'est ainsi que votre vie vous conduit à la mort. Votre vie terrestre finira. Oh ! comme à cette heure de la mort, vous voudriez avoir consacré toute votre vie à la préparer ! Comme vous regretterez alors d'avoir attaché tant d'importance à tant de choses passagères qui à cette heure de la mort vous paraîtront sans intérêt ! Il faut que vous ayez dès aujourd'hui cette lumière que vous aurez au moment de la mort sur la vanité des biens terrestres qui ne durent pas et qu'il nous faudra tous quitter. Puisque la mort est le seul avenir certain, il faut s'en occuper, il faut savoir ce qui la suivra, il faut connaître ce qui déjà prépare en nous la vie d'après la mort.

Le reste vaut-il la peine qu'on y pense ? « Tout ce qui passe avec le temps est peu de chose et ne dure guère. » (*Imitation*, I, 3, c. 47.) Non seulement nous mourrons, mais tout ce qui occupe notre vie meurt à chaque instant. Tout passe et tout meurt incessamment dans la fuite du temps. Le temps n'est qu'une mort perpétuelle de ce qui était et déjà n'est plus. Le présent ne peut se retenir ; quand nous y pensons, il est déjà du passé. L'instant meurt en même temps qu'il naît, s'évanouit en même temps qu'il existe. Et voici que ce qui était futur est présent, et voici que déjà cela n'est plus. Le tombeau insatiable du passé engloutit régulièrement, sûrement, sans arrêt, tout ce qui vient à l'existence. Nul homme n'a pu immobiliser, retenir l'instant présent. Ces heures pleines de vie et d'émotion dont nous avons le souvenir, elles ne sont plus, elles ne seront jamais plus. Que nous en reste-t-il ? Valaient-elles donc la peine que nous y attachions tant d'importance ? Ces heures sont du passé, c'est-à-dire ce qui n'existe plus, ce qui, aujourd'hui n'existe pas. O néant de tout ce qui passe et meurt avec le temps ! Vous rappelez-vous ces souffrances dont vous attendiez la fin avec tant d'impatience, ces souffrances qui portaient votre âme au

bord du désespoir ? Comme elles sont loin ! Comme elles semblent peu de chose ! Vous rappelez-vous ces joies qui semblaient vous donner comme une plénitude de vie et d'existence ? Comme elles sont loin, comme elles ne vous touchent plus ! Vous souvenez-vous de ce grand événement, fiançailles, mariage, ou quelque autre, que vous attendiez comme un point culminant de votre vie ? Il vous semblait que ce jour n'arriverait jamais. Il est arrivé, il a été, il a passé sans que vous vous en aperceviez dans un étourdissement d'émotions, et maintenant, le voilà bien loin, englouti à son tour dans la tombe vorace du passé, il ne sera plus, jamais plus. Que reste-t-il de votre vie joyeuse de petit enfant qui jouait sans souci et sans remords et regardait le monde avec ses grands yeux étonnés et ravis ? Ces années d'enfance, où votre âme limpide et sans partage se donnait sans crainte à la claire joie de la vie, ces années d'enfance si pleines d'une joie sans ombre dans la simplicité d'une âme sans mal, elles sont passées, elles ne seront jamais plus. Que reste-t-il de votre jeunesse, de cet enthousiasme ardent et généreux qui laisse les morts ensevelir les morts, et se donne sans regarder en arrière, de cette plénitude de force, d'énergie, de vie intense où tout l'être vibre et se déploie ? Vos forces s'usent, vos illusions s'en vont. Les années de jeunesse sont à leur tour finies. Inlassablement, tout meurt. Votre vie disparaît à chaque instant dans le passé comme l'eau d'un vase qui se vide. Vos jours sont comptés comme les cartes d'un jeu et quand vous aurez joué toutes vos cartes, il faudra mourir comme tout meurt autour de vous. Il vous faudra alors quitter tout ce que vous aimez. « Que vous le vouliez ou non, il vous faudra, un jour, être séparé de tout. » (*Imitation*, I, 2, c. 7). Plaisirs, richesses, honneurs, art, science, amis, toutes les joies de ce monde et tous les bonheurs de la terre, que vous en restera-t-il quand il faudra mourir, quand ce corps sans vie enfermé entre quelques planches tombera en poussière ? Tout meurt et tout s'oublie. Pensez à ceux qui sont morts : de leurs joies et de leurs souffrances ; de leurs soucis et de leurs passions, que reste-t-il et qui y pense aujourd'hui ?

Si la destinée humaine a tout son sens ici-bas et tout son bien en ce monde, elle n'a pas cette valeur supérieure que tout vrai personnalisme veut lui attribuer, l'homme n'est qu'une réalité passagère à utiliser pour des réalités plus vastes et plus durables, il n'y a plus vraiment de personne émergeant de l'individu et de la société. Si la destinée de la personne humaine dépasse toute valeur de ce monde, il faut qu'elle franchisse la mort.

### Signe du personnalisme

Faudra-t-il faire un peu d'histoire et rappeler que seul le christianisme a permis à la philosophie de dégager clairement la notion de personne, de la distinguer de l'individu, de la nature et de la substance ?

Qui aujourd'hui parlerait de « personne » sans les études et controverses trinitaires et christologiques des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles ? La philosophie grecque, si avancée par ailleurs chez Platon,

Aristote et leurs disciples, n'a pas réussi à établir de façon distincte la notion de personne, et sans doute nulle philosophie n'y aurait réussi sans les dogmes de la Trinité et de l'Incarnation, c'est-à-dire si de pures personnes que ne limite aucune individualité ne s'étaient révélées à nous, si une de ces pures personnes ne s'était faite homme pour notre salut. Pourquoi, sinon parce que après le péché originel la personne humaine est trop enfouie dans l'individualité terrestre et ses subordinations sociales pour être clairement comprise, clairement lumineuse à sa propre faiblesse avant qu'une personne divine se soit faite humaine pour délivrer les personnes humaines ?

Le cas le plus typique est certes celui d'Aristote dont la philosophie si riche et si précise s'est arrêtée sans solution devant le problème de l'immortalité de l'âme et en même temps devant la notion de personne, tant les deux choses sont inséparables. Il n'y a d'immortalité que personnelle et de personne qu'immortelle. La valeur de la personne humaine ne se pose que par rapport à sa vie immortelle. *Le premier signe d'un vrai personnalisme est l'affirmation de l'immortalité de l'âme.*

Mais la vie immortelle pourrait-elle se satisfaire de biens passagers et de l'indéfinie dispersion du temps et de son rythme de mort ? Aucun bien de ce monde ne peut rassasier la personne humaine, parce qu'elle est faite pour autre chose, parce qu'elle veut s'épanouir sous une autre lumière que la pâle clarté jetée dans la nuit par les choses créées. La personne humaine a soif d'infini, d'éternel, elle a soif de ce qui est parfait, de ce qui ne meurt pas, de ce qui est tout avec plénitude, de ce qui ne manque de rien, elle a soif de Dieu qui est la plénitude éternelle et immuable de l'existence. Si la personne humaine échappe à toutes les valeurs de ce monde, c'est parce que Dieu seul peut combler sa soif, c'est parce que sa destinée est la contemplation, l'amour, l'intimité de Dieu. Pas de personnalisme sans Dieu. L'homme n'est une personne qu'en dépendance de Dieu et le second signe d'un vrai personnalisme est l'affirmation de Dieu. Non pas d'un Dieu lointain et étranger, mais du Dieu vivant qui s'occupe de nos personnes et guide leurs destinées, qui, dans ce monde intérieur de la personne, est seul spectateur et seul acteur, *l'affirmation de la Providence.*

Notre destinée de personne tient sa valeur unique de ce qu'elle est responsable pour l'éternité devant Dieu seul, Dieu Souverain Législateur et Juge. Que la personne soit jugée en définitive par la société ou par elle-même, elle s'évanouit, car un jugement faillible et réformable ne peut garantir sa valeur. *Le signe définitif du vrai personnalisme est l'affirmation de Dieu rémunérateur du bien et du mal.* Tels sont les immuables fondements de l'ordre. Hors desquels tout est désordre, en dépit des étiquettes de personnalisme ou de spiritualisme.

Tout le monde sait aujourd'hui que la crise est religieuse et que les hommes cherchent une religion et une mystique. L'homme ne vit pas seulement de pain. Pullulement de sectes religieuses. Grands courants du communisme, du fascisme, du racisme. Les hommes cherchent une foi, une raison pour laquelle vivre et mourir. Et quand ils en ont une, ils ne craignent plus la faim, les privations, la mort.

Du Plessis de Grenedan a comparé l'histoire humaine à la marche d'une caravane<sup>2</sup>. Dans le désert du monde moderne, la caravane n'a pas seulement faim du pain qui lui manque, mais soif. Et elle s'arrête à toutes les sources qu'elle rencontre. Mais qui boit de ces sources a encore soif. Les foules arrêtées par les fausses mystiques ont soif. Et la caravane continue sa course. Qui donc découvrira cette source d'eau vive qui jaillit en vie éternelle et dont celui qui boira n'aura plus soif ? Si tu savais le don de Dieu...

Il manque à beaucoup de personnalistes, de spiritualistes, d'humanistes d'aujourd'hui d'écouter l'Église en qui se prolonge jusqu'à la fin des temps la voix du Christ pour nous dire le don de Dieu et cette source d'eau vive de la grâce dont le murmure au fond de notre âme a déjà une saveur de vie éternelle.

---

<sup>2</sup> *La Caravane humaine.*

## Forces spirituelles

Aujourd'hui, un grand nombre d'hommes qui veulent écarter les conséquences désastreuses du matérialisme et qui, pourtant, ont peur d'enseigner une doctrine précise, d'affirmer Dieu et l'immortalité de l'âme et sa responsabilité devant Dieu, font appel à ce qu'ils nomment « les forces spirituelles ». Nous avons déjà dit —et notre intention n'est point d'y revenir— combien cet appel aux « forces spirituelles » est insuffisant et ambigu, insuffisant parce qu'il n'y a pas d'ordre humain véritable sans reconnaître Dieu et sa Loi, ambigu parce qu'il y a des « forces spirituelles » bonnes et des « forces spirituelles » mauvaises comme, par exemple, le démon et toute vie spirituelle qui procède de l'orgueil. De fait, ceux qui ne recherchent pas sciemment l'équivoque parce qu'ils appartiennent au démon et ne veulent pas que l'on parle de Dieu, ceux qui parlent de « forces spirituelles » avec une intention droite et généreuse seraient bien embarrassés de définir ce que recouvre le vague de la formule et ne mettent derrière elle aucune doctrine précise, aucune affirmation nette. Comme ces expressions vagues sont toujours dangereuses parce qu'elles recèlent d'ambiguïté et de confusions, il est bon de tenter de les ramener à des notions précises. Or, il se trouve que cette expression de « forces spirituelles » —qui pour le commun de nos contemporains ne signifie à vrai dire rien du tout (et peut-être est-ce pour cela que certains l'emploient si volontiers)— a en doctrine catholique une signification bien précise. C'est de cette signification qu'il nous paraît utile de donner une idée nette.

Astreints par nos sens à tout connaître à partir de l'univers matériel, nous n'avons du spirituel aucune notion positive. « Spirituel » signifie seulement non-matériel, est synonyme d'immatériel. Il reste que de l'étude du monde matériel nous concluons avec certitude à l'existence de réalités spirituelles. De l'étude de l'être humain, qui appartient par son corps à l'univers matériel, nous concluons à l'existence en lui, comme principe animateur de sa vie, d'une âme qui ne saurait lui donner la vie immatérielle de l'intelligence, des idées, du jugement, du raisonnement, de la volonté libre, sans être elle-même d'une nature spirituelle. De l'existence de l'univers qui ne saurait exister par lui-même, nous concluons à l'existence de Dieu Créateur qui lui donne d'exister — et Dieu dans sa perfection infinie nous apparaît comme à l'opposé des limitations et particularités de la matière, comme l'Esprit parfait. Enfin, entre Dieu et l'âme humaine qui ne constitue un être complet —l'être humain— qu'avec le corps qu'elle anime, il faut bien admettre<sup>3</sup> toute une hiérarchie d'êtres purement spirituels, *les anges*, qui sont supérieurs à l'âme

---

<sup>3</sup> [ CoGI : Comme il est précisé par ailleurs dans les enseignements de Jean Daujat : L'existence des anges est du domaine de la foi, elle ne peut pas être atteinte par notre intelligence humaine laissée à ses seules forces. Et du fait des enseignements

humaine parce qu'ils constituent un tout complet sans avoir besoin du complément d'un corps et qui, pourtant, sont infiniment inférieurs à Dieu parce qu'ils sont créatures comme l'homme et comme lui à une distance infinie de la perfection infinie de Dieu. Nous affirmons donc un monde spirituel qui commence au sein du monde corporel avec l'âme humaine et qui pour s'élever jusqu'à Dieu comprend toute la hiérarchie des anges. Ce qui est commun à tout ce monde spirituel, c'est la vie de l'intelligence et de la volonté libre, c'est elle qui constitue ce qu'on pourrait appeler « la vie spirituelle ».

Ainsi fixés sur l'étendue et le contenu du monde spirituel, nous pouvons nous demander ce qui dans l'univers mérite en toute rigueur des termes de recevoir le nom de « forces spirituelles ». S'agit-il de Dieu ? Le nom de « forces spirituelles » est trop général, partant trop vague et ne lui convient pas puisqu'il peut tout aussi bien s'appliquer aux esprits créés. Si l'on veut parler de Dieu, il faut le nommer Dieu. Si l'on veut parler de ce que Dieu fait dans sa création, que l'on parle de « force divine ». Le nom de « forces spirituelles » ne désigne pas Dieu d'une manière distincte et jamais un chrétien ne l'a employé pour parler de Dieu. Et nous ne pouvons tout de même admettre que l'on place Dieu sur un pied d'égalité comme une « force spirituelle » parmi les autres.

On aboutirait ainsi à une multitude de dieux comparables entre eux, c'est-à-dire à un nouveau polythéisme. Il existe des religions fétichistes qui ignorent Dieu et qui ont le culte des esprits, des forces spirituelles : jamais un missionnaire ne leur dira que Dieu est l'une de ces « forces spirituelles », il insistera, au contraire, sur la transcendance du Dieu unique absolument distinct de toute créature. Vouloir construire une civilisation sur la base des « forces spirituelles », ce serait revenir au polythéisme ou au fétichisme.

Si le nom de « forces spirituelles » ne convient pas pour parler de Dieu, il ne convient pas davantage pour parler de l'âme humaine et de sa vie spirituelle d'intelligence et de volonté libre. Là encore, il est trop général, partant trop vague. De même que pour Dieu il fallait parler de « force divine », ici il faudra parler de « forces humaines » si l'on veut savoir de quoi l'on parle. L'âme humaine, l'intelligence humaine, la volonté humaine, ne sont pas des « forces spirituelles » en général, ce sont des forces humaines. Elles n'ont de vie complète, ayant tout son développement, qu'à l'aide du corps, qu'avec le complément des sens, par là elles sont humaines et ne sont pas purement spirituelles. Elles sont seulement ce qu'il y a de spirituel dans l'humain. Elles ne sont pas plus purement spirituelles que nos forces corporelles ne sont purement matérielles. Les unes et les autres sont forces humaines. Certes, ceux qui veulent faire de l'intelligence et de la volonté humaines des forces absolument autonomes jouissant de

---

de la Bible et de la Tradition Vivante, il est impossible de ne pas admettre, au plan de la foi, l'existence des anges. Si nous accueillons, par la foi, dans notre intelligence cette existence des anges, alors notre intelligence peut, a posteriori, préciser pas mal de choses sur les anges. Néanmoins les précisions les plus importantes, en sus de leur existence, sont apportées par la foi. ]

la même indépendance que Dieu ont tout intérêt à cultiver l'équivoque en parlant de « forces spirituelles ». La confusion ainsi cultivée est purement et simplement celle de l'orgueil, racine du péché et de toutes les erreurs modernes. L'expression de « forces spirituelles » appliquée à l'âme humaine pourrait encore convenir aux spirites parlant de l'âme séparée du corps après la mort, mais ceux-ci méconnaissent que cette âme séparée ne constitue pas une force complète et ne peut constituer une force complète et agissante qu'avec son corps qu'elle retrouvera à la résurrection. L'âme séparée peut vivre en son intelligence de la contemplation de Dieu, elle ne peut —sinon par la prière— constituer un tout agissant et agir en ce monde sans son corps.

Que reste-t-il donc sous le nom de « forces spirituelles » ? Il reste que les « forces spirituelles », ce sont les anges —les bons et les mauvais— et cette fois l'expression convient parfaitement au monde des esprits purs qui ne sont ni divins, ni humains, mais simplement « esprits ». L'expression « forces spirituelles » trouve donc en doctrine catholique un sens précis, mais c'est pour désigner les anges. Eux constituent bien une multitude de « forces spirituelles » qui agissent en ce monde sans avoir besoin d'un corps et qui ont pourtant une puissance limitée sans comparaison possible avec la toute-puissance du Dieu unique et Créateur. Et, certes, ces « forces spirituelles » sont une réalité dont ordinairement nous ne nous soucions pas suffisamment et dont nous méconnaissons bien trop le rôle et la place dans l'Histoire. Il n'y a qu'à relire Saint Paul pour apprendre à quel point nous sommes engagés dans un drame et un combat où nous avons les « puissances spirituelles », c'est-à-dire les anges, pour partenaires. Il faut donc reconnaître aux « forces spirituelles » ainsi bien définies leur rôle et tout leur rôle et rien que leur rôle.

Que sont donc ces puissances spirituelles ? Esprits purs, ils ne peuvent différer les uns des autres par leurs corps, il ne peut donc y avoir parmi eux multitude d'individus de même espèce comme dans les espèces animales. Chaque ange est seul de son espèce, définit à lui seul une espèce dont il a d'emblée toute la perfection sans avoir à croître ni à progresser. Et comme il s'agit d'un esprit, cette espèce se définit par un degré de puissance intellectuelle et volontaire, par une intensité de lumière et d'amour. L'intelligence de l'ange n'est pas astreinte comme la nôtre à ne découvrir la vérité qu'au terme d'un long et pénible travail partant des sens et de leurs données et passant par tout le labeur de la formation des idées, des jugements et des raisonnements. Elle découvre la vérité d'un seul coup, intuitivement, en un pur éclair intellectuel.

Et il en résulte que la volonté de l'ange ne peut, comme la nôtre, hésiter, délibérer, revenir sur ses décisions : d'un seul coup, en un éclair, elle prend une décision irréformable. C'est d'ailleurs cette stabilité de la volonté de l'ange qui l'empêche de se repentir et fait que les démons persévèrent sans fin dans leur malice. Enfin, c'est sans effort —encore en un éclair— que les esprits purs agissent en ce monde.

Et pourtant, à l'intérieur de nos libertés, ils ne voient rien et ne peuvent rien sans nos consentements : ils nous entraînent ou nous tentent, mais nous restons maîtres de nous, du secret de nos coeurs en lesquels Dieu seul voit et agit à découvert. Car ce n'est pas aux puissances spirituelles, mais à

Dieu que nous appartenons. Lui seul nous a créés. Lui seul est notre fin et notre Suprême Bien.

## Qu'est-ce que la vérité ?

À Jésus qui lui parlait de la Vérité, Pilate répondit : « Qu'est-ce que la Vérité ? » et il n'écouta pas la réponse, tellement il était convaincu qu'il n'y avait pas de réponse. En quoi Pilate est bien précurseur du scepticisme, de l'agnosticisme contemporains qui ne croient plus à une vérité antérieure à nous et indépendante de nous qui s'impose à nous et domine nos intelligences ; précurseur aussi du libéralisme qui, parce qu'il ne croit à rien, est indifférent à tout et laisse tout faire en se lavant les mains. S'il n'y a pas de vrai différent de l'erreur, de bien différent du mal, il n'y a en effet qu'à laisser faire et se laver les mains : le mépris universel de la conscience chrétienne pour Pilate atteint tout le libéralisme. Aussi est-ce un symptôme particulièrement grave de constater à quel point scepticisme et libéralisme sont enracinés presque à leur insu dans la conscience de la plupart de nos contemporains, pour eux chacun est libre d'avoir les convictions qui lui conviennent parce qu'ils n'admettent plus une vérité indépendante de l'homme qui s'impose à son intelligence. Quand devant eux on anathématise « les mensonges qui nous ont fait tant de mal », quand on leur montre l'absence de certitudes et de doctrine vraie à la racine de nos malheurs, quand on leur dit qu'on ne peut reconstruire sur le vide et l'incertitude du scepticisme et du libéralisme et qu'il faut se fonder sur la vérité dont nous ne sommes pas maîtres et qui s'impose à tous les esprits, ils écoutent quelquefois avec une curiosité sympathique, mais ils en viennent à demander : « Où est la vérité ? Quelle est la vérité ? » C'est la question même de Pilate. Pour eux il n'y a rien qui s'impose comme étant absolument vrai et excluant l'erreur opposée.

Ainsi la première tâche est-elle de faire comprendre aux esprits contemporains que nous ne sommes pas libres de choisir ce qui est vrai et ce qui n'est pas vrai, qu'il ne dépend pas de nous de faire que *ce qui est* ne soit pas et que ce qui n'est pas soit. La vérité consiste à reconnaître *ce qui est* et, comme « ce qui est » ne dépend pas de nous, la vérité ne dépend pas de nous non plus et s'impose à nous. Un fou peut prétendre qu'il fait nuit quand le soleil brille, cela n'empêchera pas qu'il fasse clair, cela ne changera rien à « ce qui est » ni à la vérité. N'ayons donc pas peur de crier la vérité sur les toits, de l'enseigner à temps et à contretemps, on ne fera rien sans elle ni contre elle.

## Absurdité de la libre pensée

Les doctrines révolutionnaires de liberté et d'indépendance absolues de l'esprit humain ont tellement pénétré les cœurs et les intelligences que beaucoup de personnes, aujourd'hui, ne peuvent plus comprendre pourquoi l'Église catholique condamne la libre-pensée et la liberté de conscience (Pie VI avait déjà condamné les principes de la Déclaration des Droits de l'Homme affirmant la liberté absolue de la pensée humaine, cette condamnation a été renouvelée et expliquée par Grégoire XVI dans l'Encyclique *Mirari vos*, par Pie IX dans l'Encyclique *Quanta Cura* et le *Syllabus*, par Léon XIII dans les Encycliques *Libertas* et *Humanum genus*, par Pie X dans l'Encyclique *Pascendi*, par Pie XI dans les Encycliques *Ubi arcane Dei* et *Quas primas*).

On entend souvent même des catholiques dire que toutes les opinions sont libres, que chacun est libre de penser comme il lui plaît. Sans aller jusque-là, combien sont timides dans l'affirmation de la vérité ! Il y a un mal profond des âmes modernes, c'est la peur de la vérité qui s'impose parce qu'elle est la vérité, et qui ne nous laisse pas libres. Pour guérir ce mal, il faut montrer à quel point la liberté de conscience et la libre-pensée sont absurdes.

Libre-pensée ou liberté de conscience, cela veut dire que rien ne s'impose à la pensée humaine, que celle-ci est libre de préférer telle ou telle doctrine qui lui convient sans qu'aucune doctrine, aucun jugement ne s'impose à elle comme étant la vérité, la vérité absolue qui est la même toujours et pour tous. Regardons clairement le sens et les conséquences de ceci. Si je suis libre-penseur, je suis libre de penser que 2 et 2 font 5 et que Londres n'est pas la capitale de l'Angleterre. Vous riez ? Et pourtant, c'est logique. Si ma pensée est libre et si aucune vérité absolue et indépendante de moi ne peut s'imposer à elle, pourquoi m'imposer de penser que 2 et 2 font 4 et que Londres est la capitale de l'Angleterre ? Pour être libre-penseur, il faut ne reconnaître aucune vérité. Mais alors, personne n'est libre-penseur, direz-vous. Distinguons. Personne ne peut l'être effectivement. Mais il y a des gens qui croient et veulent l'être.

D'abord, et c'est là le point de départ des erreurs modernes, il y a des philosophes qui nient la vérité, qui prétendent que nous ne pouvons rien affirmer parce que nous ne pouvons atteindre aucune réalité extérieure à notre pensée. Cette philosophie s'appelle l'agnosticisme et elle n'est pas nouvelle. Elle existait déjà chez les Grecs avec Protagoras et Pyrrhon. Mais elle s'est surtout développée dans les temps modernes et c'est elle que l'on enseigne la plupart du temps dans les établissements d'enseignement laïcs. Cette philosophie est absurde. Elle veut étudier notre pensée pour voir si notre pensée est capable d'atteindre la réalité. Mais, pour cela, elle est obligée d'admettre que nous connaissons bien cette réalité qu'est notre pensée et, par conséquent, d'affirmer et de reconnaître des vérités.

Pour ne rien affirmer et ne reconnaître aucune vérité, il faudrait non seulement se taire, mais encore cesser de penser, c'est-à-dire cesser d'être homme et devenir végétal, comme Aristote le répondait déjà à Protagoras. « Les arbres n'ont pas de dogmes, les navets sont singulièrement libéraux », fait remarquer Chesterton. Pourtant, les partisans de l'agnosticisme ne se taisent pas, ils prétendent même que l'on admette leur affirmation de l'impossibilité de rien affirmer. « Nier toute valeur réaliste à l'affirmation humaine, c'est se condamner à ne pas affirmer et donc à retirer la négation même que l'on fait de la valeur de l'affirmation, c'est consentir à ne voir prêter aucune attention à ses discours, et je ne sache pas qu'aucun sceptique, aucun partisan de la vérité libre, se soit condamné jusqu'ici au silence. Tout au contraire, dans les derniers débats, certains tenants de la vérité libre avaient le verbe si haut que l'on n'entendait plus qu'eux. Qu'eût-ce été, grands dieux, s'ils eussent cru à la vérité obligatoire ! » (R. P. Gardeil).

L'absurdité des libres-penseurs va jusqu'à persécuter et chasser ceux qui affirment la vérité absolue. Le R.P. Gardeil leur répond encore : « C'est bien fini, l'Absolu est mort !... Mais regardez-le donc, agissant sur votre propre esprit, s'exaspérant à la moindre contradiction... Mais, mon ami, votre mort parle ! ».

Les partisans de l'agnosticisme prétendent qu'ils ne savent pas si c'est vrai que le feu brûle ou si c'est simplement une création de notre esprit. Mais ils ne se mettent pas dans le feu.

Vous avez vu que l'agnosticisme est absurde. Voulez-vous savoir quelle absurdité est à l'origine de l'agnosticisme moderne ? Cette absurdité, c'est l'idéalisme qui a été introduit par Descartes et par Kant. D'après l'idéalisme, nous ne connaissons que nos idées. Et alors, il devient impossible de savoir si nos idées représentent ou non une réalité extérieure à notre esprit. Mais nous ne connaissons nos idées, en réfléchissant sur ce qui se passe en nous, que lorsque nos idées existent en nous et, par conséquent, nous ont déjà fait connaître la réalité extérieure à notre esprit. Nos idées nous font connaître la réalité avant d'être elles-mêmes connues par réflexion.

L'agnosticisme et l'idéalisme sont des philosophies pleines de contradictions. D'ailleurs, ce sont des philosophies pour intellectuels seuls. Dans la masse, tout le monde admet que nous connaissons la réalité et qu'il y a des vérités absolues que nous ne sommes pas libres d'affirmer ou de nier, qui s'imposent à nous, par exemple, que c'est une vérité absolue et vraie pour tous et toujours que 2 et 2 font 4 et que le feu brûle.

Pourtant, il y a des gens qui admettent cela et qui se disent libre-penseurs. Pour eux, les seules vérités absolues sont celles que nous connaissons par nos sens, que nous pouvons vérifier par l'observation et l'expérience. Mais, disent-ils, nous ne pouvons rien savoir de certain sur ce qui est invisible, comme Dieu et l'âme. Il n'y a pas de vérité sur le monde invisible qui s'impose à nous et c'est dans ce domaine que nous sommes libres, voilà sans doute le point de vue de la plupart des libres-penseurs et de la philosophie d'Auguste Comte (positivisme). Pourtant, quand vous voyez une maison, vous ne voyez pas les ouvriers qui l'ont faite. Et cependant, vous affirmez qu'elle a été faite par des

ouvriers. Quand vous voyez une montre en marche, vous ne voyez pas le ressort qui la fait marcher, et pourtant vous affirmez que le ressort existe, parce que sans ressort la montre ne marcherait pas. Alors, soyez logiques : vous ne voyez pas Dieu, mais vous voyez le monde et vous devez affirmer Dieu qui l'a créé, parce que sans Dieu le monde n'existerait pas.

Le positivisme, lui aussi, est absurde. Mais il existe encore une troisième sorte de libres-penseurs ; ce sont les rationalistes, dont Voltaire a été l'exemple le plus célèbre. Ils affirment, non seulement la vérité de ce que nous connaissons par nos sens, mais aussi la vérité de ce que démontre notre raison, comme l'existence de Dieu. Mais ils ne veulent pas admettre les vérités inaccessibles à la raison que Dieu nous a révélées. Pourtant, si un témoin digne de foi leur raconte ce qu'il a vu, ils le croiront. Ils ont foi en un homme et ils n'ont pas foi en Dieu, nous enseignant une doctrine dont l'origine divine est manifestée par tant de prophéties et de miracles.

L'existence de Dieu et les vérités révélées par Dieu sont aussi certaines, plus certaines que les vérités démontrées par la géométrie ou que celles contrôlées par nos sens. Elles sont vraies absolument pour tous et toujours, indépendamment de nous. Elles s'imposent à notre pensée parce que notre pensée doit connaître ce qui est indépendamment d'elle. Notre pensée ne crée pas la vérité, elle connaît la vérité en affirmant ce qui est réellement. Et comme il ne dépend pas de nous que ce qui est soit, la vérité ne dépend pas de nous et s'impose à nous. Ayons donc le courage d'affirmer la vérité et de rejeter les absurdités de la libre-pensée et de la liberté de conscience. On entend souvent des gens qui se contentent de dire : « Cela est mon avis ». Mais votre avis ne m'intéresse pas et cela ne donne aucune valeur à un jugement, que ce soit ou non votre avis. Ce qui importe, c'est de savoir si c'est vrai. Et si cela est vrai, cela est vrai absolument et cela n'y change rien, que cela soit ou non votre avis. En présence d'un jugement quelconque, cela n'a aucune importance de savoir s'il vient de notre ami ou de notre ennemi, s'il contrarie ou non nos désirs ou nos intérêts. Il n'y a qu'une seule chose qui importe, c'est de savoir s'il est vrai ou faux. Que notre pensée soit donc occupée de la seule vérité et n'ait pas peur d'affirmer. La pensée n'est pas libre, elle doit affirmer ce qui est vrai et nier ce qui est faux.

C'est la volonté qui est libre. Encore, faut-il comprendre ce que cela veut dire. Lorsque nous cherchons à atteindre un but, nous sommes libres de choisir les moyens qui nous conviennent le mieux. La volonté humaine n'est pas libre de vouloir le bien, tous les hommes cherchent leur bien. Mais elle est libre dans le choix des moyens. Voilà la liberté. Et encore, si l'homme veut atteindre son vrai bien, sa liberté doit être dirigée par la loi morale, si non, il se détourne de son vrai bien et se dirige vers sa perte. L'homme mauvais se révolte contre la loi morale comme sa pensée se révolte contre la vérité, par orgueil, pour être absolument indépendant.

Jaurès disait que, même si Dieu apparaissait de façon visible devant nous, il faudrait encore le nier et lui refuser l'obéissance, pour manifester par la révolte l'indépendance absolue de notre liberté. C'est là le fond des doctrines de liberté de pensée et de liberté de conscience, l'orgueil poussé jusqu'à la révolte

contre l'évidence, l'orgueil qui a inspiré le péché de Lucifer et celui d'Adam, l'orgueil qui caractérise le péché contre le Saint-Esprit, dont Jésus dit que c'est le seul péché qui ne soit pas pardonné.

Il faut donner notre pensée au Vrai, notre vouloir au Bien, tout notre être à Dieu. Sinon, c'est la révolte. Il n'y a que deux réponses de la créature au Créateur, celle de Lucifer : « Je ne servirai pas » et celle de Marie : « Fiat ».

Si, à certaines heures de tentation, la réponse de Satan nous paraît fière et courageuse, comparons-la à celle de Marie et de suite elle nous paraîtra purement et simplement ridicule quand nous verrons la fécondité de l'humilité de Marie et de son don total à Dieu, qui nous a valu l'Incarnation du Verbe et notre salut.

## Pourquoi prouver Dieu ?

Jadis démontrer l'existence de Dieu n'était qu'une satisfaction intellectuelle et non une nécessité vitale de l'ordre social et de la vie civilisée puisqu'en définitive personne ne discutait l'existence de Dieu.

Certes, l'apogée du Moyen Âge mise à part, toutes les époques de l'histoire ont connu de grandes erreurs religieuses qui ont eu de graves répercussions sur l'orientation de la vie sociale et de la civilisation.

Mais, dans notre passé chrétien, ces erreurs étaient des hérésies qui interprétaient mal l'enseignement du Christ et la Révélation chrétienne, le Christ lui-même et cette Révélation n'étaient pas discutés et les moeurs humaines restaient soumises à la Loi de l'Évangile.

Au XVIIIe siècle, la foi fut rejetée et la Révélation chrétienne refusée par un grand nombre. On ne discutait pas l'existence de Dieu et la soumission de l'homme à Dieu comme auteur et fondement de la morale naturelle.

Le paganisme lui-même qui admettait plusieurs dieux et seulement la prééminence du plus puissant des dieux reconnaissait unanimement que la vie humaine dépend de la divinité et est gouvernée par ses lois. Jusqu'à nos jours, à toutes les époques de l'histoire, la civilisation, l'ordre social reposaient sur une force divine supérieure à la volonté humaine et auxquelles les institutions, les moeurs, les individus, la société, les lois et toutes les autorités humaines devaient se conformer.

Notre époque, si elle connaît un degré de désordre, de souffrance et de misère jamais atteint, est aussi à un degré de dégénérescence intellectuelle et morale jamais atteint puisque l'intelligence de foules innombrables ne reconnaît même plus que Dieu existe et que les moeurs de ces foules refusent de se soumettre à Dieu, puisqu'elles croient l'homme entièrement et absolument indépendant et maître de lui-même.

Le problème vital, le problème premier de notre temps est donc de faire reconnaître Dieu. À propos de tout c'est le problème de Dieu qui est posé aujourd'hui.

La plupart des chrétiens n'osent aborder cette question essentielle, ils sont embarrassés devant la manière de justifier leur affirmation. Pour beaucoup de nos contemporains, l'attitude vis-à-vis de Dieu est simple option sentimentale : on affirme Dieu ou on est athée comme on comprend ou on ne comprend pas la musique, comme on aime ou n'aime pas Wagner. Comme si Dieu était une création de nos sentiments ! Dieu n'apparaît plus alors que comme un idéal inventé par notre esprit et auquel nous sommes conduits par un mouvement du coeur, on ne voit plus en Lui la Réalité première qui est la source de notre propre existence et d'où provient la réalité de tout ce qui existe. Il faut donc d'abord affirmer que Dieu n'est pas

affaire de préférence ou de choix individuel, que c'est la réalité de notre existence et celle de tout l'univers qui est suspendue à sa Réalité, et qu'il y a là une vérité dont l'absolue certitude, aussi certaine et même plus certaine que celle des vérités scientifiques les mieux établies, doit s'imposer à tout esprit loyal.

Le problème qui se pose n'est donc pas un problème de sentiment, c'est un problème de preuve : l'existence de Dieu est une vérité démontrée. Le tout est de savoir la démontrer.

On objecte que pour le chrétien Dieu n'est pas objet de preuves, mais de foi, et qu'il ne s'agit pas de démontrer, mais de croire. C'est confondre deux plans bien distincts. Ce qui est objet de foi, ce qui ne peut se démontrer et doit être cru, c'est ce que Dieu nous révèle de son intimité et de ses desseins secrets, c'est la Révélation qui nous est donnée par les prophètes, par Jésus-Christ, par l'Église : par exemple les mystères de la Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption, de la grâce, de l'ordre surnaturel. Mais pour croire à la Révélation, il faut d'abord connaître l'existence de Dieu qui révèle. La foi croit ce que Dieu révèle « parce qu'il ne peut ni se tromper ni nous tromper » : comment serait-elle possible si l'on ne savait au préalable qu'Il existe et qu'Il est le fondement de toute vérité ? L'Église a toujours affirmé qu'« on ne peut invoquer la foi pour discuter contre un athée » (condamnation du fidéisme) et que « l'existence de Dieu peut être connue avec certitude à partir des créatures visibles par la lumière naturelle de la raison » (Concile du Vatican). En face de masses athées, qui n'admettent même plus l'existence de Dieu, c'est bien de démonstration qu'il s'agit.

Certains diront que les démonstrations ne convainquent personne, et il est, hélas ! exact qu'il ne suffira pas d'avoir bien formulé une démonstration rigoureuse pour que tous les athées soient convaincus. D'abord, il faut que la démonstration soit bien comprise, qu'elle soit saisie vitalemment par l'intelligence de notre interlocuteur, et les intelligences de nos contemporains sont souvent si mal formées ou si déformées par l'enseignement qu'elles ont reçu et par toute l'atmosphère de la société actuelle qu'elles ne sont même plus aptes à bien saisir la démonstration : raison de plus pour bien formuler la démonstration de la manière qui la rende plus aisément compréhensible. Beaucoup de soi-disant athées ignorent totalement Dieu en réalité et n'ont pris parti que contre la caricature de Dieu qu'on leur a présentée sous le nom de Dieu : combien il est nécessaire de les détromper et de leur fournir une idée exacte de Dieu ! Mais il faut ajouter qu'un grand nombre n'écoutent pas les démonstrations les plus évidentes parce que leurs sentiments sont mauvais et parce que leur volonté fait obstacle : c'est à ce point de vue qu'il est souvent nécessaire d'agir sur les sentiments et la volonté comme l'a bien vu Pascal si souvent mal interprété à ce propos. Sur ce terrain, la conversion est bien un problème total où il faut retourner sentiments et volonté en même temps qu'éclairer l'intelligence — et ici le témoignage de vies données à Dieu portera souvent plus que n'importe quelle démonstration. Cela n'empêche pas que l'intelligence a ses exigences et que la démonstration doit pouvoir être formulée. À un monde qui nous défie de justifier que Dieu existe, il faut pouvoir donner la réponse d'une démonstration éclatante.

## Comment prouver Dieu ?

Nous avons vu que beaucoup de chrétiens sont gênés aujourd'hui pour aborder dans les discussions le problème fondamental de l'existence de Dieu, parce qu'ils ne savent pas comment formuler la démonstration d'une manière compréhensible, précise et rigoureuse. C'est pourquoi nous avons jugé utile de consacrer un article à l'étude de cette démonstration, sous sa forme la plus simple.

La difficulté, c'est que Dieu, comme tout être immatériel, est invisible, et c'est cette difficulté qu'on formule couramment en disant que « personne n'a jamais vu Dieu ». Or, nous ne sommes en contact avec la réalité que par nos sens, nous ne trouvons directement la réalité que dans les choses visibles, et ce n'est pas la philosophie chrétienne, toujours si réaliste et partant toujours des données des sens, qui dira le contraire. Ce n'est pas *a priori* et comme un théorème mathématique qu'on peut démontrer l'existence de Dieu : il faut partir d'une réalité visible, de la réalité du monde visible, et, comme le disait déjà saint Paul aux Romains, c'est bien par les choses visibles qu'il a faites et qui sont comme la trace de son action que le Dieu invisible nous est connaissable. Nos contemporains n'ont donc pas tellement tort de vouloir toujours se baser sur des faits, sur des données sensibles, sur la certitude de l'évidence sensible : le tout est d'aller au delà de ce point de départ, de comprendre qu'une réalité visible connue directement peut nous faire connaître indirectement, mais avec certitude, une réalité invisible.

Il suffit pour cela d'user de notre raison, de notre bon sens, comme nous le faisons couramment dans la vie de chaque jour, sans même y faire attention. Constamment, une chose que nous voyons nous fait affirmer une autre que nous ne voyons pas. Par exemple, voici des pas sur le sable : nous affirmons qu'un homme est passé par là, bien que nous n'ayons pas vu cet homme. Pourquoi ? Parce que sans le passage d'un homme il ne pourrait y avoir de pas sur le sable. De même en voyant le mouvement des aiguilles d'une montre nous affirmons le ressort que nous ne voyons pas parce que sans la cause de mouvement qu'est le ressort les aiguilles ne pourraient être en mouvement. Tout le problème est donc de savoir s'il y a des réalités visibles qui soient les signes certains de l'existence du Dieu invisible.

-----

Y a-t-il dans le monde visible quelque chose qui ne pourrait pas exister si Dieu n'existait pas, un effet visible qui ne puisse pas exister sans avoir Dieu pour cause ?

Dans l'exemple que nous avons pris, le point de départ n'est pas l'existence d'une chose visible, mais quelque chose qui s'ajoute à son existence et suppose son existence : les pas sur le sable constituent

une configuration qui s'ajoute à l'existence du sable. Pour démontrer l'existence de Dieu, le point de départ est bien plus profond et plus simple à la fois qu'un effet ajouté à l'existence des choses, c'est l'existence même de toutes les choses visibles et notre propre existence. Il s'agit de démontrer que l'existence de ce monde est impossible sans avoir Dieu pour cause, que si Dieu n'existait pas rien n'existerait.

Pourquoi le mouvement des aiguilles d'une montre fait-il conclure à une cause de mouvement, pourquoi a-t-il besoin d'une cause ? Parce que les aiguilles n'ont pas *par elles-mêmes* le mouvement ; leur nature, leur constitution, ce qu'elles sont n'entraîne pas qu'elles soient toujours en mouvement, elles ne peuvent l'avoir que si elles le reçoivent d'une cause de mouvement. Les aiguilles peuvent être en mouvement comme elles peuvent être immobiles et elles peuvent avoir un mouvement ou un autre : il faut donc qu'une cause fasse qu'elles soient effectivement en mouvement et qu'elles aient tel mouvement bien déterminé.

Eh bien ! de même que les aiguilles d'une montre n'ont pas par elles-mêmes le mouvement si un ressort ne le leur donne pas, de même toutes les choses de ce monde n'ont pas *par elles-mêmes* l'EXISTENCE, de sorte qu'elles ne peuvent exister sans recevoir leur existence d'une cause d'existence que nous appelons Dieu. Elles n'ont pas par elles-mêmes l'existence parce que leur existence n'est pas nécessaire, ne résulte pas de leur nature ou de ce qu'elles sont, elles existent en fait, alors qu'elles pourraient ne pas exister, qu'il serait possible qu'elles n'existent pas ; ce qui le montre le plus clairement, c'est le fait du changement, le fait que toute chose en ce monde a commencé à exister et cessera d'exister : même si l'on supposait que le monde a toujours existé, cela n'empêcherait pas qu'il change et que chacun des êtres qui le composent a commencé d'exister. Or, ce qui n'a pas toujours existé, évidemment n'existe pas nécessairement : si un être existe nécessairement et ne peut pas ne pas exister, il a toujours existé. Si un être, à un certain moment, n'a pas existé, c'est donc qu'il peut ne pas exister et par conséquent qu'il n'a pas par lui-même l'existence. L'existence des choses de ce monde n'est pas plus nécessaire que le mouvement des aiguilles : il faut donc qu'elle ait une cause.



Notons bien que Dieu est par lui-même cause d'existence comme le ressort est par lui-même principe de mouvement. Entre les aiguilles et le ressort, il peut y avoir de nombreux engrenages, mais on ne peut se contenter de ces engrenages qui, tout comme les aiguilles, n'ont pas par eux-mêmes le mouvement. De même, on peut trouver dans le monde tout un enchaînement de causes et d'effets, mais nous ne pouvons pas nous contenter d'être de ce monde qui n'ont pas par eux-mêmes l'existence et à leur tour ont besoin d'une cause d'existence. De même qu'il faut en définitive affirmer un ressort qui est une véritable cause de mouvement, de même il faut en définitive, pour que le monde dans son ensemble

existe, affirmer une véritable cause d'existence, donc un Être qui a par lui-même l'existence, qui existe nécessairement et ne peut pas ne pas exister, dont la nature même est d'exister, d'être l'Être par soi et la source d'existence de tout ce qui existe, un Être dont rien donc ne peut limiter l'existence qu'il a par lui-même et qui, par conséquent, est l'Être parfait et le Bien infini, source de toute perfection et de tout bien, comme de toute réalité : voilà ce que recouvre le nom de Dieu.

À une telle démonstration, il est vain d'objecter qu'il se pourrait que le monde ait toujours existé. À supposer que le monde ait toujours existé, il aurait toujours existé sans avoir par lui-même l'existence et sans que son existence soit nécessaire, il aurait donc toujours existé en recevant son existence de la Source de l'existence qui est Dieu. Dire que le monde peut exister sans recevoir son existence de Dieu sous prétexte qu'il n'a ni commencement ni fin et que les causes et les effets s'y succèdent en nombre infini, ce serait aussi absurde que de dire que la montre peut marcher sans ressort parce qu'il y a une infinité d'engrenages, ou qu'un train peut marcher sans locomotive parce qu'il y a une infinité de wagons.

L'existence de Dieu est donc une conclusion rigoureusement certaine de l'existence même de tout ce qui est visible et de notre propre existence. Comme les pas sur le sable sont les traces qui révèlent avec certitude un homme qu'on n'a point vu, tout ce qui est visible est par son existence même la trace qui révèle avec certitude le Dieu invisible et immatériel, Bonté infinie et Générosité infinie qui donne aux êtres qu'il crée l'existence et les perfections qu'il a en lui-même et par lui-même avec plénitude sans avoir besoin de personne. On voit quelle caricature on fait de Dieu en le représentant comme ce tyran qui s'amuse à nous torturer par ses ordres, ses règlements et ses caprices : parce que Dieu est la source de notre existence et de toute perfection, nous ne pouvons nous perfectionner, devenir meilleurs que selon les chemins que lui-même a tracés au fond même de ce que nous sommes en nous créant. Voilà notre vraie dépendance vis-à-vis de Dieu : ses commandements ne sont que les chemins nécessaires de notre bien, de notre vrai bonheur, résultant de notre nature même, que Dieu nous a donnée. Nous sommes dépendants parce que ce n'est pas par nous-mêmes que nous avons l'existence, mais non d'une dépendance qui nous limite et nous enchaîne, au contraire d'une dépendance qui nous fait exister et n'est que source de perfection et de bien.

## Le don de Dieu

Nous avons vu comment l'intelligence humaine peut prouver Dieu en partant des choses visibles qui n'ont pas par elles-mêmes l'existence et auxquelles il faut donc reconnaître une cause d'existence, Être Parfait et Bien infini source de tout être et de tout bien, que nous nommons Dieu. Mais quand l'homme a ainsi découvert l'existence du Dieu invisible, il ne sait rien de Lui : notre intelligence limitée à comprendre les choses visibles peut comprendre qu'elles ont Dieu pour cause, mais elle est incapable de concevoir Dieu, de se faire une idée de l'Être Parfait, d'atteindre en quoi que ce soit ce qu'est Dieu dans sa réalité de Dieu, exactement comme on ne sait rien d'un homme parce qu'on a simplement constaté son passage par des pas sur le sable. Dieu, qui est infiniment au-dessus des capacités de notre intelligence humaine, nous demeure caché dans un impénétrable mystère. Ainsi donc de l'homme à Dieu aucune relation personnelle, aucune attitude d'amitié ou d'intimité ne nous paraît possible : nous sommes séparés de Lui par l'abîme infini qui existe entre la créature et le Créateur, les êtres imparfaits et l'Être parfait. Dieu est notre Créateur ; L'appeler « Notre Père » est inconcevable à l'homme.

L'homme demeure-t-il muré dans sa condition d'homme, créature de Dieu pour qui Dieu Lui-même sera toujours distant et étranger ? Par lui-même l'homme ne peut franchir les limites de sa nature d'homme, c'est l'erreur de toutes les fausses mystiques de croire que l'homme peut par son effort d'homme s'élever vers Dieu. Mais Dieu ne peut-il venir à nous, prendre l'initiative d'entrer en relations avec nous, nous parler pour se faire connaître de nous ? Nous n'aurions jamais pu soupçonner la possibilité d'une telle initiative de Dieu si l'histoire humaine n'était pas là pour nous montrer qu'elle s'est produite : à travers l'histoire d'Israël, du Christ et de l'Église, nous trouvons, réparti sur des dizaines de siècles, un formidable ensemble de faits cohérents entre eux qui sont les marques certaines d'une intervention de Dieu venant nous garantir que c'est Dieu qui nous parle en empruntant un langage humain par la bouche des prophètes, du Christ, de l'Église. *Dieu a parlé aux hommes* : voilà le fait fondamental de l'histoire, c'est ce qu'on appelle *la Révélation*.

Les vérités inaccessibles à notre intelligence que nous connaissons parce que Dieu nous les enseigne s'appellent les vérités révélées ; par elles Dieu Lui-même se fait connaître de nous. Nous n'avons aucun autre moyen de savoir qu'elles sont vraies que parce que Dieu nous les enseigne : il s'agit donc pour nous de croire ce que Dieu révèle parce que c'est Lui qui le révèle, c'est *la Foi*. La foi est l'adhésion de notre intelligence à la Vérité divine qui révèle : elle ne nous fait pas voir Dieu qui est simplement cru et demeure caché, cependant elle atteint Dieu, non plus par les choses visibles qu'Il a faites, mais en Lui-même dans sa réalité de Dieu puisqu'elle connaît ce que Dieu seul connaît de Lui-même parce que c'est

Lui-même qui nous parle et que nous croyons. La foi dépasse donc toutes les capacités humaines, c'est pourquoi elle est dite *surnaturelle* : elle est un don de Dieu, c'est ce qu'on appelle une *grâce*.

-----

Ainsi donc Dieu est entré en relations avec nous et s'est fait connaître de nous. Que vient-Il donc nous proposer et qu'attend-Il de nous ? C'est tout le sens de notre vie et de notre destinée qu'Il va nous révéler en nous disant pourquoi Il nous a créés et à quoi Il nous destine, en nous disant les impénétrables desseins qui sont cachés en Lui. Quel est donc ce « don de Dieu » que la Samaritaine apprend en écoutant le Christ ? Le texte qui nous paraît le plus complet pour exposer cette Révélation est un texte de la première épître de saint Jean (III, 1) : « Voyez de quel amour le Père nous a aimés au point que nous sommes appelés et que nous sommes réellement enfants de Dieu. » *Enfants de Dieu*, qu'est-ce que cela veut dire ? L'enfant est celui qui reçoit la nature de son père. Le sculpteur appelle la statue son oeuvre, non son enfant, il appelle son enfant celui à qui il donne sa propre nature. Et nous ne sommes pas seulement « appelés » enfants de Dieu, ce n'est pas une métaphore, nous le sommes réellement : c'est donc que nous recevons « communication de la nature même de Dieu », comme le dira saint Pierre dans sa 2e Épître (I, 4).

C'est là pur don de Dieu, que notre nature ne comporte et n'appelle en rien, et c'est pour exprimer cette pure générosité de la part de Dieu qu'on l'appelle la *grâce*. Par la grâce l'homme est élevé infiniment au-dessus de la perfection de tout l'univers, y compris de la nature des anges et de toutes les hiérarchies angéliques : c'est la vie même de Dieu qui lui est donnée et est en lui, de sorte qu'en toute vérité, il peut appeler Dieu « Notre Père », entrant avec Dieu dans les relations personnelles d'intimité et de familiarité d'un enfant avec son Père. L'unique raison de cela, à quoi nous n'avons aucun droit, c'est que Dieu nous a aimés à ce point-là qu'Il veut nous communiquer gratuitement toute Sa vie de Dieu pour nous en faire vivre dans une totale communauté de vie avec Lui comme des enfants qui reçoivent de leur Père toute sa vie. C'est donc pour cela que nous avons été créés : non point pour être seulement des hommes et rechercher le plein développement de la nature humaine ou, comme on dirait aujourd'hui, l'épanouissement de la personne humaine, mais pour recevoir de Dieu Sa propre vie de Dieu et avoir en nous la plénitude de sa Vie. Dans le Sermon sur la Montagne, le Christ nous fixe le but de notre vie : « Soyez parfaits comme Votre Père céleste est parfait », donc non point seulement d'une perfection humaine, mais de la perfection même de Dieu.

-----

Vivre la vie même de Dieu : en quoi cela peut-il donc consister ?

La vie de Dieu est une vie purement spirituelle, c'est-à-dire une vie de connaissance et d'amour : Dieu est Connaissance Parfaite et Amour Parfait de Lui-même. L'Être parfait ne serait pas parfait, s'Il ne se connaissait pas parfaitement Lui-même, s'Il n'était pas parfaitement clair, transparent, lumineux pour Lui-même dans une pénétration parfaite de Lui-même : Dieu est un Éclair éternel d'intelligence se comprenant parfaitement Lui-même, c'est ce que saint Jean exprime en définissant que « Dieu est Lumière ». Le Bien infini ne serait pas parfait s'Il ne s'aimait pas parfaitement Lui-même dans la possession parfaite de Lui-même : Dieu est une Flamme éternelle d'Amour s'étreignant parfaitement Lui-même dans Sa bonté infinie, c'est ce que saint Jean exprime en définissant que « Dieu est Amour ». Connaître et aimer ainsi Dieu dans toute sa réalité de Dieu, c'est la vie même de Dieu et c'est Sa Joie infinie. Mais c'est là quelque chose qui est propre à Dieu, qui n'est possible qu'à Dieu seul. La créature peut connaître Dieu par ses oeuvres, L'aimer pour Ses dons, elle ne peut Le connaître en Lui-même dans Sa réalité de Dieu, L'aimer pour Lui-même dans Sa Bonté infinie. C'est la nature même de Dieu, et ce n'est celle d'aucune créature, de se connaître et s'aimer Lui-même.

Or ce que la grâce nous donne, c'est justement de connaître et aimer Dieu dans toute Sa réalité de Dieu comme il Se connaît et S'aime Lui-même, elle nous donne *Dieu lui-même comme objet de connaissance et d'amour* en nous faisant ainsi vivre de ce qui est la vie de l'Intelligence Divine et de la Volonté Divine. Nous devenons, comme saint Paul le répète sans cesse, des Temples vivants en lesquels Dieu habite et vit comme objet connu et aimé : c'est ainsi, en vivant au-dedans de nous de cette vie intérieure de connaissance et d'amour de Dieu, que nous sommes enfants de Dieu établis en totale intimité et communauté de vie et d'amour avec Lui. Notre vraie vie, celle pour laquelle nous avons été créés, celle qui doit faire notre joie éternelle, est donc au dedans de nous, elle consiste à vivre à l'intérieur de nous-mêmes avec Dieu connu et aimé. Quand le catéchisme demande : « Pourquoi avons-nous été créés ? », il ne répond pas, comme le feraient la plupart de nos contemporains : « pour transformer la terre », mais : « pour connaître et aimer Dieu ». Et aucune puissance de ce monde ne peut nous enlever, si nous ne la chassons pas nous-mêmes par le péché mortel, cette vie et cette joie intérieures d'avoir Dieu au dedans de nous pour le connaître et l'aimer.

En ce monde nous connaissons Dieu dans sa réalité de Dieu, mais par la foi seulement, en croyant : Dieu est cru, il reste caché. Cette obscurité ne peut être le plein épanouissement de la vie surnaturelle, la foi n'est que le germe qui aura tout son développement dans la vision éternelle, où, comme saint Paul et saint Jean nous l'annoncent, nous verrons Dieu « face à face », « tel qu'Il est », en pleine lumière, nous Le verrons dans la Lumière qu'Il est Lui-même et qui éclairera notre intelligence, comme on le chante dans les Psaumes : « Dans votre Lumière nous verrons la Lumière ».



Dès ce monde l'amour va à la totalité de Dieu aimé dans Sa Bonté infinie : c'est *la charité* qui aime Dieu, non point pour ses dons comme nous en serions naturellement capables, mais pour Lui-même dans Sa Bonté infinie. Si la foi doit être remplacée par la vision et l'espérance par la possession, la charité durera éternellement. Mais il n'y a de vraie charité —la vertu théologale de charité— que si Dieu est aimé pour Lui-même et le prochain pour Dieu.

L'unique condition pour que l'homme ait la vie surnaturelle et par là accomplisse sa destinée, c'est la charité. En effet, Dieu ne veut rien d'autre que nous donner à tous Sa vie et Il ne La refuse à personne, mais Il ne peut nous La donner malgré nous, nous ne L'avons que si nous La voulons parce que nous L'aimons : si nous aimons la vie de Dieu pour elle-même, nous L'avons ; si nous ne L'aimons pas et ne La voulons pas, si nous La refusons, nous ne L'avons pas (le péché mortel n'est rien d'autre que ce rejet ou ce refus de la vie de Dieu). De plus nous avons la vie surnaturelle dans la mesure même de notre charité : Dieu ne met aucune limite au don qu'il nous fait de Sa vie, il ne veut que nous la donner en plénitude, toujours davantage, nous L'avons donc exactement autant que nous La voulons, c'est-à-dire autant que nous L'aimons, et si nous ne L'avons pas davantage, c'est que nous ne La voulons pas assez parce qu'il n'y a pas en nous assez d'amour.

Le vrai sens de notre destinée est donc extrêmement simple : il ne s'agit que d'aimer Dieu, et de L'aimer toujours davantage, et que cet amour inspire toutes nos pensées, toutes nos paroles, tous nos actes. Ce qui est fait par amour de Dieu est bon, ce qui n'est pas fait par amour de Dieu va à l'encontre du but de notre vie, comme saint Paul le montre avec tant de force (I *Cor.*, XIII). Et elle se fixera définitivement à la mort en fonction de la seule charité : celui qui n'aime pas la vie de Dieu et n'en veut pas parce qu'il ne L'aime pas en sera privé éternellement, il aura choisi la damnation ; celui qui aime la vie de Dieu L'aura pour l'éternité et il L'aura dans la mesure même où il L'aime et La veut, dans la mesure même de l'intensité de son amour.

## Comment Dieu nous est donné

Nous avons expliqué que le but de la vie humaine, le vrai bien de l'homme, est de connaître et aimer Dieu, et que Dieu nous donne de pouvoir réaliser cela dans une intimité de connaissance et d'amour avec Lui qui nous associe vraiment à toute Sa vie divine. Fixés ainsi sur le but, sur le sens véritable de la destinée humaine, nous sommes amenés maintenant à nous demander comment, par quel moyen Dieu nous est ainsi donné, quelles voies Dieu a tracées dans la vie et l'histoire de l'humanité pour se donner ainsi aux hommes. À côté de ceux qui ne connaissent plus Dieu, beaucoup d'hommes aujourd'hui, qui dans la générosité de leur coeur aiment le Bien infini, cherchent Dieu obscurément et à tâtons, mais : ils ne connaissent plus les chemins qui conduisent au Père, ils ne savent plus que l'unique chemin est celui du Fils fait homme, celui de *Jésus-Christ* en qui seul est le salut et la source de toute sainteté. Le monde contemporain, parce qu'il s'est détourné de Jésus-Christ, ne connaît plus la direction de marche de l'humanité, le sens de l'histoire, et il cherche désespérément sur terre des paradis artificiels qui se révèlent finalement des enfers parce que Dieu et son Christ en sont absents et que seule leur présence peut assurer l'ordre intérieur et le bien véritable de la vie humaine. Loin du Christ, l'homme se débat dans la souffrance et se heurte à l'énigme tragique du mal qui lui fait poser à Dieu une interrogation angoissée, et souvent, hélas ! révoltée.

Si Dieu n'a créé l'homme que pour une intimité de vie totale avec Lui, comment ce don de Dieu apparaît-il et se réalise-t-il dans l'histoire de l'humanité ? Tel est le problème. Il faut savoir que l'appel des créatures spirituelles, intelligentes et libres, à la vie surnaturelle, à la participation à la vie même de Dieu, a d'abord été adressé aux esprits purs, aux anges, et qu'un grand nombre d'entre eux, à la suite de Lucifer, ont préféré et choisi la séparation définitive de Dieu. Le motif de ce refus, de cette révolte, c'est l'orgueil ou le *naturalisme*, la complaisance qu'ils ont mise dans la perfection de leur nature. Satisfaits jusqu'à l'idolâtrie de la haute perfection de leur nature d'esprits purs, intelligents et libres, ils ont refusé ce qui serait un pur don de Dieu, un pur cadeau de la générosité divine, un don au regard duquel leur nature si parfaite ne serait que néant et devrait reconnaître sa totale insuffisance et sa totale impuissance. Plutôt que d'être divinisés par un pur don de la générosité divine qu'ils ne devraient qu'à Dieu et qui leur apporterait un bien en comparaison duquel toute la perfection de leur nature ne serait rien, plutôt que de se donner et de se livrer tout entiers librement et dans l'amour pour recevoir infiniment de l'Amour infini, ils ont préféré se complaire en eux-mêmes jusqu'à garder une indépendance totale, ne dépendre que d'eux-mêmes et de leurs capacités naturelles et en rien d'un don de Dieu, se murer dans cette indépendance jusqu'à la séparation totale de Dieu qui est la damnation.

Tel est le choix de l'enfer qui est le choix de l'orgueil. Ne dépendre que de soi, réaliser soi seul son bonheur et sa perfection par ses propres capacités, ne vouloir d'aucun don qui vous rendrait dépendant en vous donnant quelque chose qu'on ne devrait pas à soi-même, qu'on n'aurait pas par soi-même parce qu'on l'aurait reçu, refuser de recevoir, c'est la prétention éternelle de l'orgueil qui constitue le fond du monde moderne et d'une grande partie de la mentalité contemporaine. Mais comme notre nature elle-même est un don de Dieu et que nous ne l'avons que parce que nous l'avons reçue, cette prétention d'indépendance totale de la nature se tourne contre elle-même et ne refuse un don supérieur qu'au nom de ce qui est déjà un don de Dieu, de sorte que finalement le naturalisme est contre nature et introduit le désordre au sein de la nature elle-même dont il fait une idole, c'est là la contradiction intime et le ridicule de l'orgueil.

-----

Nous insistons sur ce péché des anges parce qu'il fut aussi le péché de l'humanité entraînée à son tour à la suite et sous le dur règne de Lucifer. Après s'être donné aux anges, Dieu, Amour infini, a voulu se donner aussi aux hommes. Et c'est l'histoire du premier don qui fut fait à Adam, non seulement pour lui-même, mais pour être transmis par lui à tous ceux qui descendraient de lui : l'humanité naissait en Adam dans l'intimité de vie avec Dieu, faite pour connaître et aimer Dieu comme un Père qui donne toute sa vie à ses enfants, et elle devait garder cette divine condition dans tout le cours de son histoire. Mais l'orgueil de Lucifer a mordu le cœur d'Adam qui a voulu goûter la même indépendance que Lucifer, goûter le fruit empoisonné de cet orgueil qui consiste à ne dépendre que de soi, le fruit de l'arbre de la science qui consiste à savoir ce qu'on peut faire livré à soi seul quand on ne dépend plus et ne reçoit plus rien de personne. Il faut absolument chasser des esprits la légende grotesque et sans fondement qui présente le péché d'Adam comme un péché de la chair, alors qu'il fut une pure malice de l'esprit. Mais Adam n'a pas seulement perdu la vie surnaturelle pour lui-même, il l'a perdue aussi pour tous ses descendants à qui il ne pouvait plus transmettre ce qu'il n'avait plus et à qui il a transmis à la place une nature humaine séparée de Dieu et marquée profondément du goût de l'indépendance, du désordre de la complaisance en elle-même et de la volonté de réaliser tous ses désirs et suivre tous ses penchants : cette plaie au sein de notre nature, plaie avec laquelle nous naissons, est le *péché originel*. Dans une humanité qui ne dépend plus que d'elle-même, l'orgueil et les passions sans frein des hommes entraîneront tout le cortège de maux et de douleurs dont l'histoire humaine est tissée.

Mais la générosité de l'Amour infini de Dieu n'a pas voulu être vaincue et au refus du premier don de Lui-même fait à Adam, Il a répondu par un don encore plus complet et encore supérieur. Ce péché que l'homme était incapable de réparer et dont il était incapable de sortir parce qu'il était une offense à l'Amour et au Bien infinis, l'Amour infini a voulu le réparer Lui-même par le don et la valeur infinie d'un être qui, tout en n'étant qu'une seule et unique personne, soit à la fois réellement homme et réellement

Dieu, d'un homme qui n'ait pas d'autre personnalité que d'être Dieu le Fils : tel est le mystère de l'*Incarnation*, merveille dont notre raison n'aurait même pu soupçonner la possibilité et que Dieu le Fils fait homme en Jésus-Christ a lui-même révélée à notre foi. Cette fois, la jonction de l'humanité et de la divinité est faite au suprême degré et substantiellement en Jésus-Christ, par un don qui dépasse infiniment toute la grâce accordée à Adam et à partir duquel nous n'avons plus, pour communier à la vie divine, qu'à recevoir cette vie de Jésus-Christ en étant greffés sur Lui comme les branches sur le tronc, en étant incorporés à Lui comme les membres au corps, et c'est ce corps vivant de la vie divine dont Jésus-Christ est la tête et la source, et fait de tous les hommes qui en sont membres, qui constitue l'Église où la vie divine et humaine à la fois de Jésus-Christ divinise et sanctifie tous les siècles de l'histoire.

-----

La destinée chrétienne de l'humanité est donc infiniment supérieure au régime primitif d'Adam avant le péché : nous avons bien une victoire de l'Amour infini sur le mal. Encore faut-il voir les conditions de cette victoire. Il a fallu que la nature humaine, qui s'était détournée de Dieu pour se tourner vers elle-même et se complaire en elle-même par l'orgueil, soit totalement immolée dans une obéissance absolue au Père et un renoncement absolu à elle-même allant jusqu'à la mort sur la croix. Jésus-Christ ne nous donne une vie nouvelle et supérieure dans sa résurrection qu'au prix de sa mort et de son sacrifice. Et nous-mêmes ne naissons à cette vie nouvelle qui est la vie de Dieu dans l'humanité et ne sommes incorporés au Christ qu'en ayant part à sa mort et à son sacrifice, qu'en obéissant, renonçant, immolant l'orgueil et la complaisance de la nature en elle-même à sa suite. D'où la raison de la souffrance dont l'acceptation nous rend obéissants avec le Christ, immole la nature orgueilleuse et pécheresse. Il n'y a pour l'homme que deux états possibles : tourné vers lui-même et sa propre satisfaction par l'orgueil, avec tout le cortège de misères qui s'ensuivent, ou ayant immolé cette complaisance de la nature en elle-même par l'acceptation de la condition chrétienne de la croix —« la folie de la croix » dont parle saint Paul— et alors renaissant avec le Christ dans une vie nouvelle et divine où la nature humaine se retrouve dans un état supérieur, ne vivant plus pour elle-même et sa propre perfection, mais littéralement transfigurée, tournée vers Dieu et entièrement livrée à Lui, consacrée à son oeuvre. Il n'y a donc de salut et de vrai bien possible pour l'humanité que dans l'appartenance au Christ : toute la destinée de l'humanité se trouve en Lui, consiste à être greffée sur Sa vie, à vivre de Sa vie, à réaliser Son règne.

Marquons mieux encore les desseins profonds de Dieu : c'est pour la perfection du Christ, avec tous les hommes greffés sur Lui, unis en Lui, donnés en Lui à la vie du Père, que tout a été créé. L'acte d'amour du Père et des hommes à la fois du Christ en croix obéissant et mourant à la fois pour réparer l'offense faite au Père et sauver l'humanité, cette livraison totale du Christ est quelque chose d'infiniment plus parfait que le péché n'est mauvais, plaisant infiniment plus au Père que le péché ne Lui déplait. Le

pardon du mal ainsi vaincu et réparé par l'Amour est infiniment meilleur que l'innocence d'Adam, et l'Église pourra appeler le péché d'Adam « heureuse faute qui a mérité un tel Rédempteur » : telle est la clef de l'énigme du mal, dans ce triomphe de l'Amour. Ce que Dieu, dans son Amour, a voulu de toute éternité, c'est le Christ Rédempteur, c'est pour Lui, pour son infinie perfection que tout a été créé, les anges, les hommes et l'univers, et que le péché lui-même a pu se produire et le mal en sortir. C'est en Lui que toute l'histoire a son sens, vers Lui qu'elle marche, pour Lui que tout arrive, et nous n'existons que pour être à Lui et vivre en Lui de la vie et de la joie du Père qu'Il nous donne surabondamment.

## Erreurs modernes

### 1). Naturalisme et Libéralisme

Nous avons étudié les données essentielles sur lesquelles reposent la destinée humaine, l'ordre des sociétés et le sens de l'histoire. Il reste à nous demander par suite de quelles erreurs le monde contemporain a pu s'éloigner si profondément de ces données, s'écarter du Christ, de la vie surnaturelle, de la foi, et même de Dieu. Il sera très instructif de retracer les étapes et l'enchaînement de ces erreurs.

Nous avons vu comment le naturalisme était à la source de tout péché et de toute erreur et expliqué en quoi il consiste. Les créatures responsables, intelligentes et libres, anges et hommes, n'ont été créées et n'ont reçu leur nature avec les facultés qu'elle comporte que pour une destinée infiniment supérieure à la perfection et au plein épanouissement de leur nature, destinée surnaturelle où elles participent par la connaissance et l'amour à la vie même de Dieu et où elles sont unies dans le Christ en une famille divine dont Dieu est le Père. Le but de la vie humaine n'est pas une simple perfection d'hommes, ce n'est pas, comme on dit aujourd'hui, l'« épanouissement de la personne humaine », ce n'est pas davantage une perfection collective, une grande oeuvre ou une grande puissance collective de l'humanité, c'est une perfection d'enfants de Dieu vivant en plénitude de la vie que le Père leur donne, c'est la reproduction même du Père céleste (et c'est pourquoi le Sermon sur la montagne peut nous commander : « Soyez parfaits comme Votre Père céleste est parfait »), c'est la perfection de membres du Christ ayant tellement renoncé à leur vie propre qu'ils puissent dire avec saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi » ; en définitive, c'est le règne total du Christ en chacun de nous individuellement et dans toute l'humanité collectivement, c'est, selon encore un mot de saint Paul, que le Christ soit « tout en tous ». À cette affirmation que l'unique but de nos vies individuelles comme de la vie collective de l'humanité est le règne du Christ s'oppose le naturalisme qui est la complaisance de la nature en elle-même, dans sa perfection propre. C'est là et là seulement que se fait la ligne de partage essentielle de l'humanité, la démarcation entre les deux cités dont parle saint Augustin, entre ceux qui renoncent totalement à eux-mêmes pour appartenir totalement au Christ et se donner librement à Dieu par l'amour et ceux qui se tournant vers eux-mêmes et voulant ne trouver leur satisfaction qu'en eux-mêmes méprisent le don et l'appel de Dieu. Il n'y a pas de chemin intermédiaire. Le Christ a dit une fois pour toutes qu'il était signe de contradiction et qu'il fallait choisir pour Lui ou contre Lui. Ceux qui essaient, comme Pilate, type éternellement grotesque du libéral, de ne pas choisir et de s'en laver les mains choisissent finalement contre Lui.

Par le refus d'une destinée supérieure à la nature, par la volonté de la nature de vivre sa vie propre —« vivre sa vie », selon le mot si fréquent aujourd'hui— et d'y trouver toute sa satisfaction, le naturalisme est l'erreur première, l'erreur sur l'option fondamentale où toute la destinée humaine s'engage. Il ne faut donc pas s'étonner qu'historiquement le naturalisme ait inauguré toute la chaîne des erreurs modernes. Il ne faut pas s'étonner non plus que pour porter remède au mal contemporain en l'attaquant dans cette source première la Providence ait choisi de nos jours comme source du renouveau chrétien et voie de salut pour l'humanité d'aujourd'hui une influence de plus en plus grande de Marie, de celle qui une fois pour toutes a frappé le naturalisme à la tête et sorti l'humanité de cette voie mortelle par le « oui » total, sans retour sur elle-même, dans une livraison totale à l'oeuvre de Dieu en elle, qu'elle a prononcé en acceptant de donner au Christ sa nature humaine et par là en acceptant au nom de toute l'humanité la venue de Dieu dans l'humanité. Que celle qui a prononcé le « oui » total qu'avaient refusé Lucifer et Adam et par là ridiculisé à jamais leur « non » règne de plus en plus, c'est le seul espoir de résurrection pour un monde qui a exalté le « non » jusqu'au délire. La Salette, Lourdes, Pontmain, Fatima sont les étapes du salut.

-----

Comment donc a-t-on vu apparaître la première étape de l'erreur ? Le Moyen Âge n'avait cherché que le règne de Dieu en toutes choses : il avait pu, dans certains cas, être maladroit ou même se tromper sur les moyens, il ne s'était jamais trompé sur le but (mis à part l'incident d'Abélard vite liquidé par la puissante parole de saint Bernard). Le Moyen Âge a pourtant connu un puissant développement de toutes les activités naturelles de l'homme, de toutes les oeuvres de la culture et de la civilisation : philosophie, sciences, lettres et arts, vie économique, sociale et politique, mais il n'a cultivé toutes ces activités naturelles —et elles n'en ont point pâti— qu'au service du règne de Dieu, jamais il ne les a cultivées pour elles-mêmes, jamais elles n'y ont prétendu avoir une vie propre, autonome, étrangère à l'épanouissement du règne du Christ. La nature n'y était pas méprisée, mais vivait au sein de la grâce et de l'Église, toute tournée vers la gloire de Dieu. C'est cette union vitale de la nature et de la grâce qu'a rompue le siècle de la Renaissance. Ce fut d'un côté l'erreur protestante de la grâce renonçant à sanctifier la nature humaine et ses activités, abandonnant celles-ci au péché. Ce fut surtout l'erreur « humaniste » qui a voulu cultiver toutes les activités naturelles (philosophie, sciences, lettres, arts, vie économique, sociale, politique) pour elles-mêmes, leur assurer un développement autonome. Certes la plupart des « humanistes » de la Renaissance ne rejettent pas la foi et le Christ comme le feront les « libertins » du XVIIe siècle et les « philosophes » du XVIIIe siècle : ils ont la foi, ils sont chrétiens. Mais ils cantonnent strictement leur foi et leur christianisme sur le terrain bien clos de la religion, tandis qu'ils entendent cultiver philosophie, sciences, lettres et arts, développer vie économique et politique pour elles-mêmes d'une manière

complètement indépendante de la foi et du christianisme.

Le naturalisme introduit par là, c'était l'ennemi dans la place. Bientôt, au XVIIIe siècle, il prétendra occuper toute la place. Tout le monde moderne —et jusqu'au communisme qui ne dédaigne pas de revendiquer cette origine— a son point de départ dans ce siècle d'idolâtrie de la nature. Le culte de la nature humaine va alors jusqu'au rejet de la foi, de l'ordre surnaturel, du Christianisme : l'homme prétend désormais trouver dans la perfection de sa nature, sans loi ni secours supérieurs, tout son bonheur et tout son épanouissement. C'est d'abord, au temps de Voltaire, la révolte de la raison contre la foi, le rationalisme qui prétend que la raison humaine a toutes les lumières et qu'il suffit à l'homme de suivre sa raison pour trouver sa perfection et son bonheur. Mais cette raison refusant de se soumettre à Dieu entraîne à sa suite la nature humaine tout entière et ne pourra plus longtemps se soumettre les sentiments, les instincts et les passions qui vont à leur tour revendiquer leur indépendance : alors viennent Rousseau et le romantisme prétendant que l'homme n'a qu'à suivre ses sentiments et ses instincts, le jet primitif de sa bonne nature, pour trouver perfection et bonheur. Ce sera désormais le torrent déchaîné des instincts et des cupidités engendrant tous les désordres et toutes les luttes qui entraîneront peu à peu le monde dans un abîme de destruction et de misère.



Ainsi nous allons voir le naturalisme enfanter le libéralisme, principe de tout le monde moderne et notamment de tout le XIXe siècle. Le libéralisme, c'est la prétention de l'homme à une liberté et à une indépendance absolues, le refus de l'homme de se soumettre à tout ce qui s'imposerait à lui sans avoir la libre adhésion de sa conscience. Et c'est aussi, avec la foi dans le progrès indéfini, la confiance que l'homme ainsi libéré assurera seul, sans autre règle ni secours que sa propre bonté et sa propre liberté, sa perfection et son bonheur. Toute l'histoire depuis un siècle et demi, c'est la triste expérience que l'homme a faite de cette liberté et de cette indépendance absolues dont il n'a su se servir que pour la destruction et le malheur.

La première manifestation du libéralisme, c'est la libre pensée : refus de l'intelligence de se soumettre à une vérité qui ne dépend pas de nous et s'impose à nous. Chacun pourra avoir l'opinion qui lui plaît : ce sera le déchaînement de toutes les erreurs, ce sera la multiplication indéfinie des opinions et l'humanité devenant une tour de Babel où les hommes murés chacun dans leurs libres opinions ne se comprennent plus faute du trait d'union d'une vérité universellement reconnue et admise, les instincts et les passions deviendront à la place de la vérité la seule règle de pensée et les hommes se butant contre la vérité méconnue seront les artisans de leur propre malheur.

Après le refus de l'intelligence de se soumettre à la vérité, vient le refus de la conscience et de la volonté de se soumettre à une loi morale qui ne dépend pas de nous et s'impose à nous. Chacun prétendra

être le seul maître de sa propre conduite : tous les vices se déchaîneront librement et feront le malheur de l'humanité.

Tout cela en définitive n'est que le refus de Dieu : c'est la créature qui se veut indépendante du Créateur, qui n'admet pas que toutes choses et elle-même ont reçu l'existence de Dieu et sont dépendantes de Lui. Le refus de se soumettre à la vérité, c'est le refus de reconnaître une réalité que nous n'avons pas faite et qui est telle que Dieu l'a faite : toute soumission à la vérité est une soumission à Dieu auteur de *ce qui est*. Le refus d'une loi morale indépendante de notre conscience, c'est le refus de reconnaître que nous ne nous sommes pas créés nous-mêmes, que Dieu nous a faits, et que nous ne pouvons par conséquent trouver notre perfection et notre bonheur qu'en nous soumettant à des nécessités qui résultent de *ce que nous sommes* et qui par conséquent viennent de Dieu auteur de ce que nous sommes. Le monde du libéralisme, c'est le monde sans Dieu, le monde de la créature seule qui se prétend indépendante, le monde qui a voulu se passer de Dieu, ne plus obéir à ses lois, le monde de l'homme qui prétend se suffire à lui seul pour trouver sa perfection et son bonheur. L'abîme de malheur d'aujourd'hui, c'est l'effondrement et l'échec définitif de ce monde sans Dieu. Souvent nos contemporains nous posent cette question angoissée : « Comment tant de souffrances sont-elles conciliables avec l'existence d'une Providence ? » Mais où donc voyez-vous que les hommes aient obéi à Dieu, suivi ses lois ? C'est parce que les hommes se sont voulus indépendants de Dieu, parce qu'ils ont voulu être leurs propres maîtres et ne plus suivre les lois de Dieu, qu'ils ont trouvé tant de souffrances, fruits de leurs propres erreurs et de leurs propres vices.

## 2). Individualisme, socialisme, communisme

Nous venons de voir comment le monde moderne repose tout entier sur le libéralisme, c'est-à-dire sur une revendication de liberté et d'indépendance absolues de l'être humain refusant toute règle absolue de vérité qui s'impose à sa pensée et toute loi morale qui s'impose à sa conscience sans qu'il en ait lui-même le libre choix. Cette affirmation d'une souveraineté absolue de l'homme, cette prétention de l'homme à être son propre maître, à avoir une pensée et une conscience indépendantes de tout ce qui n'est pas lui, a d'abord été appliquée à l'*individu* : c'est, dominée par les doctrines de Rousseau et de Kant, l'époque des principes de 1789, l'époque du libéralisme individualiste qui proclame l'individu maître et souverain. La seule limite à la liberté est les droits d'un autre individu, la société et l'autorité ne sont plus qu'une police protégeant les individus. Cela donnera sur le plan politique la souveraineté du nombre, la dictature des majorités, le règne des masses dont il sera facile de flatter les passions et les plus bas intérêts, en un mot toute cette fausse conception de la démocratie si bien démasquée par S.S. Pie XII dans

son message de Noël 1944. Sur le plan économique, c'est le libéralisme économique, la liberté individuelle absolue de la production et de l'échange, aboutissant aux possibilités d'enrichissement indéfini de ceux qui disposaient des moyens matériels initiaux, à l'exploitation, à l'insécurité et à la misère des autres, c'est-à-dire au régime *capitaliste* d'une part, et au *prolétariat* de l'autre. Il n'y a plus de loi de Dieu, plus de vérité et de principe moral absolus gouvernant l'économie et la politique. L'homme est le seul maître et ce sera le déchaînement sans frein des passions, des cupidités, des rivalités, finalement des luttes destructrices. Le règne de l'égoïsme, du « chacun pour soi », conduit l'humanité à l'abîme.

Remarquons bien que l'individualisme est mauvais et faux en tant qu'il fait de l'individu une idole, un être pourvu d'une indépendance absolue auquel ne s'imposent plus ni vérité ni loi morale. Si, au contraire, tout en reconnaissant que l'individu doit se soumettre à un ensemble de règles et disciplines supérieures, on appelait individualisme une simple défense des droits vrais, d'une liberté sagement ordonnée et limitée des individus contre toutes les contraintes tyranniques, celui-ci pourrait être valable. De même, on pourrait définir un juste libéralisme qui serait la reconnaissance des libertés nécessaires et bienfaisantes sagement gouvernées par les lois morales et non cette idolâtrie de la liberté qui fait de celle-ci un absolu sans frein ni limite.

Il ne faudra pas longtemps pour que l'individualisme se détruise lui-même parce que l'individu rendu totalement indépendant devient du même coup un isolé qui goûte vite les fruits amers de son impuissance et de sa misère. Libéré des nécessités vivantes et des disciplines salutaires de l'ordre divin, l'individu pourvu d'une souveraineté illusoire sera vite absorbé dans la masse de tous les individus souverains et, à la place de la puissance individuelle qu'il n'a pas, se mettra à la recherche d'une puissance collective qui fera bientôt de lui un simple rouage de la collectivité. Ainsi se fait le passage fatal de l'individualisme au *collectivisme*. Le libéralisme avait imaginé que l'homme libéré de toute soumission à une vérité, à une obligation morale absolue, à Dieu, trouverait par lui seul sa perfection et son bonheur : il apparaît bien vite que cela dépasse de beaucoup les possibilités de l'individu, aussi est-ce à la collectivité humaine libérée de toute soumission au vrai et à la morale qu'on va attribuer les capacités d'un progrès humain indéfini. Du même coup, la collectivité devient la nouvelle idole : État du fascisme, race du racisme, classe prolétarienne du communisme — et l'individu ne sera plus qu'un instrument au service de la collectivité.

Sous toutes ses formes, le collectivisme est encore un libéralisme : il a simplement fait passer de l'homme individuel à l'homme collectif, à la collectivité, État, race ou classe, la revendication d'indépendance absolue, le refus de reconnaître Dieu et d'obéir à Sa loi. Les régimes totalitaires d'aujourd'hui se soumettent totalement l'individu, mais ils n'acceptent pas plus de se soumettre à Dieu que l'individu ne l'acceptait il y a un siècle : c'est donc toujours, au fond, le même libéralisme, le même orgueil de la créature qui se croira plus facile à satisfaire par la puissance de la collectivité. Les totalitarismes rivaux marcheront à une lutte géante capable de détruire une partie de l'humanité — nous en

faisons la triste expérience— et si l'un d'eux l'emportait définitivement, ce ne serait que pour réduire l'humanité entière en esclavage.

Succédant au libéralisme individualiste, le libéralisme collectiviste a d'abord fait son apparition sous la forme relativement bénigne des socialismes du siècle dernier. Ceux-ci, appliqués au problème économique, constatent que la liberté absolue des individus conduit à l'enrichissement sans limite des uns (capitalisme) et à l'exploitation et à la misère des autres (prolétariat), aussi veulent-ils substituer au régime économique basé sur le jeu sans frein des libertés une organisation collective de la production et de la répartition. Si le socialisme consistait seulement à affirmer la nécessité d'une juste organisation sociale dans le domaine économique et professionnel, de disciplines imposées à la production et à l'échange en vue du bien commun, nous pourrions et devrions le suivre tout comme nous pourrions et devrions suivre un libéralisme qui se contenterait de réclamer la juste part d'une liberté sagement limitée et ordonnée. Il faut ici faire très attention au vocabulaire : pour beaucoup, le socialisme consiste simplement à soutenir les justes revendications ouvrières, à réclamer une organisation sociale qui fasse sa place et assure ses droits à l'ouvrier ; le socialisme ainsi défini n'aurait rien que de louable, et ce n'est évidemment pas cela que l'Église a condamné sous le nom de socialisme. De même que le libéralisme est hérésie dans la mesure où il fait de la liberté un absolu que rien ne doit limiter, où il pense que la liberté se suffit à elle-même, de même le socialisme est hérésie dans la mesure où il fait de l'organisation sociale un absolu qui suffit à assurer la perfection et le bonheur humains, où il pense que l'organisation matérielle de la production et de la répartition suffit et qu'il n'y a pas besoin de règle morale et de vertu pour discipliner les actes humains selon une loi supérieure à l'homme. Ne reconnaissant pas de loi supérieure au mécanisme collectif de production, le socialisme aboutit à supprimer toute liberté, toute vie privée, à absorber l'individu dans le système collectif de travail et d'échange : ce n'est plus la soumission aux exigences de la loi morale —et aux institutions sociales que la loi morale rend nécessaires— qui fait le bien de l'homme, c'est l'organisation matérielle seule, et l'homme peut alors se passer de Dieu à condition de bien s'organiser collectivement.

Parti du problème économique, le socialisme deviendra bientôt un système total de la vie et de la destinée humaines, une pseudo-religion avec le *national-socialisme hitlérien* et le *communisme marxiste* qui constituent les deux plus gigantesques efforts d'indépendance absolue et de puissance collective d'une humanité tournée contre Dieu qui veut se suffire à elle-même et ne reconnaître aucune loi qui la dépasse et la domine : aussi est-ce à huit jours d'intervalle que le Pape Pie XI a lancé les encycliques qui frappent ces deux monstres jumeaux chefs-d'oeuvre de l'enfer.

Pour le national-socialisme, rien n'existe que la *puissance d'expansion vitale de la race* : cette expansion vitale a tous les droits, pourra tout se permettre. Aucune vérité ne s'impose, aucune affirmation n'a une valeur de vérité, une valeur durable quelconque ; on changera d'affirmation du jour au lendemain parce que l'affirmation n'exprime pas une vérité, mais ce qui sert l'expansion vitale de la race. Hitler

pourra se vanter d'avoir menti à tout le monde pour ne pas mentir au besoin d'expansion et à la volonté de puissance du peuple allemand. L'idole, c'est la puissance collective de la race, qui n'est soumise à aucune loi, à aucune obligation morale, qui ne doit d'obéissance qu'à elle-même et ne reconnaît aucun Dieu qui lui soit supérieur.

Pour le communisme marxiste, rien n'existe que la *puissance matérielle de la collectivité travailleuse* : il n'y a ni Dieu, ni vérité, ni bien moral qui commande, seule commande la *recherche de la plus grande puissance matérielle collective*, et l'individu n'est qu'un outil au service de ce résultat, un rouage de la machine collective. Il y a là l'effort suprême de l'humanité pour conquérir son indépendance totale — impossible au niveau de l'individu — par le maximum de puissance matérielle : la différence essentielle avec le national-socialisme se trouve dans le fait que là où le national-socialisme ne voyait que des *forces vitales en expansion*, le communisme marxiste ne voit que des *forces matérielles en action*. Nous avons ici l'opposition la plus totale qui puisse être avec le christianisme. Là où le christianisme disait : « cherchez le royaume de Dieu et sa justice et tout le reste vous sera donné par surcroît », le communisme dit : « cherchez la plus grande puissance matérielle sur cette terre ». D'un côté, la seule règle de la connaissance et de l'amour de Dieu, de se livrer totalement au Bien suprême qui est Dieu, et de cet amour dérive toute justice, et tous les biens en sortent ; de l'autre, la seule règle du rendement matériel, de l'efficacité en ce monde. Le communisme, c'est le royaume de ce monde totalement opposé au royaume de Dieu, le refus de tout regard hors de ce monde.

Pour le christianisme, la loi suprême est *contemplation* : connaître et aimer Dieu — tout le reste venant par surcroît. Pour le communisme, la loi suprême est *action*. Le christianisme est livraison, donation au Bien suprême connu et aimé. Pour le communisme, il n'y a rien à regarder ni à aimer : ce serait du temps perdu pour l'action en ce monde, ce serait surtout se mettre en dépendance de l'objet connu et aimé et renoncer à l'indépendance absolue qui est le seul objectif suprême et qui ne se conquiert que par l'action ; il n'y a donc qu'à agir, à transformer tout au maximum par la puissance de son action révolutionnaire ou de son travail producteur. Pour le communisme, il n'y a aucune vérité à affirmer : l'affirmation d'une vérité ne serait qu'une vaine curiosité contemplative où nous serions en dépendance de la vérité à affirmer et oublierions l'action à exercer qui seule manifeste notre indépendance et notre puissance. La pensée ne sera plus connaissance d'une vérité, mais moyen d'efficacité de l'action. Aussi est-ce sans la moindre hypocrisie comme sans ombre de conversion que les communistes changeront leurs affirmations du jour au lendemain : il n'y a pas de vérité pour eux et c'est leur philosophie même qui leur fait affirmer ce qui sert leur action ; il n'y a pas pour eux de doctrine à enseigner, mais une propagande pour introduire dans les cerveaux les idées qui les entraîneront dans l'action à mener, et on

comprend que cette propagande change sans cesse selon les nécessités de l'action <sup>4</sup>. La recherche d'un bien auquel on se subordonnerait, donc vis-à-vis duquel on serait en dépendance, la soumission à une loi morale qui s'impose pour la recherche d'un bien sont évidemment aussi étrangères au communisme que l'affirmation d'une vérité. Pour que l'homme soit indépendant de tout objet qui n'est pas lui et lui serait imposé par Dieu, vérité à connaître ou bien à aimer, il faut que rien d'autre n'existe que l'action à mener. Quand l'homme agit pour se réaliser lui-même par sa puissance matérielle, là et là seulement il est totalement indépendant d'un créateur, totalement « sans Dieu ». Le monde sans Dieu est un monde qui n'est fait que de forces matérielles en action, et l'homme n'existe et ne se réalise que dans la mesure de l'action matérielle qu'il exerce, il existera d'autant plus qu'il exercera une action matérielle plus puissante.

Amour de Dieu ou recherche de la puissance matérielle, tel est, en définitive, le dilemme suprême auquel l'humanité se trouve conduite.

---

<sup>4</sup> Vis-à-vis de la religion elle-même, l'attitude variera de la lutte à la main tendue selon l'utilité de l'action à mener qui seule compte. Cf. notre brochure *Connaître le communisme*. (Ed. La Colombe.)

## L'Église condamne-t-elle le socialisme ?

Pie XI, usant, comme le montre le texte lui-même, de toute l'autorité de son magistère doctrinal, a écrit, dans l'encyclique *Quadragesimo anno* : « Nous DÉCIDONS ce qui suit : qu'on le considère *soit comme doctrine, soit comme fait historique, soit comme action*, le socialisme s'il demeure vraiment socialisme... ne peut pas se concilier avec les principes de l'Église catholique, car sa conception de la société est on ne peut plus contraire à la vérité chrétienne...

« Si le socialisme, comme toutes les erreurs, contient une part de vérité (ce que d'ailleurs les Souverains Pontifes n'ont jamais nié), il n'en reste pas moins qu'il repose sur une théorie de la société qui lui est propre et qui est inconciliable avec le christianisme authentique. Socialisme religieux, socialisme chrétien, sont des contradictions : *personne ne peut être en même temps bon catholique et vrai socialiste.* »

Cet enseignement étonne de nombreux chrétiens, du fait de leur ignorance de ce qu'est vraiment le socialisme, de sa différence avec la doctrine sociale chrétienne, et par là d'un grand malentendu sur le mot « socialisme ».

Pour certaines personnes, le mot « socialisme » signifie avoir la préoccupation sociale du sort et des conditions de vie de la classe ouvrière : or, l'Église a cette préoccupation et apporte les solutions de la doctrine sociale chrétienne (organisation corporative), donc cette préoccupation légitime et recommandable ne caractérise nullement le socialisme.

Dans la même direction, on appelle souvent « socialisme » le soutien des justes revendications ouvrières : or la doctrine sociale chrétienne soutient ces justes revendications et montre comment les satisfaire justement (solution associationniste ou corporative), donc il n'y a rien là encore qui caractérise le socialisme. « Des demandes et des réclamations de ce genre, dit Pie XI, sont justes et n'ont rien qui s'écarte de la vérité chrétienne, encore bien moins peut-on dire qu'elles appartiennent en propre au socialisme. Ceux donc qui ne veulent pas autre chose n'ont aucune raison pour s'inscrire parmi les socialistes » et le Pape leur conseille de « faire voir aux socialistes que leurs revendications dans ce qu'elles ont de juste trouvent un appui bien plus fort dans les principes de la foi chrétienne ».

On a aussi appelé « socialisme » la lutte contre les injustices du capitalisme : or la doctrine sociale chrétienne condamne et combat ces injustices, donc il n'y a rien là encore qui caractérise le socialisme. Mais les défenseurs de ces injustices sont souvent responsables de cette erreur de vocabulaire en traitant en bloc de « socialistes » tous leurs adversaires (un aussi pur représentant de la doctrine sociale chrétienne qu'Albert de Mun n'a-t-il pas été traité de « socialiste chrétien » ?).

Enfin il arrive que l'on confonde « socialisme » et « syndicalisme » : or l'Église a maintes fois et solennellement approuvé le syndicalisme, donc une position favorable au syndicalisme n'a rien qui appartienne en propre au socialisme.

Il est donc indispensable, si l'on veut comprendre, de définir avec précision ce qu'est vraiment le socialisme afin d'éviter toute confusion. Le socialisme s'est présenté sous un grand nombre de formes extrêmement variées : nous nous limiterons ici à considérer ce qui leur est commun à toutes et qui fait qu'elles sont du socialisme.

Voici donc comment Pie XI définit la conception commune à tous ceux qui peuvent être considérés comme de vrais socialistes : « Selon eux les hommes sont astreints, pour ce qui touche à la production, à *se livrer et se soumettre totalement à la société*. Bien plus, une telle importance est donnée à la possession de la plus grande quantité possible des objets pouvant procurer les avantages de cette vie que *les biens les plus élevés de l'homme, sans en excepter la liberté, seront subordonnés et même sacrifiés aux exigences de la production la plus rationnelle...*

« La société donc, telle que la rêve le socialisme, ne peut exister ni même se concevoir sans un *emploi de la contrainte manifestement excessif*. » Voilà ce que Pie XI a déclaré : « On ne peut plus contraire à la vérité chrétienne. »

Autrement dit, le socialisme est le système qui veut résoudre le problème économique et social par *l'organisation et la réglementation totales de toutes les activités économiques*, qui veut ne laisser aucune place à la liberté pour tout organiser et réglementer, et c'est cela qui est absolument inconciliable avec la conception chrétienne de la vie sociale.

Les formes variées du socialisme diffèrent suivant la manière dont elles proposent d'organiser et de réglementer, mais toutes ne connaissent d'autre solution que l'organisation et la réglementation.

On supprime ainsi toute initiative, toute responsabilité, tout effort de l'intelligence pour juger et de la volonté pour décider, tout ce qui est propre à l'homme, être intelligent et libre, pour faire de celui-ci un pur automate, un rouage inerte de l'organisation sociale entièrement mécanisée. On supprime aussi la complexité et l'infinie variété des besoins humains réels pour réduire ceux-ci à des besoins théoriquement et rationnellement prévus et définis à l'avance par le « plan » économique et par conséquent eux-mêmes standardisés, uniformisés, mécanisés, cependant que pèse sur tous le poids parasite de cette formidable organisation collective, de ses fonctionnaires et de ses bureaux, au détriment des travaux producteurs ou créateurs.

Tout devient administration et bureaucratie, tout est régi par le règlement aveugle et anonyme.

À cette erreur socialiste la doctrine sociale chrétienne n'oppose nullement le désordre, l'anarchie, l'inorganisation du libéralisme qui livre tout à une liberté sans frein : la réalité ne veut pas plus d'une liberté sans frein que d'une organisation et réglementation totales, l'un comme l'autre ne sont que des vues abstraites de l'esprit étrangères au réel.

À une organisation mécanisée et uniformisée, imposée du dehors et artificiellement à la vie économique par l'incompétence parasite et irresponsable des administrations et des bureaux (solution socialiste), la doctrine sociale chrétienne oppose l'organisation vivante, et aussi indéfiniment variée que les initiatives et les besoins le comportent, qui jaillit spontanément de l'intérieur même de la vie économique par l'initiative des intéressés eux-mêmes.

C'est là ce qu'on peut appeler un régime associationniste ou corporatif (le mot « corps » ne désignant valablement que les associations qui se forment et se développent spontanément comme les organismes vivants et d'une manière aussi variée que ceux-ci, car tout ce qui est créé artificiellement ne sera jamais qu'un mécanisme, c'est pourquoi les socialismes du type fasciste ont parlé à tort de « corporations » pour désigner l'organisation artificielle des professions par l'État).

On pourrait tout résumer en disant que la différence entre le socialisme et l'ordre social chrétien est la différence entre un automate ou un robot et un être vivant.

## La vraie nature du marxisme

Le communisme constitue dans le monde d'aujourd'hui une grande puissance tant par l'étendue des territoires dominés par l'U.R.S.S. et par l'importance des partis communistes en divers pays que par l'attraction spirituelle que sa mystique exerce sur un grand nombre d'âmes, en milieu intellectuel comme en milieu ouvrier. Pour adopter en connaissance de cause une attitude à son égard, il faut d'abord comprendre exactement ce qu'il est.

La plupart de nos contemporains ne savent comment se comporter vis-à-vis du communisme parce qu'ils ne le connaissent pas, ce qui les conduit à se laisser *entraîner* ou *utiliser* par lui ou à le combattre avec des arguments et des moyens qui sont *sans portée* parce qu'ils ne s'adressent pas à lui. Ils sont notamment complètement déroutés par les perpétuelles contradictions des communistes, lesquels disent et font souvent le contraire de ce qu'ils ont dit et fait la veille, ce qui amène les uns à les accuser d'*hypocrisie* et les autres à s'émerveiller de leur « *évolution* ». Cette incompréhension a de graves conséquences : c'est un devoir de faire l'effort de *bien connaître le communisme*.

Or il est impossible de comprendre le communisme sans connaître sa source : la philosophie de Marx, c'est l'ignorance du marxisme qui est la cause habituelle de l'incompréhension du communisme. Certains, qui n'ont jamais étudié Marx, s'imaginent que le communisme a trahi ou déformé le marxisme et qu'on pourrait trouver un vrai marxisme non-communiste : c'est ne rien comprendre à Marx dont la véritable pensée trouve aujourd'hui *sa pleine réalisation dans le communisme stalinien* (ce sont les soi-disant marxistes non-communistes qui sont infidèles à Marx ou qui ne suivent qu'une partie de sa pensée).

On ne peut donc voir clair sans comprendre la philosophie de Marx. Tout le monde sait que c'est un matérialisme, mais on ignore en général en quoi il consiste ; son qualificatif d' « historique » et surtout de « dialectique » paraît bien obscur, et beaucoup s'imaginent que les positions économiques, sociales et politiques de Marx sont indépendantes de son matérialisme et pourraient être adoptées sans lui. Il nous faut donc expliquer comment *toute la pensée de Marx se tient en un bloc cohérent* dont on ne peut rien dissocier.

Pour Marx, toute l'histoire de l'univers et de l'humanité n'est qu'une évolution incessante, sans commencement ni but, dans laquelle *rien n'est stable*, rien ne demeure et tout change perpétuellement ; cette évolution est le produit de l'action des forces matérielles toujours en conflit les unes avec les autres, toujours en oeuvre de destruction. Lutte sans fin des forces matérielles, qui engendre *toute l'histoire*, comme une succession ininterrompue de destructions et de révolutions dont chaque phase contredit la précédente (c'est pourquoi les attitudes des communistes seront incessamment contradictoires quand ils

passent d'une phase à l'autre de leur action).

Tel est le matérialisme historique ou dialectique. Pour lui, il n'y a pas plus de matière stable et durable que d'esprit stable et durable : *il n'y a rien d'autre que l'action des forces matérielles* dans le perpétuel changement et la perpétuelle contradiction ; il n'y a ni *vérité*, ni *bien*, ni *justice* ; ces mots n'ont aucun sens pour le matérialisme marxiste.

Dans une telle conception, *l'homme ne sera rien d'autre que l'action matérielle qu'il exerce pour transformer la nature, c'est-à-dire rien d'autre que le travail ou la force de production* : l'histoire humaine n'est donc rien d'autre que la succession des régimes ou des systèmes de production en perpétuelle évolution, c'est-à-dire la suite des révolutions économiques, dont la vie humaine n'est que le résultat.

On voit alors ce que va devenir la conception de la destinée humaine : *si l'homme n'est rien d'autre qu'une force matérielle, il sera d'autant plus qu'il exercera une action matérielle plus puissante*. D'où la seule mission qui incombe à la philosophie : *déterminer la plus gigantesque action matérielle révolutionnaire qui puisse transformer l'histoire et faire surgir un monde nouveau* (monde nouveau qui sera *entièrement* l'oeuvre de la force matérielle qu'est l'homme, entièrement l'oeuvre des forces matérielles en action dans l'histoire et qui ne sera *en rien* l'oeuvre de Dieu).

Dans les conditions de la société moderne Marx voit cette gigantesque action matérielle révolutionnaire dans *l'action de classe du prolétariat*, qui dispose d'une puissance révolutionnaire inégalable, et, après la prise du pouvoir, dans *la formidable puissance matérielle de l'État communiste prolétarien*.

-----

Pour une telle philosophie, *la seule considération qui comptera sera donc la puissance matérielle, l'efficacité, la réussite de l'action à exercer pour transformer le monde* : la seule règle sera de dire et de faire ce qui rend l'action à exercer plus efficace et plus puissante et peut lui assurer le succès. Il n'y a plus *aucune considération de vérité*, de *bien* ou de *justice* qui intervienne, puisque tout change perpétuellement et qu'il n'existe aucune autre valeur que la puissance matérielle.

Ce que dit ou écrit un vrai communiste n'est jamais l'enseignement d'une vérité, ce qui n'a *aucun sens* pour lui ; mais une propagande pour entraîner dans Faction à exercer, et il s'agira de dire, non ce qui est vrai (rien n'est vrai), mais ce qui sert le plus efficacement l'action à exercer. Les exigences de l'action étant perpétuellement contradictoires, c'est dans la pure logique de son communisme, sans conversion ni hypocrisie, que le communisme dira chaque jour le contraire de ce qu'il a dit la veille, selon l'opportunité de l'action à exercer et sans chercher autre chose que *le succès* de cette action. Ce que fait un vrai communiste n'est jamais la recherche d'un *bien* (mot sans signification pour lui), mais ce qui est propre à

rendre l'action communiste plus efficace et plus puissante.

Il n'y a *jamais* pour le communisme d'autre perspective que la recherche de la puissance matérielle : celle de l'U.R.S.S. et celle de l'action révolutionnaire à mener ailleurs. La plus grande puissance matérielle étant celle de la collectivité organisée, *l'individu n'est qu'un moyen au service de la puissance matérielle collective*, un instrument dont se sert la puissance matérielle collective. Il ne doit rien posséder à lui pour être tout entier à la collectivité.

-----

Il est donc absurde de dire, comme le font certains, que l'on collabore à une action exercée par les communistes tout en n'adoptant pas la « doctrine » marxiste ; le communisme n'est en rien l'enseignement d'une doctrine, *l'action exercée par les communistes est le communisme lui-même*.

La conclusion est claire : si l'on recherche d'abord l'efficacité, le rendement, le succès matériel, on doit inévitablement aboutir au communisme. Si l'on recherche d'abord la vérité, le bien, la justice, *aucune collaboration* avec le communisme n'est possible et l'opposition avec lui est *totale* dans tous les domaines.

## Staline est-il communiste ?

Depuis quelque temps, un certain nombre de patriotes et même, malheureusement, de catholiques français, frappés des formidables transformations du régime soviétique russe, s'imaginent que celui-ci a abandonné le communisme ou —selon une autre formule— que le communisme a profondément évolué, de sorte que ce régime serait devenu quelque chose d'acceptable ou, au moins, un allié possible, ou encore, selon l'expression de quelques-uns, « une carte à jouer ». Il y a, en particulier, des catholiques qui, sourds à l'intransigeance persistante de l'Église, refusant toujours tout accord avec les Soviets, s'imaginent qu'il suffit que le racisme ne soit pas chrétien et que l'U.R.S.S. ait combattu le racisme pour qu'ils puissent désormais s'entendre avec le régime de Staline ; il leur suffit que ce régime ait cessé la persécution religieuse ouverte et ils refusent de voir qu'il est ce qui existe au monde de plus essentiellement anti-chrétien, qu'il est l'ennemi n° 1 du christianisme. Toutes ces attitudes se fondent sur la conviction que Staline, dans sa politique récente, n'était plus fidèle à la tradition de Marx et de Lénine, et par exemple, qu'en répudiant il y a quelque temps *l'Internationale*, comme hymne du régime soviétique, il rompait du même coup avec les principes du marxisme.

Le malheur vient de ce que tous ceux qui pensent et agissent ainsi n'ont jamais lu une ligne de Marx et de Lénine et ignorent tout du marxisme. S'ils prenaient la peine de lire Marx et surtout Lénine, ils verraient que toute la politique de Staline y est non pas, certes, préconisée pour l'époque où vivaient Marx puis Lénine, mais annoncée comme devant venir à son heure dans l'évolution de l'État communiste, et ils comprendraient que cette politique de Staline est rigoureusement conforme à tous les principes du marxisme et ne vise à rien d'autre qu'à sa réalisation intégrale par les voies les plus habiles.

Le tout est donc qu'on veuille bien prendre la peine d'étudier et de comprendre le communisme marxiste.

On éviterait d'abord alors de sottes objections comme celles-ci : « Mais vous voyez bien que le régime soviétique russe est une réussite prodigieuse et a mis sur pied une puissance formidable ». Et ceci porte contre l'absurde propagande anticomuniste d'avant-guerre qui, ignorant tout du communisme, le présentait comme un échec matériel. Il est clair, au contraire, que le communisme est le plus prodigieux moyen de puissance matérielle et qu'il n'y a nullement lieu de s'étonner de sa réussite dans ce domaine. Faut-il s'étonner de ce que fut la puissance matérielle des grands empires de l'antiquité qui avaient à leur disposition des milliers et des milliers d'esclaves ? Le communisme fait mieux : il est la mise en esclavage de la totalité de la population, il peut par là accumuler une puissance matérielle inouïe.

Le tout est de savoir si le but de la vie humaine est la réussite d'une telle puissance matérielle

collective : s'il en était ainsi, il faudrait, sans conteste, être communistes. Mais nous espérons que nos lecteurs sont tous convaincus qu'on ne doit jamais faire de la vie humaine, qui a des buts supérieurs, l'instrument d'une réalisation de puissance matérielle.

Autre sottise : « Mais vous voyez bien, nous dit-on, que les succès de l'armée soviétique prouvent la réalisation d'une forte discipline sans laquelle il ne peut y avoir d'armée. » Et ceci porte contre ceux qui confondent le communisme avec l'anarchie, sous prétexte qu'il est arrivé aux communistes d'utiliser l'alliance des anarchistes pour faire mieux sauter les régimes capitalistes. Mais il est clair que le communisme est aux antipodes de l'anarchie et constitue le régime le plus discipliné qui soit. Il est très exactement le régime de la caserne pour toute la vie et toute la population, en tout temps et en tout lieu.

Il est curieux que l'on ne se soit pas rendu compte que la caserne est exactement du communisme ; aucune place n'y est laissée à la vie privée, toute la vie y est collective et engagée dans un mécanisme collectif fixé par règlement dans ses moindres détails ; chacun est strictement obligé d'y fournir le travail fixé par le règlement et y reçoit, dans une répartition et une distribution collectives de tous les biens, exactement la part de nourriture, de vêtements et de mobilier que fixe le règlement. Communisme et caserne étant ainsi identiques, rien d'étonnant à ce que le communisme soit militariste : il ne fut antimilitariste que contre des armées au service d'États capitalistes ou « bourgeois ». Il est militariste au maximum pour l'armée au service de l'État communiste. Un hymne comme *l'Internationale* (nos balles sont pour nos propres généraux) convenait donc en un temps où le communisme semait la révolte contre les États capitalistes et leurs armées : il ne convient plus quand l'État communiste réalisé a ses généraux à lui.



Tout ceci est assez aisé à comprendre, mais on ne saurait s'en contenter ; si on veut vraiment comprendre les transformations de la politique soviétique, il faut aller bien plus au fond de la philosophie du marxisme. Et nous allons être obligés —cela est indispensable pour un minimum de compréhension— d'entraîner nos lecteurs sur un terrain assez philosophique. Marx a reçu sa formation philosophique comme élève de Hegel, dont la pensée se trouve d'ailleurs sous des formes diverses à la source de tous les régimes totalitaires. La philosophie de Hegel, c'est l'idéalisme absolu. Qu'est-ce que cela veut dire ? L'idéalisme, on le sait, est la philosophie qui refuse qu'une réalité objective, qu'une vérité objective s'impose à la pensée : pour l'idéalisme, la pensée se développe selon ses propres lois, sans dépendre d'aucune réalité ou vérité qui la domine et la mesure.

Chez Kant (première étape), la réalité existe encore, mais elle est inconnaissable et la pensée est enfermée en elle-même. Chez Fichte (deuxième étape) il ne reste plus que le moi dont le dynamisme agissant produit la pensée. Mais ce « moi », seule réalité absolue qui demeure, est encore de trop pour un

idéaliste qui ne peut supporter aucun absolu autre que la pensée elle-même. Pour Hegel (troisième étape) il n'y a plus que l'idée dont les évolutions constituent l'histoire en engendrant à la fois le monde et les consciences. Mais cela n'est possible que si l'Idée se développe dans une contradiction perpétuelle, se nie elle-même à chaque instant. Nous avons donc une philosophie de l'évolution perpétuelle dans la contradiction perpétuelle, chaque moment niant le moment précédent, et c'est ainsi que se fait l'histoire.

C'est une philosophie pour laquelle il n'y a plus une vérité stable, qui serait vraie aujourd'hui, hier et demain, pour laquelle « oui » et « non » n'ont plus aucun sens, pour laquelle affirmer et nier s'appellent l'un l'autre, pour laquelle on ne peut rien admettre qui, en durant, empêcherait l'évolution perpétuelle de l'Idée dans la contradiction.

Marx garde de Hegel cet évolutionnisme, et ce relativisme absolu, cette philosophie de la révolution perpétuelle dans la contradiction, mais il en fait une transposition matérialiste ; les idées ne sont plus pour lui que le produit de l'évolution de la matière dans le cerveau humain. Le matérialisme marxiste n'admet pas, comme le matérialisme classique, une matière stable et dure, qui constituerait une réalité et imposerait une vérité. C'est un matérialisme pour lequel il n'y a que des forces matérielles en perpétuelle évolution et en lutte perpétuelle, détruisant toujours tout ce qui existe.

Le marxisme est donc une religion, une mystique de la transformation perpétuelle par l'action des forces matérielles, les idées humaines n'étant que l'instrument de choix de cette action perpétuellement révolutionnaire.



Si l'on demande maintenant comment la doctrine économique-sociale du marxisme se relie à cette philosophie, il suffira de comprendre que la misère du prolétariat permettait aisément de créer chez celui-ci une conscience collective d'exploitation, le portant à la lutte des classes et en faisant un instrument parfait de l'action révolutionnaire susceptible de transformer l'histoire. Mais l'essentiel du marxisme est dans l'action révolutionnaire se donnant toujours pour but une transformation gigantesque par les forces matérielles se servant des idées comme d'un instrument. Il n'y a donc, pour un marxiste, ni « oui » ni « non » qui aient un sens, ni affirmation ni négation qui aient une valeur absolue, ni aucune vérité qui dure ; la seule vérité est celle de l'action révolutionnaire du moment présent, de sorte que la vérité d'aujourd'hui est la vérité agissante aujourd'hui qui niera toujours celle d'hier qui a cessé d'agir. Le développement de l'action marxiste exige donc une contradiction perpétuelle : ce serait en ne se contredisant pas que l'on serait infidèle au marxisme, c'est en évoluant toujours et en se contredisant sans cesse que l'on est fidèle au marxisme. C'est donc selon le plus pur marxisme que le régime soviétique russe ne cesse pas d'évoluer et de se contredire.

C'est ainsi que le marxisme a commencé par développer son action révolutionnaire en s'opposant à

tout ce qui semblait lié à un ordre établi : religion, patrie, armée, famille, propriété. Mais une fois l'ordre établi suffisamment sapé, il a fallu, selon une politique annoncée en toutes lettres par Marx et Lénine, « la main tendue » à tout ce qu'on avait d'abord attaqué pour introduire tout cela dans le mouvement de l'action révolutionnaire.

La phase actuelle consiste tout entière dans ce qui sert la puissance révolutionnaire, la force matérielle de l'État communiste travaillant au bouleversement du monde.

La politique de Staline, c'est purement et simplement l'action révolutionnaire du moment présent de l'histoire, telle que l'exige le marxisme, et se réalisant en mettant en oeuvre la puissance matérielle de l'État communiste.

Et pour quiconque croit qu'il y a autre chose que l'action matérielle transformant tout à tout instant, pour quiconque croit à une réalité, à une vérité, à une loi dominant nos pensées et nos consciences, à plus forte raison pour quiconque croit à la vérité absolue qui est Dieu, à l'Être parfait et éternel qui ne change pas, le communisme marxiste est le mal absolu avec lequel aucune conciliation ne sera jamais possible.

## Socialisme et marxisme

Dans le formidable courant socialiste qui agit sur le monde depuis un siècle, une place bien à part est à faire au marxisme qui constitue une position nette, très exactement déterminée et très différente des autres formes du socialisme. Pour situer avec précision le marxisme, pour marquer sa place dans l'histoire du socialisme, il est indispensable de définir d'abord le socialisme lui-même et pour cela, puisque le socialisme se présente sous tant de formes diverses rendant la signification du mot souvent assez floue, de dégager ce qui leur est commun à toutes et leur vaut l'appellation de « socialisme ».

On ne saurait se contenter d'une notion vague du socialisme. Par exemple, beaucoup de gens appellent socialisme toute attitude qui soutient les intérêts des ouvriers et prend souci du bien-être des travailleurs ; dans ce cas, le mot de socialisme conviendrait aussi aux écoles sociales chrétiennes et à toutes les doctrines qui approuvent le syndicalisme et les associations ouvrières. Le mot socialisme, si on veut lui garder son sens propre, ne désigne pas seulement le souci du bien des ouvriers, mais encore une certaine solution qui se prétend la meilleure pour obtenir ce bien des ouvriers. Quelle est donc cette solution ?

Historiquement, le socialisme a pris naissance dans la première moitié du XIXe siècle et il a pris naissance en opposition au libéralisme régnant ; le mot « socialisme » n'a plus aucun sens précis, si on ne le rattache pas à cette tradition. Le libéralisme est un système qui, pour assurer la production, la circulation et la distribution de ce qui est utile aux hommes, fait une confiance absolue à la liberté et ne veut connaître rien d'autre qu'une liberté sans frein ; le suffixe « isme » n'indique-t-il pas que l'on n'admet rien d'autre que ce qui lui est joint pour constituer le mot ? Établie la fin du XVIIIe siècle, la liberté illimitée ou libéralisme a entraîné des maux sans nombre : écrasement et exploitation des plus faibles par ceux qui avaient les moyens de profiter de cette liberté absolue, d'où enrichissement indéfini de quelques-uns donnant naissance au capitalisme, et misère du plus grand nombre, constituant la classe prolétarienne.

Le socialisme a donc vu que l'on ne pouvait assurer ce qui est nécessaire à tous en faisant une confiance absolue à une liberté qui ne connaît aucune limite, et il est allé directement à la solution opposée, au système adverse, qui fait confiance absolue à l'organisation sociale ou collective de la production, de la circulation et de la distribution où tout est prévu et réglementé et où il ne reste plus aucune part à la liberté. Le socialisme fait de la société entière un unique mécanisme producteur et distributeur dont chaque individu n'est plus qu'un rouage. Tel est le sens historique et étymologique du mot. Le libéralisme ne connaît que la liberté et rejette toute organisation et toute réglementation. Un système ne mérite le nom de « socialisme » que s'il préconise une organisation et une réglementation

totales de la production et de l'échange, et compte sur le mécanisme ainsi constitué pour assurer aux hommes tout ce qui leur est nécessaire.

Dans cette opposition entre libéralisme et socialisme nous avons l'inconvénient de tous les systèmes abstraits, d'origine idéaliste, qui édifient toute leur construction sur une conception unique n'exprimant qu'un aspect des choses et dont ils font un absolu, en ne voulant voir rien d'autre. La liberté théorique et idéale du libéralisme, qui est absolue et illimitée, n'a rien à voir avec les libertés réelles des hommes, libertés faibles et chancelantes qui ont besoin d'être guidées, protégées, organisées, disciplinées par la multitude des associations et des corps sociaux. Mais la véritable organisation et la véritable discipline humaine ne sont pas non plus l'organisation et la réglementation totales du socialisme qui ne sauraient constituer qu'un mécanisme inhumain ; il ne s'agit pas de créer une machine, mais d'organiser et discipliner les activités libres des hommes.

C'est pourquoi le socialisme n'est, comme le libéralisme auquel il s'oppose, qu'une solution abstraite, une construction idéale et il ne saurait pas mieux assurer les besoins réels des hommes. S'il veut se contenter d'une organisation et d'une réglementation simples, il n'assurera que les besoins les plus immédiats des hommes d'une manière primitive et rudimentaire (système de la caserne) et c'en est fait des besoins complexes et variés dont la perfection fait la vie civilisée. S'il veut maintenir la vie civilisée avec la complexité infinie de besoins humains divers qu'elle comporte, nous tombons dans une organisation et une réglementation d'une complexité inouïe, entraînant une formidable bureaucratie parasitaire dont la charge pèse sur tous et empêche la satisfaction réelle des besoins des hommes.

De plus, les besoins qu'on envisage ainsi de satisfaire ne sont pas les besoins réels des hommes, mais des besoins décrétés *a priori* par la réglementation. D'ailleurs, les hommes sont effectivement si peu satisfaits par ce que leur accorde le règlement qu'on voit infailliblement se reconstituer contre la réglementation un marché clandestin, tout comme en régime libéral on voit infailliblement se reconstituer des associations contre et malgré la loi. Ce qui prouve que le marché et les associations sont l'un et l'autre, le premier malgré le socialisme et les secondes malgré le libéralisme, un besoin naturel, et que la seule solution conforme au réel est celle d'un marché organisé et discipliné par les relations et accords entre associations. On ne sort des solutions théoriques et abstraites qu'avec une solution qui unisse les libertés nécessaires à la nécessité d'une organisation et d'une discipline, les activités libres des hommes étant guidées, protégées, organisées, disciplinées par le jeu des multiples associations nécessaires à la défense de leurs divers intérêts : c'est la solution fédéraliste.

Ayant ainsi défini la situation historique et doctrinale exacte du socialisme, nous pouvons considérer sa structure interne, l'enchaînement et les relations des formes variées du socialisme. Nous venons de voir que le socialisme se présente initialement comme une construction de l'esprit croyant la raison humaine capable de tout prévoir et organiser, et de créer une réglementation qui assurerait la satisfaction de tous les besoins. Cette période idéaliste du socialisme comporte une multitude de systèmes

variés dont les noms occupent toute l'histoire du XIXe siècle. Il y aura, en effet, autant de socialismes que de systèmes d'organisation rationalisée que l'esprit humain pourra concevoir et construire. Ces systèmes sont tous aussi inapplicables les uns que les autres ; c'est le temps de ce que Marx appellera les socialismes « utopiques ».

Pour sortir de ces « utopies » tout en restant dans le socialisme, deux voies s'offriront. La première est celle qui, en s'efforçant de laisser une part à certains éléments de liberté ou d'initiative, constituera ce qu'on pourrait appeler les « socialismes mitigés » ou dans certains cas les néo-socialismes. Proudhon en a été le premier représentant.

Mais cette voie trouvera surtout son illustration pratique dans toute l'histoire politique des partis socialistes. Elle s'y mêlera constamment d'ailleurs aux influences et entraînements provenant de la seconde voie, beaucoup plus catégorique et intégralement socialiste, qui est celle du socialisme matérialiste de Karl Marx, d'Engels et de Lénine, encore appelé marxisme.

-----

Il ne faudrait pas croire que le marxisme, parce qu'il est matérialiste, ne doive pas, lui aussi, ses origines à l'idéalisme. Marx a commencé par être un élève de Hegel, le théoricien de l'idéalisme absolu. Il s'agit d'une philosophie affirmant l'indépendance absolue de la pensée qui crée toutes choses par son propre développement, et refusant une vérité qui s'imposerait à la pensée et que celle-ci devrait reconnaître. Hegel nie qu'il y ait une réalité qui existe indépendamment de la pensée, et que la pensée aurait à connaître telle qu'elle est. Il n'y a pour lui que le développement de la pensée dans une contradiction perpétuelle où tout s'oppose... et change constamment en une évolution perpétuellement révolutionnaire : c'est la dialectique.

Pour Hegel, oui et non sont des mots qui ont définitivement cessé d'avoir un sens et de se distinguer l'un de l'autre comme pour tout le monde : oui et non, affirmer et nier se confondent et s'identifient dans la contradiction présente au sein du changement perpétuel qui est la loi de la pensée en évolution et qui engendre toutes choses, les consciences individuelles et l'histoire de l'Univers.

Marx, élève de Hegel, refusera de faire ainsi un absolu de la pensée ; pour lui la pensée n'est que le produit du cerveau humain, engendré par l'évolution des forces matérielles (comme pour l'hitlérisme, elle est le produit de l'évolution des forces vitales) et plus rien n'existe que les forces matérielles dont la lutte et l'opposition constantes créent l'histoire dans une perpétuelle contradiction et un perpétuel changement, l'homme n'étant lui-même qu'une étape dans l'évolution des forces matérielles.

Marx remplace ainsi l'idéalisme par le matérialisme et garde la philosophie de l'évolution perpétuelle et de la contradiction perpétuelle ; son matérialisme est un matérialisme historique, où chaque moment de l'histoire nie ou détruit le moment précédent, d'où une révolution incessante résultant de

l'opposition et de la lutte incessantes des forces matérielles.

Il ne reste dans un tel univers aucune place pour une réalité stable qui s'imposerait à nous et serait à connaître telle qu'elle est. Il n'y a même pas de réalité de la matière ou d'une substance matérielle qui dure, il n'y a que des forces matérielles détruisant toujours ce qui prétendrait exister, il ne reste donc aucune vérité à connaître ou à affirmer puisque ce qu'on affirmerait serait immédiatement à contredire, oui entraînerait non. Il ne faut donc pas s'étonner de voir constamment les communistes dire et faire chaque jour le contraire de ce qu'ils ont dit et fait la veille ; ce n'est, de leur part, ni conversion ni hypocrisie, c'est dans la pure logique du marxisme pour lequel oui se change en non constamment, dans la contradiction perpétuelle qui crée l'histoire.

Quelle sera donc la conception de la destinée humaine qui va résulter d'une telle philosophie ? Puisque rien n'existe que l'action des forces matérielles, l'homme n'est rien d'autre que l'action matérielle qu'il exerce, l'histoire humaine n'est faite que de l'action productrice de l'homme et du conflit perpétuel des forces de production, c'est-à-dire des luttes économiques. Une civilisation n'est, qu'un certain état des forces de production, une société n'est faite que de rapports économiques, et comme il n'y a aucune nature humaine qui ait une réalité durable, la nature même de l'homme change avec le régime de production et les révolutions engendrées par les luttes économiques. Il s'agit donc véritablement de créer une humanité nouvelle par l'action révolutionnaire modifiant le régime de la production. L'homme, qui n'est qu'une action matérielle, existera d'autant plus qu'il exercera une action matérielle plus puissante, et toute la philosophie consiste à déterminer l'action matérielle la plus puissante, à engendrer l'action révolutionnaire : tel est le dernier mot du marxisme.

La philosophie marxiste n'est donc pas connaissance d'une vérité ; il n'y a pas de vérité à connaître, il n'existe rien devant quoi l'homme doit s'incliner ; il n'y a qu'une action à exercer, par laquelle l'homme se crée lui-même en transformant tout autour de lui.

C'est une philosophie de l'action pure pour laquelle il n'y a à enseigner que les idées-forces, changeantes d'un jour à l'autre, capables d'entraîner les cerveaux dans l'action et dans la lutte. Pour cette action révolutionnaire qui doit créer une humanité nouvelle, Marx trouve un point de départ et un instrument parfait dans la misère totale qui fait du prolétariat une classe mûre pour une révolution totale. N'ayant dans l'état d'isolement où le laisse le libéralisme aucun droit, aucune racine, aucune attache dans l'ordre social existant, n'y trouvant qu'une insatisfaction absolue, le prolétaire est prêt à tout changer. Le marxiste s'appliquera donc à créer dans le prolétariat la conscience révolutionnaire et l'unité de classe, pour la lutte de classe et l'action révolutionnaire.

La première phase de l'action à exercer sera donc l'action révolutionnaire du prolétariat ; elle sera d'autant plus puissante que chaque individu ne sera qu'un instrument de la collectivité de classe, et par là elle apparaît comme une action socialiste. Mais la seconde phase, après la prise de pouvoir du prolétariat, est l'action matérielle la plus puissante pour transformer le monde, exercée par la collectivité

prolétarienne productrice exploitant collectivement tous les moyens de production.

Nous aboutissons donc au socialisme intégral : organisation et réglementation totales de la production, de la circulation et de la distribution, pour constituer la plus grande puissance productrice de la collectivité dont l'individu n'est qu'un rouage. Une seule chose existera alors pour le marxisme : la plus grande puissance matérielle de l'État communiste, et tout sera bon pour la servir.

Ainsi dans le marxisme, le socialisme n'apparaît plus comme une construction de l'esprit, mais comme le résultat de l'action et de la lutte des forces matérielles, et d'une certaine évolution du régime de production pour constituer la plus grande puissance matérielle productrice. Nous sommes sortis de l'Utopie pour entrer dans une réalisation de puissance, mais c'est du même coup l'asservissement total de l'être humain qui retrouve l'esclavage en n'étant plus qu'un moyen de la puissance collective et dont les besoins personnels ne seront assurés que dans la mesure où il le faut pour le faire mieux servir.

- - - - -

Face à ce danger majeur qui fait de l'homme un rouage de la puissante machine collective, le premier devoir, aujourd'hui, est la défense de la liberté humaine. Mais on ne l'assurera pas en retombant dans le libéralisme qui ouvrirait la voie à de nouveaux asservissements et à de nouveaux totalitarismes. On ne sauvera l'homme que par le faisceau des libertés organisées et disciplinées dans les multiples associations constituant la souplesse vivante du fédéralisme.

## Le communisme intrinsèquement pervers

Le pape Pie XI a affirmé dans l'encyclique *Divini Redemptoris* que le communisme est intrinsèquement pervers et qu'aucune collaboration ne sera jamais possible avec lui, sur quelque terrain que ce soit. Cela surprend beaucoup de chrétiens séduits par de nombreux aspects du communisme et tentés de collaborer avec lui.

De telles attitudes proviennent d'une ignorance totale de ce qu'est le communisme et sans doute d'une ignorance presque aussi grande de ce qu'est le christianisme.

Nous ne pouvons ici reprendre l'exposé complet de ce qu'est vraiment le communisme : nous voudrions seulement montrer comment le christianisme et le communisme sont, sur tous les problèmes, aux antipodes l'un de l'autre. Pour cela nous choisirons quelques aspects les plus fondamentaux de cette opposition.

1). AU FONDEMENT DU CHRISTIANISME SE TROUVE L'AMOUR (amour de Dieu et amour du prochain) au point que l'on peut dire que la charité est le tout du christianisme.

Au contraire, le communisme repose tout entier sur la contradiction, l'opposition : toute sa philosophie revient à considérer l'univers comme le combat sans fin, comme le conflit perpétuel de forces matérielles en opposition, et l'homme n'occupe sa place dans cette lutte que par la haine. Former le chrétien, c'est former l'homme à aimer, c'est le former à être don total de lui-même par amour, comme Dieu est Don total de Lui-même par amour. Au contraire on forme le militant communiste en le formant à haïr et il sera d'autant plus efficace dans l'action communiste qu'il haïra davantage.

D'où ce mot de Lounatcharsky : « *À bas l'amour du prochain. Ce qu'il nous faut, c'est la haine. Nous devons apprendre à haïr, c'est ainsi que nous arriverons à conquérir le monde* ».

2). LE CHRISTIANISME PRÊCHE LE DÉTACHEMENT DES BIENS MATÉRIELS POUR DONNER SON COEUR À LA SEULE RECHERCHE DES BIENS SPIRITUELS. LE COMMUNISME EST LA RECHERCHE EXCLUSIVE DES SEULS BIENS MATÉRIELS, il est fondé tout entier sur la convoitise des biens matériels et ne tend à rien d'autre qu'à réaliser par tous les moyens la plus grande puissance matérielle.

C'est pourquoi l'envie, la rancœur, la cupidité lui servent si facilement d'aliment.

3). LE CHRISTIANISME DIRIGE L'HOMME VERS UN ROYAUME DE DIEU QUI N'EST PAS DE CE MONDE (encore qu'il se forme et se prépare en ce monde) et où l'homme possédera la Joie absolue, infinie et parfaite qui est Dieu.

Le communisme, pour qui rien n'est en dehors de ce monde et de l'histoire, dirige l'homme vers la

seule transformation de la terre pour la pleine possession des richesses et de tous les biens matériels.

4). LE CHRISTIANISME AFFIRME QUE MARIE A CHOISI LA MEILLEURE PART, C'EST-A-DIRE LA PRIMAUTÉ DE LA CONTEMPLATION : l'homme a été créé « pour connaître et aimer Dieu », pour diriger son regard intérieur de connaissance et d'amour vers le Bien infini et parfait qui est Dieu et Le posséder en Le connaissant et en L'aimant. À cette contemplation est soumise toute l'action du chrétien qui doit se subordonner au respect de la vérité, aux exigences du bien et de la justice, aux impératifs de l'amour.

Au contraire le communisme, c'est la primauté de l'action, de la seule action matérielle par laquelle se transforment perpétuellement toutes choses, et la recherche de la seule efficacité matérielle de l'action : il n'y a pour lui aucune règle supérieure de vérité, de bien, de justice que l'action devrait respecter et à laquelle elle devrait se subordonner, il n'y a pour lui jamais à prendre en considération autre chose que l'efficacité de l'action à exercer. C'est pourquoi les communistes constamment diront et feront le contraire de ce qu'ils ont dit et fait précédemment : il n'y a pour eux ni vérité ni bien à respecter, seule commande l'opportunité de l'action à réussir.

Remarquons à ce propos que toute attitude qui admet la primauté de l'action et fait passer des considérations de rendement, de succès ou d'efficacité avant la pure considération de la vérité ou du bien est sur un chemin qui mène infailliblement au communisme ; c'est pourquoi le développement du communisme est un fruit du capitalisme.

On voit par là quelle sottise il y a à proposer aux chrétiens de s'allier au communisme contre le capitalisme alors que nous reprochons précisément au capitalisme d'engendrer le communisme : le chrétien est contre le capitalisme dans la mesure où celui-ci est matérialiste, le communisme est contre le capitalisme parce qu'il n'est pas suffisamment matérialiste (d'une efficacité insuffisante pour l'obtention de la plus grande puissance et richesse matérielle) et veut substituer au capitalisme un matérialisme plus total où plus rien n'existe que la recherche de la puissance matérielle et où l'homme est réduit à un pur rouage au service de la plus grande puissance matérielle.

Du même coup, nous savons pourquoi tant de chrétiens se sont laissés séduire et entraîner par le communisme, dans la mesure où dans leur action de chrétiens ils ont substitué la recherche d'une réussite matérielle ou simplement humaine en ce monde à la pure recherche du royaume de Dieu et fait passer des préoccupations de succès ou d'efficacité (attitude de propagande) avant la pure considération de la vérité et du bien, ils étaient engagés sur un chemin qui les menait infailliblement au communisme.

On connaît les paroles de Galpérine : « *Il ne faut pas vous présenter à la jeunesse chrétienne avec des propositions de lutte antireligieuse, ce serait une grosse erreur psychologique. Mais il est facile de l'entraîner pour quelque chose : pour la conquête du pain quotidien, pour la liberté, pour la paix... Dans la mesure où nous entraînerons les jeunes chrétiens dans cette lutte pour des objectifs précis, nous les arracherons à l'Église.* » Lénine écrivait déjà : « *La lutte des classes amènera les ouvriers chrétiens au*

*socialisme et à l'athéisme cent fois mieux qu'un sermon athée ».*

Jamais l'évolution du communisme ne peut être considérée comme un rapprochement ouvrant une possibilité d'accord, car cette évolution est toujours commandée par la seule préoccupation d'efficacité de l'action à réussir, aussi est-elle toujours provisoire et révisible.

Car le dernier mot du communisme se trouve dans cette phrase de Engels : « *Cette philosophie dialectique dissout toutes les notions de vérité absolue, définitive, et de conditions humaines absolues qui y correspondent. Il n'y a rien de définitif, d'absolu, de sacré devant elle ; elle montre la caducité de toutes choses et rien n'existe pour elle que le processus ininterrompu du devenir et du transitoire.* »

## Le devoir suprême de l'ordre social et politique

Nous avons montré comment l'humanité a dévié en se croyant indépendante, en méconnaissant qu'elle avait Dieu pour auteur, pour source de son bonheur et de sa perfection et maître de sa conduite, pour Bien suprême et but de sa vie. Nous avons vu comment le problème essentiel du monde contemporain est un problème d'attitude vis-à-vis de Dieu, comment le redressement n'est possible que dans un retour à Dieu. Il ne suffit pas de parler de « valeurs morales » dont on ne sait pas ce qu'elles sont, si elles sont la loi de Dieu ou le culte de l'orgueil humain, de « forces spirituelles » qui peuvent être aussi bien l'intelligence et la volonté orgueilleuses de la créature que Dieu : c'est Dieu créateur de l'homme, Loi suprême de sa conduite et But suprême de sa vie, qu'il faut nommer si on ne veut pas méconnaître le fondement même de l'existence et de la destinée humaines. Ce qu'il s'agit de savoir, c'est si l'homme est son propre maître et n'a pas d'autre loi que lui-même ou s'il est une créature de Dieu qui ne trouve son bien et sa perfection que dans une orientation donnée par Dieu qui l'a créé, c'est si le bien de l'homme est dans sa propre expansion ou dans une donation de lui-même à Dieu, Bien suprême connu et aimé. Hors d'une réponse nette à ces questions, les déviations essentielles, fondamentales, demeurent.

Beaucoup de nos contemporains nous suivront peut-être jusque-là, mais ils nous diront que ce sont là questions qui ne concernent que la destinée individuelle, la vie privée et n'intéressent pas l'avenir de la civilisation ni l'ordre social et politique. Tout ce que nous venons de dire, pensent-ils, est essentiel pour le salut éternel de chacun de nous, tandis que la civilisation est l'épanouissement de l'homme dans ses activités terrestres et peut ignorer ces vérités fondamentales.

-----

Certes la civilisation n'est pas le royaume de Dieu, elle n'est que la perfection de l'homme dans sa vie terrestre, mais elle n'est rien si elle n'est *le vrai bien* de l'homme dans sa vie terrestre. Et comment le vrai bien de l'homme dans sa vie terrestre se réaliserait-il si l'homme n'y est pas orienté vers le but final et le bien suprême de toute sa vie qui est de connaître et aimer Dieu ?

La civilisation est le meilleur accomplissement de la destinée humaine sur la terre : comment existerait-elle sans connaître le sens véritable de cette destinée donné par la Loi de Dieu, Créateur et Fin de la vie humaine ? Il n'y a de vrai bien pour l'homme que dans la soumission à des lois données par Dieu son auteur et l'orientant vers Dieu son Bien suprême : si ces lois sont méconnues, la vie humaine sera purement et simplement mauvaise, et cela ne saurait être une vraie civilisation. Si l'homme n'obéit plus à

la loi de Dieu source de tout ordre, tous les désordres sont possibles et la civilisation ne peut prospérer et durer. C'est donc bien Dieu et sa Loi qui est le fondement des civilisations.

La civilisation ne consiste pas dans la plus grande puissance matérielle qui peut mettre l'homme en esclavage ou semer maux et destructions comme aujourd'hui. La civilisation consiste dans la véritable perfection de l'homme lui-même : c'est dire qu'elle est subordonnée à connaître et aimer Dieu, avec quoi tout le reste vient par surcroît. Il n'y a pas de civilisation, même dans la plus grande puissance matérielle, sans le respect des valeurs de vérité, d'amitié, de justice, de droit qui sont imposées à l'homme par la Loi de Dieu et que l'homme respecte dans la mesure même où sa vie, sa conscience, son action sont orientées par la connaissance et l'amour de Dieu. Certes, la civilisation vit tout cela dans les activités terrestres, d'une manière instable et passagère, et non comme l'Église déjà établie dans le domaine des biens éternels : mais elle ne vaut que dans la mesure où, dans son domaine et à sa manière à elle, elle vit vraiment tout cela. Si elle n'oriente pas les activités passagères de la terre vers les biens définitifs, elle n'est qu'une fausse civilisation.

L'erreur mortelle a consisté précisément à séparer les valeurs de culture et de progrès humain et terrestre de l'orientation véritable de la destinée humaine vers Dieu, à en faire un domaine à part : on en est arrivé à ce que la pensée veuille tellement être autonome qu'elle refuse la soumission à la vérité, à ce que l'ordre des mœurs veuille tellement être autonome qu'il refuse la soumission à la loi morale. Une pensée soumise à la vérité, des mœurs et institutions gouvernées par la loi morale, voilà ce qui fait la perfection de la vie civilisée, et cela vient de l'orientation donnée aux facultés humaines par Dieu et vers Dieu. L'homme qui ne connaît et n'aime plus Dieu ne respectera rien, ni vérité, ni loi morale, ni prochain, ni droit : on en fait aujourd'hui l'expérience décisive.



Mais alors le problème du retour à Dieu n'intéresse pas seulement les destinées individuelles et les vies privées, il intéresse l'ordre social et politique. Quel est donc, en effet, le but de l'ordre social et politique, sinon de réaliser l'état le plus parfait de la vie humaine sur la terre, le meilleur développement de la vie civilisée ?

*L'ordre social et politique n'a pas d'autre raison d'être que d'assurer le bien de l'homme, d'assurer une meilleure vie aux hommes : sinon il ne serait que mise en esclavage et tyrannie. Or, le bien de l'homme, nous l'avons amplement montré et expliqué, est de connaître et aimer Dieu. Donc LE BUT ULTIME AUQUEL EST SUBORDONNÉ TOUT L'ORDRE SOCIAL ET POLITIQUE EST LA*

CONNAISSANCE ET L'AMOUR DE DIEU <sup>5</sup>. Quand on nous dit aujourd'hui qu'il n'y a pas de devoir national au-dessus de celui de produire, nous devons répondre qu'il n'y a pas de devoir national au-dessus de celui de connaître et aimer Dieu, et que le salut de la France est à ce prix et à ce prix seulement. Jeanne d'Arc l'avait bien compris, elle qui avait pour règle suprême des batailles sa devise DIEU PREMIER SERVI. Ce n'est pas seulement une règle de la vie privée, c'est le *principe premier de la politique* que Jeanne d'Arc entendait formuler là. Certes, ce que nous disons là demande à l'homme contemporain un renversement total de mentalité : on ne sortira pas du désordre et d'une chute de désordre en désordre et de toutes les conséquences du désordre si l'on n'a pas l'audace intellectuelle, le courage intellectuel de ce retournement total de mentalité. Il n'y a aucun opportunisme qui puisse rien changer à cette nécessité inéluctable plus forte que les volontés humaines, plus forte que la vie et la mort : au la France orientera la vie humaine vers la connaissance et l'amour de Dieu, fin de toute vie humaine, ou la France ne sera pas sauvée parce que le désordre fondamental, radical, continuera.

Dire que le devoir suprême est de produire, c'est dire que le but suprême est la puissance matérielle — ce qui, nous l'avons vu, est exactement la conception communiste orientant toute la vie humaine vers le seul résultat matériel. En réalité, produire n'est qu'un moyen pour assurer les nécessités matérielles de l'existence humaine qui a pour but de connaître et aimer Dieu. Il ne s'agit donc pas de produire pour obtenir la plus grande puissance matérielle collective, mais de produire pour que les hommes aient des moyens matériels d'existence leur permettant de se donner à la connaissance et à l'amour de Dieu. Assurer ce minimum de moyens matériels n'est d'ailleurs pas le plus important des devoirs de l'ordre social et politique. Celui-ci, s'il veut réaliser une véritable vie civilisée, doit assurer le développement de la vie intellectuelle et morale, le développement de la pensée, des bonnes moeurs, du droit, de la justice et de la paix. Faire prévaloir ces valeurs de vérité, d'amitié, de justice, de droit, c'est le premier souci d'une bonne politique — et cela est infiniment plus précieux que la puissance industrielle. La meilleure nation n'est pas celle qui produit le plus de fonte et d'acier, la meilleure nation est celle où les hommes pensent juste et vrai, où les artistes créent beau, où règnent les bonnes moeurs, où les citoyens s'aiment, où le crime et l'injustice sont punis, où le droit est respecté où la paix règne. Tout cela n'est possible que si les hommes sont soumis à la vérité, au droit, à la justice, au bien moral, c'est-à-dire reconnaissent une loi supérieure, un bien supérieur qui les dépassent et les dominant, en définitive que si leurs vies sont orientées par la connaissance et l'amour de Dieu. La vraie grandeur d'une nation est dans le règne de Dieu et la plus grande n'est pas la plus puissante matériellement, mais celle où Dieu règne le plus

---

<sup>5</sup> Précisons encore que l'objet propre et spécifique de l'ordre politique est le bien commun temporel, c'est-à-dire la meilleure vie humaine sur la terre (tandis que l'intimité avec Dieu par la connaissance et l'amour est l'objet propre et spécifique de l'Église), mais le vrai bien de la vie humaine est de connaître et aimer Dieu, l'ordre politique ne réalise sa fin, le vrai bien terrestre de l'homme, que dans la mesure où il est entièrement subordonné à connaître et aimer Dieu.

complètement.

Mais, dira-t-on, en quoi l'individu a-t-il besoin de l'ordre social et politique pour connaître et aimer Dieu ? Parce que pour le lui permettre, il faut que ses nécessités matérielles soient assurées et qu'elles ne le sont que par un ensemble d'activités de production et d'échange qui s'organisent dans l'ordre social et politique. Parce qu'il doit y être conduit par une éducation, un enseignement, un ensemble d'oeuvres de culture, de moeurs établies qui ne se réalisent que dans une société organisée par l'ordre social et politique. Il y est porté par la famille, l'école, des livres, des oeuvres d'art, des lois faisant régner les bonnes moeurs, etc. C'est de tout l'ensemble des activités terrestres que notre destinée sur la terre est faite et ce sont toutes ces activités qui doivent tendre vers Dieu par la connaissance et l'amour.

*L'ordre social et politique est soumis à Dieu et orienté vers Dieu Bien suprême ou il n'a pas de sens et n'est qu'un désordre* <sup>6</sup>. Comment donc des chrétiens peuvent-ils pousser l'aberration jusqu'à rechercher ou accepter l'unité d'action entre ceux qui connaissent et aiment Dieu et ceux qui refusent de le connaître et de l'aimer ? Cela ne pourrait être qu'une action qui ne tienne pas compte de Dieu, c'est-à-dire une action déviée et désordonnée dans son principe. Mais aiment-ils vraiment Dieu, ceux qui cherchent des alliances où l'on agira comme si Dieu n'existait pas, où celui qui croit marchera avec celui qui ne croit pas comme s'il n'avait pas la foi ? <sup>7</sup> Peut-on accepter de séparer ainsi son action de Dieu et de sa foi ? L'Écriture nous répond : « Si Dieu ne bâtit la maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent. Si Dieu ne garde la Cité, c'est en vain que veillent ceux qui la gardent ». La maison qui n'est pas édifiée sur le roc du Christ est bâtie sur le sable : elle s'effondrera au premier assaut de la tempête.

---

<sup>6</sup> Bien entendu, l'ordre social et politique ne peut être soumis à Dieu que si les citoyens eux-mêmes le sont. Nous ajoutons cette précision pour écarter l'idée grotesque d'imposer par la violence ou la contrainte un ordre politique chrétien à une population qui ne serait pas chrétienne. Pour que l'ordre politique devienne chrétien, comme il doit l'être, il faut que (par l'action de l'Église que l'État ne peut que favoriser) le peuple lui-même redevienne chrétien comme cela est nécessaire pour sortir du désordre. Tant que cela n'est pas réalisé et qu'une grande partie de la population n'est pas chrétienne, l'ordre politique doit assurer pour la paix publique un *modus vivendi* de tolérance mutuelle entre chrétiens et non chrétiens.

<sup>7</sup> Bien entendu, ce que nous excluons ici est une véritable action commune pour construire un ordre entre chrétiens et athées comme cela a été préconisé en France en 1944 et 1945. Cela n'empêche pas que les circonstances puissent amener des chrétiens et des athées à travailler ensemble, d'une manière provisoire, à des tâches limitées comme, par exemple, porter secours aux victimes de quelque fléau. De plus, le devoir apostolique et missionnaire des chrétiens est de se trouver présents partout où il y a des non chrétiens, non pour mener une action commune avec eux, mais pour intervenir selon toutes les exigences de leur foi et ainsi faire connaître dans son intégralité la vérité chrétienne.

## L'idéalisme, source profonde des maux de notre temps

La plupart des catholiques ont en tête que la principale erreur moderne est le matérialisme, et n'ont même pas l'idée de la différence entre « matérialisme » et « naturalisme », sans doute parce qu'ils confondent « spirituel » et « surnaturel » (le matérialisme nie le spirituel et le naturalisme rejette le surnaturel). Certes il arrive que le vocabulaire théologique emploie le mot « spirituel » comme synonyme de « surnaturel », mais alors « spirituel » signifie ce qui est du Saint-Esprit (c'est en ce sens qu'on oppose « spirituel » et « temporel » et c'est en ce sens que saint Paul parle de l'homme « spirituel »). Mais il y a une vie « spirituelle », c'est-à-dire immatérielle, de l'esprit humain (vie intellectuelle et morale) qui est d'ordre naturel et se distingue du surnaturel : Pascal, lui, savait bien distinguer l'ordre surnaturel de la charité de tout l'ordre de la nature, celui des esprits comme celui des corps. Le matérialisme n'admet que la matière. Le naturalisme n'admet que la nature, laquelle inclut l'ordre des esprits comme celui des corps. Ce qu'il y a de spirituel chez l'homme, en raison de sa nature humaine, n'a rien de surnaturel. J'ai le souvenir d'avoir lu quelque part : « Cette réalité surnaturelle, l'âme. » Phrase stupide : c'est la nature humaine qui comporte l'âme, elle n'a rien de surnaturel. Le Christ a, par sa nature humaine, une âme et un corps, dont l'ensemble se distingue parfaitement de sa nature divine (nous espérons qu'aucun de nos lecteurs ne confond la nature divine du Christ avec son âme humaine qui a une intelligence humaine et une volonté humaine distinctes de son intelligence et de sa volonté divines). Notre vie surnaturelle, que le naturalisme rejette, n'est pas due à la nature humaine, pas plus à l'âme qu'au corps ; elle est divine, pur don de Dieu. J'ai lu quelque part aussi : « L'étincelle divine, l'âme. » C'est absurde : l'âme qui nous fait hommes est humaine et non divine. Ce sont la grâce, la foi, la charité qui sont divines (nous espérons qu'aucun de nos lecteurs ne confond la charité, vertu théologique et surnaturelle, avec un sentiment naturel d'amour). C'est la nature humaine, capable de vie intellectuelle et morale, et non le surnaturel qui nous élève au-dessus de l'animalité.

Je désirais depuis longtemps écrire ces précisions quand, récemment, je vis le brouillon d'un manifeste rédigé par des catholiques instruits attribuer tous nos maux au matérialisme et j'étonnai certains d'entre eux en leur demandant d'ajouter (ce qu'ils firent) : et à l'idéalisme. Test qui prouve que la plupart des catholiques, obsédés par le danger du matérialisme, ne voient absolument pas le danger plus grave encore de l'idéalisme. Certains matérialistes, d'ailleurs, nous considèrent comme des idéalistes et croient atteindre la pensée chrétienne par leur critique de l'idéalisme. Or le naturalisme, adversaire direct du surnaturel, donc du christianisme, peut se présenter, soit sous une forme matérialiste, soit sous une forme spiritualiste et idéaliste qui est le non que l'esprit créé (ange ou âme humaine) dit à Dieu et au don fait par

Dieu de la vie surnaturelle. Et la révolte de l'esprit qui se refuse à Dieu en toute lucidité est ce qu'il y a de plus grave. À l'origine de tout le mal se trouve la révolte des démons qui est évidemment quelque chose de purement spirituel puisqu'il n'y a en eux rien de matériel. À l'origine des maux de l'humanité se trouve le péché originel que seules les plaisanteries de commis-voyageur présentent comme un péché de la chair, car toute la tradition théologique nous enseigne que ce fut un péché de l'esprit, un acte d'orgueil. Et toute la tradition chrétienne enseigne que les péchés de l'esprit sont plus graves que les péchés de la chair.

Il est donc effarant de penser que tant de catholiques n'envisagent pas d'autre adversaire que le matérialisme et qu'on les contente dès qu'on leur parle de « spiritualisme » et de « forces spirituelles » : ils ne se demandent même pas si ces « forces spirituelles » ne pourraient pas être les démons ou simplement la force spirituelle de l'esprit humain mû par l'orgueil. Certains catholiques, oubliant que « le Verbe s'est fait chair » et que le christianisme se fonde sur l'Incarnation<sup>8</sup>, ne retomberaient-ils pas dans la vieille erreur manichéenne qui regarde la matière comme mauvaise et principe du mal ? N'a-t-on pas entendu certains dire récemment que le péché originel est la part d'animalité en nous, comme si la chair et l'animalité, qui sont l'oeuvre de Dieu, étaient quelque chose de mauvais ? Refus par orgueil de l'ordre surnaturel, complaisance de la nature en elle-même, le péché originel est péché de l'esprit. D'ailleurs, tout péché, en tant qu'il est un acte volontaire, est un acte de l'esprit.

Il est capital de prendre conscience que l'erreur qui inspire toute la pensée moderne et qui est la source de tous nos maux, c'est l'idéalisme, et le matérialisme lui-même est issu de l'idéalisme. De même que le matérialisme est la philosophie qui n'admet que la matière, l'idéalisme est la philosophie qui n'admet que les idées ou la pensée, donc qui n'admet aucune réalité que la pensée connaît et à laquelle elle devrait se soumettre pour la connaître telle qu'elle est. Fruit de l'orgueil, l'idéalisme refuse toute soumission de la pensée à une réalité à connaître, à une vérité qu'il faut reconnaître parce qu'elle est la vérité : la pensée s'y veut totalement indépendante, maîtresse de son propre développement. C'est donc la forme extrême de la revendication d'indépendance absolue de l'homme qui ne veut même pas accepter une vérité qui s'impose à lui, même pas dépendre d'une réalité extérieure à lui et indépendante de lui.

S'il n'y a plus de vérité qui s'impose, toutes les erreurs deviennent possibles et se donneront libre cours.

Il est facile de voir comment le matérialisme lui-même est engendré par cet idéalisme. Si la pensée est connaissance d'une réalité, donc présence en nous de la réalité connue, cette présence n'est pas une présence matérielle, c'est donc une présence immatérielle ou spirituelle, et l'on reconnaît ainsi qu'il y a en l'homme quelque chose de spirituel. Mais si la pensée n'est pas connaissance d'une réalité à laquelle elle doit être conforme, et sort entièrement de nous, elle ne peut être alors que le produit de nos intérêts, de

---

<sup>8</sup> L'Évangile et le Credo, qui ne parlent même pas de l'immortalité de l'âme, connue depuis longtemps par les philosophes, insistent sur la résurrection de la chair, dogme chrétien fondamental.

nos instincts, de nos passions, finalement de l'état de nos nerfs et de nos glandes, elle apparaît produit du cerveau comme la bile est produit du foie, et l'on passe ainsi aisément de l'idéalisme au matérialisme.

L'idéalisme mène aussi à l'athéisme : nier la réalité, c'est supprimer l'oeuvre de Dieu et, par conséquent, supprimer la nécessité de Dieu comme Créateur de la réalité. L'homme ne peut rien créer, rien faire exister (il ne peut que transformer ce qui existe) : s'il y a une réalité, il faut que Dieu lui ait donné l'existence. Mais s'il n'y a pas de réalité, il n'y a pas besoin de Dieu pour la faire exister : il n'y a plus que la pensée de l'homme, absolument indépendante de Dieu comme de toutes choses. Il faut d'abord que l'homme reconnaisse le réel pour reconnaître Dieu qui en est l'auteur : se soumettre à la plus humble réalité, c'est se soumettre à Dieu qui l'a faite. C'est pourquoi le chrétien doit être un réaliste : il doit voir en toute réalité l'oeuvre de Dieu, toute réalité est sacrée pour lui, car Dieu se donne à nous à travers tout ce qui existe. Comme saint François d'Assise savait voir Dieu en toute chose quand il appelait toute créature « mon frère » ou « ma soeur » !

Le chrétien ne sert pas un idéal, c'est-à-dire une construction de l'esprit, un fruit de l'orgueil de l'esprit, il sert la Réalité suprême qui est Dieu et se soumet pour cela à toute réalité que Dieu a faite. L'homme moderne veut tout tirer des constructions de son esprit et l'idéalisme lui fait refuser de se soumettre au réel. Mais cet orgueil n'empêche pas le réel d'exister et l'homme qui l'a méconnu se heurte contre lui et s'y brise. De là tous les malheurs de l'humanité contemporaine qui se brise sans cesse contre la réalité à laquelle elle refuse de se soumettre.

L'idéalisme a imprégné si profondément la psychologie de l'homme contemporain qu'il est parvenu à déformer l'intelligence humaine : à force de laisser libre cours aux erreurs, il est arrivé à ce que même les vérités les plus élémentaires du sens commun ne soient plus reconnues unanimement par tous, à ce qu'il n'y ait plus aucune certitude commune sur laquelle les hommes puissent s'accorder pour fonder la vie sociale et la civilisation. À force que les hommes veuillent tout tirer de leur propre esprit sans reconnaître la vérité qui est la même pour tous, ils en sont arrivés à se partager en idéologies adverses qui n'ont plus rien de commun et l'humanité est devenue une tour de Babel où les écoles opposées n'ont même plus un langage commun leur permettant de se comprendre. De plus, l'intelligence humaine est naturellement faite pour connaître le réel, spontanément adaptée au réel à connaître : l'idéalisme est parvenu aujourd'hui, à force de replier l'intelligence sur ses propres constructions, à lui faire perdre son adaptation naturelle au réel, à la désarticuler en quelque sorte du réel. Il y a là une maladie grave de l'intelligence contemporaine, déformée par l'idéalisme ; elle a perdu le sens du réel. La plupart des hommes d'aujourd'hui ne savent plus regarder le réel : en présence d'un problème quelconque (cela est particulièrement frappant dans l'ordre économique, social, politique), au lieu de regarder ce que commande la réalité, ils tirent d'eux-mêmes une belle construction de l'esprit, logique, cohérente, satisfaisante pour l'esprit, mais purement artificielle et nullement adaptée au réel. De là, tous les monstres administratifs qu'on édifie aujourd'hui.

Enfin l'homme qui veut tout tirer de lui-même veut aussi trouver en lui-même sa morale, en faire une construction de son esprit, au lieu de se soumettre à la morale que Dieu lui impose à travers les exigences du réel, et alors il se construit une morale au gré de ses intérêts, de ses cupidités, de ses passions, finalement au gré de ses vices, et l'on en arrive à justifier tous les vices et tous les crimes qui trouvent toujours quelque penseur pour en faire l'apologie. D'où une dégénérescence des mœurs qui fausse et détruit l'homme jusqu'à épuiser et déséquilibrer le corps lui-même par la fièvre de toutes les passions qui se donnent libre cours.

Libre de toute exigence du réel qui s'impose à lui, ne voulant plus suivre que ce qui sort de lui-même, l'homme devient un loup pour l'homme, d'où les luttes destructrices entre individus et les luttes plus destructrices encore entre collectivités.

Ainsi, à la source de tous les ravages qui ont fait couler en notre siècle des flots de larmes, de sang et de boue, on trouve l'idéalisme, fruit de l'orgueil de l'esprit qui ne veut dépendre que de lui-même et refuse la soumission au réel à travers lequel Dieu Lui-même, Créateur de la réalité, se donne à nous pour nous conduire à notre bien.

## Soumission au réel et volonté de Dieu

Nous avons montré comment l'idéalisme, lié indissolublement à l'orgueil de l'esprit, est la source de toutes les erreurs et déviations du monde moderne et comment il a déformé la mentalité et la structure psychologique de la plupart de nos contemporains. Les catholiques vivant dans le monde contemporain et en respirant l'atmosphère n'ont pas toujours échappé à cette déformation, et il arrive qu'il se trouve parmi eux des esprits faussés par une imprégnation idéaliste.

L'effet de l'idéalisme sur les chrétiens est de les amener à rechercher un ordre idéal, pleinement satisfaisant pour la logique interne de l'esprit (et couvrant souvent ainsi d'un masque idéal et d'une façade idéologique les rancoeurs et les rancunes, les cupidités et les revendications), au lieu de *réaliser* les exigences de la charité dans les possibilités réelles de l'action de chaque jour.

Le vrai chrétien n'est pas celui qui satisfait son esprit avec de beaux sentiments et de belles théories, mais celui qui accomplit chrétiennement les plus humbles actes de chaque instant en y réalisant la foi et la charité. L'Évangile nous l'a déjà dit : ce ne sont pas ceux qui disent « Seigneur, Seigneur », mais ceux qui accomplissent la volonté de Dieu qui entreront dans le royaume. Et la volonté de Dieu nous est donnée à chaque instant par le devoir du moment présent, dans lequel il s'agit d'incarner toute la charité en nous y donnant totalement à ce que Dieu nous demande : la sainteté se construit ainsi, instant par instant, par les actes effectivement réalisés dans la donation de nous-mêmes par amour à la volonté de Dieu.

Les chrétiens d'aujourd'hui ont grand besoin de relire les oeuvres du R.P. de Caussade et le livre du R.P. Garrigou-Lagrange sur *La Providence*, où ces grands auteurs spirituels insistent si bien sur la réalité de l'instant présent, où il s'agit de réaliser notre christianisme, qui ne consiste nullement en vœux d'avenir. La volonté de Dieu nous est donnée par la réalité qui est l'oeuvre de Dieu (c'est Dieu qui fait exister le réel et le constitue tel qu'il est) et il n'y a de réel que l'instant présent : Dieu nous donne Sa volonté, nous dit ce qu'Il nous demande par l'ensemble de circonstances réelles, de possibilités réelles qui sont son oeuvre, dans lesquelles Il nous situe à chaque instant et desquelles résultent pour nous les devoirs précis à remplir effectivement au moment présent. Tout le reste est chimère de l'orgueil qui nous détourne du devoir effectif. La soumission à la volonté de Dieu exige donc la soumission de chaque instant au réel avec toutes ses données qui sont l'oeuvre de Dieu : il ne peut y avoir de christianisme vécu sans ce redressement réaliste, sans échapper à la désarticulation idéaliste qui replie l'homme sur lui-même et tourne son regard vers des constructions idéales.

Le christianisme n'est pas une règle abstraite, un idéal de vie, il est vie réelle du Christ en nous : le

chrétien est membre du Christ, le Christ qui est au ciel depuis l'Ascension continue à vivre et à agir sur la terre en nous, par ses membres que nous sommes, et le christianisme consiste à réaliser ce que le Christ veut faire aujourd'hui par nous, à être le Christ vivant par nous là où nous habitons ou travaillons, dans toutes nos actions de chaque instant. Le Christ n'est pas un modèle extérieur et idéal à imiter. Il est au dedans de nous, principe intérieur de notre vie de chrétiens. À ceux qui demandent une règle d'action dans leur vie familiale, leur travail, leurs distractions, le christianisme répond simplement : « Vous êtes le Christ vivant au XXe siècle là où vous êtes, que ce soit le Christ qui pense, parle et agisse par vous. » L'idéalisme demande une règle idéale et abstraite, le christianisme nous donne une Personne concrète et réelle, qui veut vivre et agir par nous. Marcel de Corte a très bien vu que pour l'idéalisme « la réalité divine est considérée comme un principe abstrait, comme une loi générale de l'ordre. Le message évangélique voit sa force s'énerver et se tarir en quelques maximes morales de conduite ».

L'Église nous indique la voie du redressement par laquelle les chrétiens d'aujourd'hui peuvent échapper à la déformation idéaliste en donnant pour maître de vie à notre temps sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, et en nous engageant dans sa « *petite voie* » d'enfance spirituelle que le Saint-Esprit lui a inspirée pour sauver le monde moderne qui se meurt d'orgueil de l'esprit.

En effet, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus vient nous montrer que toute la sainteté consiste à accomplir par amour, dans un don total de nous-mêmes à la volonté de Dieu, les plus simples actions de chaque instant, les plus élémentaires devoirs de la vie quotidienne. La maman qui torche le derrière de son enfant parce que telle est à ce moment la volonté de Dieu vaut plus que si elle abandonnait son enfant pour faire une thèse de philosophie.

Le chemin du redressement, dit Marcel de Corte, « n'est pas en poursuivant d'abord un idéal inaccessible de moralité universelle, en rêvant à je ne sais quelle chimère internationale, en proposant au monde une panacée extraite à coups d'abstractions d'une nature et d'un droit humains quintessenciés en formules », mais, pour l'homme, « à chaque instant de son existence terrestre de faire passer dans tout son être, dans tous ses actes et jusqu'à la moelle de ses os, l'esprit qui l'anime ».

Aussi « sainte Thérèse a discerné avec une extraordinaire acuité psychologique que la reconstruction de la personne humaine ne pourrait se faire, en plénitude et en vérité, que dans l'humble nécessité terrestre quotidienne... Cette espèce de glorification du banal réel de notre pauvre activité terrestre journalière met à nu l'éternité qui l'illumine...

« Toute la doctrine thérésienne se résume en un réalisme intégral qui ne perd jamais le sens du mystère et de l'éternel inclus dans tout ce qui existe authentiquement. Or, nous avons besoin de ce réalisme comme du pain que nous mangeons... Le moindre geste de la vie ordinaire peut condenser en lui, en son existence éphémère, toute la lumière dévalant du ciel... Sur ce fondement infinitésimal et dans la surabondance de la Grâce, les hommes de demain rebâtiront la nouvelle civilisation. »

## Le prochain et l'humanitarisme

Quand l'Évangile nous parle de la charité fraternelle, d'aimer les autres hommes comme nos frères parce que tous fils du même Père, il parle toujours d'aimer son *prochain* et, depuis, toute la prédication chrétienne parle d'amour du prochain, au point que le mot « prochain » est devenu l'un des mots les plus usités du vocabulaire chrétien. On peut même remarquer que le mot « prochain » est propre au vocabulaire chrétien.

Si le mot ne surprend plus nos contemporains, à cause de l'usage qui en a été fait depuis dix-neuf siècles, il a surpris les contemporains de Jésus et ceux-ci l'ont interrogé : Jésus leur a répondu par la parabole du bon Samaritain. Or, cette parabole nous montre clairement que le prochain, c'est « l'homme réel et concret » que la Providence, par le jeu des circonstances toujours disposées par Elle, rend « proche » de nous, c'est-à-dire met près de nous, met sur notre chemin. Si la notion de prochain est propre au christianisme, c'est parce qu'elle est inconcevable sans faire intervenir la volonté de Dieu qui, en nous faisant rencontrer tel homme dans telles circonstances, en nous le rendant « proche », nous fait connaître par là qu'Il veut que nous le traitions comme notre frère. Il peut s'agir de circonstances permanentes comme celles qui font de tel être humain notre épouse ou notre époux, notre père ou notre mère, notre enfant, un membre de notre famille, un ami, un collègue de travail, un concitoyen, un subordonné ou notre supérieur, etc. (par exemple, pour un prêtre son paroissien, pour un professeur son élève, pour un patron son employé, etc.). Il peut s'agir de circonstances accidentelles, comme celles qui ont mis le blessé sur le chemin du bon Samaritain. Les unes et les autres sont pour le chrétien l'expression de la volonté de Dieu ; c'est ainsi, par cette multitude de *relations de prochain à prochain*, que le courant de la charité circule dans l'Église tout entière, nouant les membres les uns aux autres, constituant un tissu de liens variés, formant l'Église comme un organisme vivant.

Si nos contemporains même catholiques pratiquants, héritiers de dix-neuf siècles de christianisme, ont peine à le comprendre, c'est que, comme nous l'avons montré, la plupart sont, à leur insu, intoxiqués par l'idéalisme : or, ce que nous venons d'expliquer est inséparable du *réalisme chrétien*. C'est parce que Dieu est l'auteur de la réalité, parce qu'Il fait exister les hommes et les événements de leurs vies, qu'Il réalise les circonstances rendant deux hommes « proches » l'un de l'autre, qu'Il réalise ce noeud d'événements qui fait que tel homme est le prochain de tel autre.

À la notion de prochain que nous donne ainsi le réalisme chrétien, l'idéalisme moderne a substitué l'humanitarisme qui s'adresse à l'homme abstrait et universel. Certes, la charité est universelle, car elle nous impose d'aimer tous les hommes dans le Christ, mais cela veut dire qu'en exclure un seul, en refuser

un seul comme prochain détruit la charité : nous ne pouvons aimer effectivement et en réalité tous les hommes qu'en manifestant notre amour aux hommes réels qui se trouvent sur notre chemin, c'est-à-dire au prochain. C'est notre comportement avec l'homme réel et concret qu'est le prochain qui est le signe que notre charité est universelle. L'humanitarisme, au contraire, ne cherche pas à réaliser l'amour dans les relations de prochain à prochain où se nouent les liens entre des hommes réels : son inspiration idéaliste le porte vers des constructions de l'esprit concernant l'humanité ou l'homme universel et abstrait, vers des solutions idéales et générales. Il craint même les relations de prochain à prochain : il lui faut l'individu numéro anonyme, s'absorbant dans la masse universelle avec des problèmes résolus théoriquement pour l'universalité des hommes par des solutions uniformes pour tous les individus.

Finalement, à la charité, l'humanitarisme substituera le règlement, loi construite par l'esprit du grand mécanisme administratif destiné à l'homme universel. La parabole du bon Samaritain nous parle de ceux qui ont passé près du blessé sans le secourir : peut-être avaient-ils l'esprit occupé par la recherche d'un mécanisme universel destiné à empêcher toutes les blessures ou à guérir tous les blessés. Que dira le Christ, au jour du jugement, à l'employé d'administration qui se sera trouvé en face d'un homme réel dont les besoins réels étaient urgents, et qui lui aura répondu : « Votre cas n'est pas prévu par le règlement » ?

## Descartes et le monde moderne

Descartes est vraiment le père du monde moderne, la source première de toutes ses erreurs, de toutes ses déviations, de tout son désordre.

Descartes est le soleil levant du monde moderne. Et toutes les religions de ce monde moderne, rationalisme, scientisme, libéralisme, idéalisme, marxisme, fascisme, toutes, si opposées qu'elles soient entre elles, peuvent apporter leur hommage à Descartes : il est, sans conteste, leur père commun, père au sort tragique, dont les enfants s'entredévorent. Quant à nous, chrétiens, après avoir en un mot accompli le devoir du salut respectueux toujours dû au génie, nous devons à la vérité de dire sans ambages qu'entre Descartes et nous il n'y a rien de commun. Nous avons répété cent fois que ce sont les idées qui mènent le monde et que l'histoire humaine est le fruit des doctrines qui la conduisent : si le monde est aujourd'hui plongé dans cette crise « sans précédent », si le monde atteint aujourd'hui un tel degré d'effondrement et de désordre, où se le disputent la guerre, la révolution, le chômage, la famine, c'est principalement à Descartes que nous le devons. La vérité ne nous permet pas de saluer en lui d'autre paternité.

Descartes, nous diront peut-être certains catholiques, trop oublieux des condamnations sans appel portées contre lui par l'Église, Descartes a eu la foi, même fut un homme pieux, faisant vœux et pèlerinages. Mais Descartes est l'homme de la séparation. Sa foi est bien reléguée dans un petit coin clos de son âme, ou plutôt dans le seul domaine de son hérédité, de ses instincts, de son éducation, de ses habitudes, de ses sentiments, comme il le dit lui-même : « la religion de son roi et de sa nourrice ». Cette foi est totalement séparée de sa pensée et de sa vie qui se développent d'une manière absolument étrangère et extérieure à tout christianisme. La foi cesse, chez Descartes, d'être une vertu intellectuelle qui illumine et inspire toute la pensée et toute la vie. Elle n'est plus qu'un sentiment hérité et conservé par commodité dans une famille et un pays encore chrétiens, tandis que la raison humaine entend bien se passer d'elle et construire toute seule la pensée et la vie de l'humanité. Et si aujourd'hui tant de chrétiens mettent leur foi et leur religion à part, et en dehors de leur pensée et de leur vie, s'ils ne considèrent leur foi ou leur religion que comme un héritage de famille, une tradition respectable, un instinct, un sentiment, s'ils relèguent le christianisme dans le champ clos de ce qu'ils appellent « le sentiment religieux » en lui fermant soigneusement la porte de leur intelligence et de leur vie, c'est à Descartes que nous le devons. La séparation mortelle qui s'est faite au XVIIe siècle entre la foi et l'intelligence, entre la religion et la réalité humaine, entre un christianisme qui avait encore pour lui, en quelque sorte, « la vitesse acquise » et la civilisation, Descartes en est l'auteur principal.

Il suffira que ce christianisme d'instinct et de sentiment s'étirole et meure, pour que nous ayons le

monde sans le Christ : il est déjà séparé de Lui, il peut se passer de Lui, puisqu'il s'en passe déjà.

Jésus-Christ ne se tolère pas dans un coin et on ne mérite pas un brevet de christianisme parce qu'on le laisse là comme un hôte un peu gênant qu'on ne prend pas la peine de mettre dehors : il faut vivre de Lui, il faut que toute la vie soit à Lui, ou c'est la mort. En face de cette séparation mortelle, de ce rationalisme naissant en Descartes, toute notre dévotion à la protestation véhémement et splendide de foi surnaturelle et vivante que dresse contre lui l'âme ardente de Pascal. Malgré tout ce que son génie a de dur et de tendu qui l'a empêché d'être un saint, malgré tout ce qui demeure en lui de raideur janséniste, Pascal est là comme un flambeau qui fait luire sur les hommes la vraie lumière du Christ et humilie devant la foi et la grâce cette raison orgueilleuse dont Descartes exalte la toute-puissance.

La raison humaine, la science humaine se suffisant à elles-mêmes pour construire la vie de l'humanité et dominer la nature, le regard des hommes tourné vers la seule connaissance et domination du monde physique par la science physico-mathématique, tel est le premier germe légué par Descartes. Mais Descartes n'est pas seulement l'homme de la séparation de l'intelligence et de la foi, du christianisme et de la vie, il est l'homme de toutes les séparations. Et c'est pourquoi il ne faut pas s'étonner que ses fils s'entredévorent. Si Descartes a brisé le lien vivant entre la nature et la grâce, il a brisé aussi le lien vivant entre l'âme et le corps. L'âme n'est plus, pour lui, une réalité douée certes d'intelligence et de liberté, mais vivant dans le corps en l'animant, en lui donnant la vie, elle devient un esprit pur sans lien naturel avec le corps qui n'est plus qu'une pure machine, elle est enfermée dans la pensée comme le corps est enfermé dans les lois de la mécanique. Coupure qui mutilé l'homme définitivement. Car, comment maintenir ces deux réalités sans lien et cette dualité de l'homme ? On supprimera l'une ou l'autre, d'où le débat factice et inévitable de l'idéalisme et du matérialisme. Ou bien l'on verra d'abord que la vie de l'homme est pensée et on supprimera le corps et le monde pour n'admettre plus d'autre réalité que nos idées et notre pensée : c'est l'idéalisme. Le corps et le monde ne sont plus alors qu'une invention, une création de l'esprit. Ou bien l'on verra d'abord que la vie de l'homme est vie d'un corps, que pensée et volonté n'existent que dans un cerveau, et on supprimera cette âme devenue tout à fait inutile pour n'admettre plus d'autre réalité que la matière et réduire la vie intellectuelle et morale à un reflet, une superstructure : c'est le matérialisme. De ce côté, le marxisme, le communisme est l'aboutissement nécessaire du cartésianisme, et les communistes ne nous trompent pas quand ils revendiquent comme leur l'héritage de Descartes.

Enfin —autre aspect de l'idéalisme— Descartes a encore brisé le lien vivant, la solidarité entre la pensée qui connaît et le réel qu'elle connaît. Pour Descartes, nous ne connaissons que nos idées, nous sommes enfermés dans nos idées. Et la pensée humaine devient un système d'idées qui vaudra par sa cohérence, son harmonie intérieure. Elle n'est plus cet accueil souple et vivant, toujours partiel mais toujours ouvert, de la réalité sans fin où l'homme qui connaît communique à l'immensité de l'univers.

Descartes s'efforce certes de maintenir le réalisme par le biais d'une intervention divine qu'il ne réussit à justifier que par un grossier cercle vicieux, car comment une pensée séparée du réel, par lequel

seul elle peut aller à Dieu, pourrait-elle encore connaître Dieu ? Mais le germe mortel de l'idéalisme est posé et par là le germe de la libre pensée. Si la pensée n'est pas, dès son premier éveil, suspendue au réel, accueil du réel, elle ne rejoindra jamais le réel et elle n'a plus qu'à construire librement son système d'idées, sans se soucier d'aucune vérité absolue qui s'impose à elle.

Sens de l'unité, sens du réel et de la vérité, voilà ce que Descartes a tué. Mais il a tué aussi le sens du mystère. S'il n'y a plus que des idées, s'il n'y a plus à se préoccuper d'un réel qui dérobe toujours à nos idées une zone de mystère, on exigera de ces idées la parfaite clarté. Et voilà qui explique cette terrible maladie moderne de toujours sacrifier la vérité et la profondeur à la clarté, comme si le but des démarches de l'intelligence était l'idée et non le réel. Le simplisme et l'esprit de système auxquels aboutit le fétichisme des idées claires ont aussi leur source en Descartes.

Au fond de tout cela, il y a la complaisance désordonnée de l'esprit humain en lui-même.

Descartes est l'homme de la séparation parce qu'il est, en définitive, l'homme de l'orgueil et de la désobéissance et rien ne sépare comme l'orgueil et la désobéissance.

Descartes est l'homme qui, au point de départ de toute sa pensée, a eu la prétention de faire table rase de tout le passé, de mettre en doute tout l'apport des siècles, pour reconstruire à lui seul et une fois pour toutes, toute la science humaine. Descartes est l'homme qui a querellé tous ses contemporains parce qu'il n'a jamais admis qu'une découverte pût être faite par un autre que par lui. C'est bien ce caractère qui apparaît dans le regard dur, le profil coupant si bien rendu par le génial pinceau de Franz Hals : on croirait le portrait de l'orgueil ! N'est-ce pas le monstrueux orgueil de Descartes que le monde moderne a pris pour maître quand l'homme n'y veut dépendre que de lui et y revendique une autonomie absolue ? Cet orgueil là est la séparation la plus profonde qui sépare l'homme et de l'être et de sa perfection et de Dieu.

Nous voici à l'issue —et à l'agonie— de trois siècles d'histoire dont Descartes est la source. Ces trois siècles sont, certes, riches d'un apport immense que nous devons faire nôtre, nous qui aimons tout le réel et ne voulons aucune séparation, sauf du mal et de l'erreur. Mais ces trois siècles portent la tare d'une déviation constante dont Descartes est responsable.

Responsabilité tragique dans la gravité exceptionnelle de cette heure, où la seule leçon de ces trois siècles et de cet héritage est que nous ne retrouverons pas la vraie voie de l'humanité sans renouer tous les liens que le dur ciseau de Descartes a tranchés.

## Nous ne sommes pas spiritualistes

Si j'intitulais cet article : « Nous ne sommes pas matérialistes », personne ne serait surpris ; peut-être simplement trouverait-on inutile de faire un article pour dire que nous, catholiques, ne sommes pas matérialistes, tellement cela est évident aux yeux de tous. Il est clair, au contraire, que nous allons nous donner un air de paradoxe et surprendre une grande partie de nos lecteurs avec ce titre. La pensée moderne a tellement été habituée par l'idéalisme à faire des coupures, des casiers et des compartiments établis par l'esprit au lieu de regarder la richesse complexe et nuancée du réel, elle est tellement menée par l'appât d'idées simples et claires et conduite par là à de fausses et stériles oppositions dressant les systèmes de pensée les uns contre les autres, qu'elle est devenue incapable de concevoir ce qui n'est pas pure matière autrement que comme étant pur esprit et n'échappe au matérialisme qu'en tombant dans le spiritualisme. Que tout le problème humain ne se réduise pas à un dilemme qui nous impose de choisir entre deux systèmes opposés, matérialisme et spiritualisme, c'est ce que ne peut imaginer une pensée de formation idéaliste qui ne connaît que les constructions de l'esprit et ses abstractions.

La plupart des hommes considèrent donc aujourd'hui l'humanité comme divisée en deux camps : les spiritualistes et les matérialistes, et le catholicisme leur apparaît comme un des éléments du camp spiritualiste. Et nous voilà, du coup, classés alliés de tous les spiritualismes contre le matérialisme.

De là à considérer comme insignifiantes et sans importance les différences de doctrine qui peuvent exister entre les divers spiritualismes et à dissoudre la pensée chrétienne, purgée de toute doctrine précise, en un spiritualisme aussi vague qu'inconsistant, il n'y a qu'un pas. On nous dira bientôt que la seule chose qui compte, c'est d'être spiritualiste, et qu'à côté de tout cela l'ensemble du dogme chrétien est bien secondaire et peut être facilement abandonné.

Dans une telle perspective, non seulement on fera chorus avec les protestants pour abandonner la vérité catholique sur l'Église et les sacrements, mais on ne parlera plus du Christ, on ne parlera même plus de Dieu, on en arrivera à se contenter de parler de « forces spirituelles » et de se dire « spiritualiste ».

Que de fois il nous est arrivé, critiquant une doctrine fautive et nocive, de nous entendre répondre par quelque bon catholique : « Mais elle est spiritualiste ! » comme si ce mot magique absolvait tout, autorisait toutes les erreurs, suffisait au triomphe de la vérité ! Le catholicisme ne serait alors qu'une forme particulière de spiritualisme qui, pour mieux assurer dans l'unité le front commun du spiritualisme, aurait le devoir de s'entendre avec les autres spiritualismes et de faire, le plus possible, silence sur les différences.

Eh bien ! non seulement nous ne pouvons accepter de nous laisser ainsi embrigader parce que

nous ne pouvons pas renoncer à clamer en toute circonstance, à temps et à contretemps, la moindre parcelle de la vérité chrétienne, et que cela nous interdit d'appartenir jamais à aucun front commun doctrinal<sup>9</sup>, mais aussi nous ne pouvons pas plus admettre d'être classés dans le camp spiritualiste que dans le camp matérialiste, parce que nous n'appartenons à aucun de ces systèmes qui, l'un et l'autre, mutilent la vérité complète, parce que nous ne pouvons rien abandonner de la vérité complète et ne serons jamais ni matérialistes ni spiritualistes.

Une pensée idéaliste, qui ne conçoit que ce qui est idée simple et claire et se réduit par là à échouer devant la complexité du réel, ne peut concevoir que des abstractions à l'état pur et absolu et n'envisage donc que ce qui est pure matière et ce qui est pur esprit. Les uns, frappés par l'évidence du corps matériel, diront que tout l'homme est matière : ce sont les matérialistes. Mais ils se rendent par là incapables d'expliquer la pensée et la liberté qu'on ne saurait attribuer à une matière qui d'elle-même et par tous ses attributs ne pense pas et n'est pas libre. D'autres, frappés par l'évidence de la spiritualité de la pensée et de la liberté, verront en l'homme un pur esprit, quitte à contredire l'évidence en ne considérant le corps que comme une illusion. Je ne crois pas que ce spiritualisme absolu ait jamais sérieusement pénétré chez les catholiques. Malheureusement, au contraire, un trop grand nombre de catholiques, ignorants de la véritable doctrine chrétienne, suivent les erreurs de Platon et de Descartes en considérant l'homme comme réunissant un corps qui est pure matière et une âme qui est pur esprit. C'est ce spiritualisme appliqué à l'âme humaine et regardant le corps comme un élément étranger qui constitue l'erreur pernicieuse et trop répandue que nous devons nous appliquer à combattre — erreur qui, disons-le en passant, a été formellement condamnée comme hérétique par le Concile de Vienne. Cette erreur apparaît à travers une multitude de formules courantes auxquelles on ne fait même plus attention. Comme, par exemple, de dire que l'âme est « en prison dans le corps » ou de louer qu'elle s' « évade de sa prison ».

Cette erreur est grave parce qu'elle brise l'unité de l'être humain en deux réalités étrangères l'une à l'autre, et dont l'union qu'on prétend maintenir entre elles serait, en réalité, inconcevable. Et non seulement elle détruit l'homme, mais elle détruit aussi le corps et l'âme, chacun de son côté.

Un corps qui serait pure matière ne serait pas un corps humain vivant, sentant et pensant, ce serait un minéral ou un cadavre. Une âme qui serait pur esprit ne serait pas l'âme d'un homme, être corporel appartenant au règne animal, ce serait un ange. Un corps humain n'est un corps humain qu'animé par une âme humaine intelligente et libre, donc spirituelle. Une âme humaine n'est une âme humaine que parce qu'elle est l'âme d'un corps — et c'est, d'ailleurs, ce qui rend absurdes toutes les théories de « réincarnation », car une âme humaine est l'âme de *son* corps, et de nul autre corps ; l'âme d'un autre corps n'est plus la même âme et ne constitue plus le même homme, aussi l'âme ne peut reconstituer l'homme

---

<sup>9</sup> Bien entendu, sur le plan de l'action, tous les fronts communs peuvent s'envisager selon l'opportunité. C'est sur le plan de la doctrine que tout front commun est à jamais impossible.

complet à la résurrection qu'avec son corps. Fait ainsi d'âme animant le corps et de corps animé par l'âme, l'homme est un tout complet, l'homme n'est pas deux êtres, l'âme et le corps, il est un seul être que l'âme et le corps constituent dans son unité.

Ceux qui, méconnaissant cette vision complète de l'homme total, professent l'erreur spiritualiste, ont une lourde responsabilité, car ils présentent la doctrine chrétienne sous une forme gravement mutilée qui donne prise à toutes les objections du matérialisme, les justifie et, par là, favorise les progrès du matérialisme. Contre le spiritualisme valent pleinement tous les arguments du matérialisme montrant par l'expérience, d'une manière irréfutable, que c'est notre cerveau, organe corporel, qui pense et veut, que notre vie intellectuelle et morale dépend de notre hérédité, de la constitution de notre corps, de l'état de nos glandes et de nos centres nerveux, etc. Il est clair qu'un homme n'est lui-même que par tous les caractères de son corps et que, par là seulement, son âme a une individualité (d'où, encore une fois, l'absurdité de la théorie de « réincarnation » de l'âme en un autre corps). Il est bien certain que c'est le cerveau qui pense et veut, mais comme la matière cérébrale ne saurait par elle-même penser et vouloir, le cerveau ne pense et veut qu'animé par l'âme qui fait de lui un cerveau humain.

D'ailleurs, tout homme sent profondément que son corps est lui, aussi le spiritualisme lui fera-t-il regarder l'âme pur esprit comme quelque chose d'étranger qu'on niera facilement, qu'on négligera en tout cas, pour vivre dans la réalité du corps une vie purement animale et, par là encore, le spiritualisme mène au matérialisme comme toute erreur à l'erreur opposée. Mais si tout homme sent que son corps, c'est lui, il a aussi conscience que sa pensée et sa liberté spirituelles, c'est lui, et que ce « lui » est un, donc il faut bien dire qu'il y a un seul être humain fait de corps et d'âme spirituelle dans l'unité.

Sur le plan social aussi une conception spiritualiste, séparant les nécessités matérielles de la vie humaine de tout l'ordre de la vie intellectuelle et morale, donne prise aux conceptions matérialistes — et c'est ainsi que le marxisme a pu s'emparer de tout l'ordre de la vie matérielle soustrait à toute régulation morale.

Nous voyons donc combien le spiritualisme est nocif et ruineux. Aussi faut-il répéter partout combien lui est étrangère la doctrine chrétienne, tout entière axée sur le dogme de l'Incarnation. Comme il est loin du spiritualisme, ce christianisme qui nous enseigne que le Verbe s'est fait CHAIR !

## Notre réalisme

Constamment, de nos jours, les chrétiens qui mettent l'accent sur les éléments supérieurs de l'homme, ceux de la vie spirituelle, intellectuelle et morale, et qui surtout dirigent toute la destinée humaine vers Dieu et enseignent l'élévation de l'homme à une vie vraiment divine par la grâce, sont traités « d'idéalistes ». Que de fois même on entend qualifier d'idéalisme toute attitude généreuse, désintéressée ! et le nom de « réaliste » est réservé, avec un accent en général péjoratif, à l'homme qui n'a souci que d'intérêts matériels, au matérialiste, à l'homme intéressé, arriviste ou jouisseur. La réalité est donc rejetée du côté de l'immoralité, qui semble avoir pour elle de solides assises dans le réel, tandis que le christianisme et même la morale sont attribués au pays de l'idéal ou de l'irréel. On se donne ainsi le loisir, aux heures de beaux sentiments, d'admirer l'idéalisme chrétien, mais on pense aussi qu'il faut bien vivre dans le réel et, pour cela, transiger avec le christianisme et la morale.

Disons donc une bonne fois que rien n'est plus rageant pour un chrétien que d'être traité d'idéaliste, car il n'y a rien qui soit autant que l'idéalisme aux antipodes du christianisme et inconciliable avec le christianisme. L'idéalisme nous attache à un idéal, c'est-à-dire à une construction de notre esprit, à un système d'idées... et cela revient à dire que l'idéalisme est une forme ou un fruit de l'orgueil, de la complaisance que l'homme met en lui-même dans ses idées, dans les productions de son esprit. Le monde moderne est plein de faiseurs de systèmes, de constructeurs de plans, d'inventeurs de quelque nouvel idéal, donc pétri d'idéalisme, parce que c'est un monde d'orgueil. Et l'orgueil est le pire ennemi de la vie chrétienne.

L'A.B.C. du christianisme, c'est l'humble docilité au réel, la soumission de notre esprit au réel, cette soumission qui blesse l'orgueilleux idéalisme, parce que le réel, qu'il faut accepter « tel qu'il est », n'a pas été créé par nous, à notre guise, comme un idéal librement inventé par notre esprit ; il a été créé par Dieu, et l'accepter tel qu'il est, c'est l'accepter tel que Dieu l'a créé : c'est donc se soumettre à Dieu.

Mais, pour avoir une telle attitude, il faut d'abord reconnaître la réalité de Dieu, et c'est à quoi le monde moderne, dans son orgueil idéaliste, ne veut pas se résoudre. Le monde moderne tolère Dieu à condition d'en faire un idéal, une invention de notre esprit, le fruit de beaux sentiments, d'une exaltation intérieure, d'un sentiment religieux. On dit couramment que Dieu est le plus bel idéal, c'est-à-dire la plus belle invention des plus beaux sentiments. La religion serait alors affaire de sentiment ; elle dépendrait d'un sentiment de l'idéal divin qu'on a ou qu'on n'a pas, qu'on est libre d'avoir ou de ne pas avoir.

On voit le désordre qui consiste à faire de Dieu une création de notre esprit et de nos sentiments, alors que c'est Dieu qui nous a créés, et que nous n'existerions pas sans recevoir l'existence de Lui.

L'orgueil de l'idéalisme ne veut pas cette dépendance de Dieu dans notre existence ; il veut que ce soit l'homme qui crée Dieu, et Dieu qui dépende de l'esprit humain qui l'invente ou l'imagine : folie suprême de l'orgueil de parler de Dieu comme d'un idéal !

Dieu n'est pas un idéal. Il est la suprême et parfaite Réalité, source de toute réalité ; c'est lui qui donne l'existence à toute réalité ; aucune réalité n'est réelle sans recevoir de Dieu tout ce qu'il y a en elle de réalité, rien de réel ne peut exister sans être accroché à Dieu dans toute sa réalité ; autrement dit, non seulement rien n'est plus réel que Dieu, mais rien n'est réel que par Dieu créateur. Cette réalité de Dieu s'impose à notre esprit, qui lui-même n'existe et n'est réel qu'en recevant de Dieu son existence et sa réalité. Vivre en dépendance de Dieu et tendre vers lui, c'est le suprême et parfait réalisme.

Et le christianisme sera profondément réaliste parce qu'il ne cherche pas la satisfaction de l'esprit humain dans ses propres constructions, mais les dons de Dieu, qui sont du réel, comme tout ce que fait Dieu — et en toute réalité le christianisme voit une trace de Dieu qui l'a faite, une volonté de Dieu. Oh ! le magnifique réalisme de saint François d'Assise qui voyait Dieu créateur en toute réalité, au point de l'appeler « mon frère » ou « ma soeur » ! Docilité, soumission au réel oeuvre de Dieu, telle est l'attitude réaliste essentielle du christianisme.

Il en résulte une morale réaliste. Il ne s'agit pas, dans la morale chrétienne, de suivre quelque loi de notre esprit qui violenterait le réel. Il s'agit d'obtenir un but —qui nous est réellement offert— qui est notre bonheur, notre perfection, notre gloire dans la vie éternelle, et de prendre les moyens réels, efficaces, d'obtenir ce but. Tel est le sens de la parabole de l'économe infidèle : le Christ cite cet homme qui, ayant pour but les richesses de ce monde, emploie les moyens qu'il faut pour les obtenir réellement afin de nous montrer à nous qui voulons la vie éternelle, que nous devons aussi prendre les moyens qu'il faut pour l'obtenir réellement, donc être aussi réalistes que le sont les avares et les cupides pour obtenir les richesses, ou les jouisseurs pour obtenir les plaisirs.

La morale n'est rien d'autre que l'indication des bons moyens, du bon chemin pour notre vrai bonheur et notre vraie perfection. Elle est tout entière soumission à une réalité, à la réalité de notre nature qui est telle que Dieu l'a faite, et qui se dégrade si nous prenons le chemin du péché tandis qu'elle se perfectionne sur le chemin de la morale. Elle ne poursuit pas un idéal, mais l'épanouissement réel de notre vie, le perfectionnement réel de notre être.

Il est donc capital de se gendarmier contre cet absurde séparatisme contemporain qui coupe l'esprit du réel en livrant l'esprit à l'orgueil et, du même coup, le réel au plus bas utilitarisme ou au plus bas matérialisme. Le réel, c'est tout le réel de la matière à Dieu, du corps à l'esprit. L'esprit doit être réaliste, ne pas se soucier de l'idéal, des chimères qu'il crée, mais du réel, de tout le réel, qui nous est donné par Dieu, et par lequel nous devons aller à Dieu, suprême Réalité.

## Réalisme de la perfection

Nous avons montré dans l'idéalisme l'erreur fondamentale et la source de toutes les erreurs du monde moderne, la source profonde de la corruption présente des esprits et des coeurs, des mentalités et des moeurs. D'autres penseurs, s'inspirant des mêmes vérités traditionnelles et de la même observation de l'homme contemporain, ont, sous d'autres formes, développé le même thème : c'est, notamment, le cas de Gustave Thibon, le grand psychosociologue français, et de Marcel de Corte, l'éminent métaphysicien belge. Ce dernier, en particulier, a poussé à fond l'analyse de la nocivité de l'idéalisme moderne et de ses fruits, dans ce puissant et lucide ouvrage qui s'appelle *Incarnation de l'homme*, tandis que le premier nous donnait comme une synthèse et comme un condensé de ses plus pénétrantes observations dans *Retour au réel*. Il s'agit, avant toute chose, de rappeler à l'homme d'aujourd'hui qu'il y a une réalité dont il n'est pas le maître, qui est l'oeuvre de Dieu, et qu'il ne peut trouver que l'échec et la misère hors de la soumission à ce réel, à cette réalité de sa propre nature et du monde.

Cette « soumission au réel » est à la fois et inséparablement humilité et vérité : c'est l'esprit qui s'incline devant « ce qui est ». L'idéalisme, au contraire, est inséparable de l'orgueil, l'esprit refusant le réel pour se complaire intérieurement dans un idéal, dans une construction théorique qui est son invention et son oeuvre, et où il ne trouve que lui-même et la satisfaction qu'il met en lui-même.

Le réalisme va encore avec l'amour qui se donne à l'objet aimé, tandis que l'idéalisme est replié sur soi d'un esprit qui ne veut aimer que ses propres créations intérieures et se refuse à aimer ce qui lui est donné par Dieu dans le réel.

Concernant la réalisation de la destinée humaine, la marche de l'homme vers sa perfection et son bonheur, M. de Corte et Thibon se sont élevés avec lucidité et avec force contre une morale idéaliste qui construit un idéal tout théorique de perfection dans lequel l'esprit se complait intérieurement, mais qui est incapable de transformer effectivement « la réalité des moeurs » : que d'hommes parlent aujourd'hui d'héroïsme, de sainteté, de mystique, et qui sont incapables de pratiquer les plus élémentaires obligations des commandements de Dieu ! Déjà le Christ et les apôtres avaient dû s'élever contre l'idéalisme moral des pharisiens, théoriciens intransigeants de la perfection, incapables de pratiquer les plus élémentaires vertus que pratiquaient même les païens. Il s'agit donc de promouvoir une morale réaliste qui cherche à travers la réalité des moeurs humaines à tracer le chemin réel de la destinée humaine par lequel l'homme puisse effectivement devenir meilleur : une morale qui ne se réalise pas dans les moeurs est une morale vaine.

Nous ne reviendrions pas sur tout cela si, par ces campagnes pour le « retour au réel » et contre

l'idéalisme, nous n'avions provoqué les protestations d'un certain nombre de critiques qui nous accusent d'encourager l'imperfection et la médiocrité qui, sans dont selon eux, seraient seules au niveau du réel, et de défavoriser une morale de perfection et de sainteté. Et en affirmant l'urgence d'un appel à l'héroïsme, à la perfection, à la sainteté, ils croient prendre position contre notre réalisme et justifier au moins une certain part d'idéalisme qui leur paraît nécessaire pour soulever l'homme au-dessus des médiocres réalités quotidiennes. Voilà qui nous appelle à reprendre la plume, car il y a certainement une erreur, peut-être plus pernicieuse que toutes les autres, à opposer réalité et perfection, et à mettre la perfection du côté de l'idéal.

Certes, toutes les réalités créées —précisément parce que créatures— sont imparfaites et limitées, Dieu seul est l'Être parfait et infini. Mais si la réalité de toute chose créée est limitée, il reste que ce qu'il y a en elle de réalité est justement ce qu'il y a en elle de perfection : elle est parfaite par ce qu'elle est. Sa perfection est à la mesure exacte des dimensions de son être ou de sa réalité. Il n'y a de perfection que dans l'être, dans la réalité, et non dans un idéal qui n'est pas, et les choses créées sont imparfaites dans la mesure même où leur réalité est limitée. En considérant l'imperfection même des créatures, nous trouvons donc que, loin de s'opposer, perfection et réalité vont ensemble. Mais la réalité des créatures est la trace d'une réalité supérieure en laquelle elle trouve sa source, celle de l'Être parfait et infini : les créatures, n'ayant point par elles-mêmes leur réalité, ne peuvent l'avoir qu'en la recevant de Dieu. Nous avons déjà expliqué —et nous n'y reviendrons point— que « Dieu n'est pas un Idéal » : il serait alors une création de l'esprit humain alors qu'à l'inverse c'est Dieu qui nous crée... Dieu est la Réalité parfaite, source de toute réalité, qui, par sa création, donne sa réalité à tout ce qui est, et sans qui rien de ce qui est ne peut avoir de réalité. Le spectacle des réalités imparfaites de la création nous conduit donc à l'affirmation, à l'adoration et à l'amour de la Réalité parfaite, de Celui qui est la réalité de la perfection et la perfection de la réalité et en qui réalité et perfection ne font qu'un.

La perfection n'est pas un idéal, une invention de l'esprit : la perfection est réelle, elle est Dieu. Et toute réalité a sa source dans cette perfection et en fait connaître l'existence, car c'est à partir de la réalité des choses imparfaites qu'Il a créées que nous connaissons que l'Être parfait existe. Aussi, le réalisme seul connaît et adore le vrai Dieu, le Dieu réel, tandis que l'idéalisme n'adore que les idoles, les idéaux forgés par notre esprit qui ne valent pas mieux que les idoles de bois ou de pierre forgées par les mains des païens.

C'est donc avec réalisme, c'est-à-dire réellement, que l'homme doit se donner à Dieu par un amour qui transforme sa vie. Et c'est dans et par cet amour, non d'un idéal, mais d'un objet réel qui est Dieu, que l'homme peut trouver la perfection de sa vie, c'est-à-dire la sainteté. Oui, certes, nous pensons qu'il faut aujourd'hui comme toujours, et même plus que jamais, rappeler aux hommes qu'ils ne doivent pas se contenter de la médiocrité et de l'imperfection, qu'ils sont appelés à l'héroïsme, à la perfection, à la sainteté, que le Christ le leur commande en leur donnant cet ordre : « Soyez parfaits comme Votre Père

céleste est parfait ». Mais justement, cet ordre du Christ est rigoureusement réaliste : il ne nous dit pas de nous repaître d'un idéal théorique de perfection, d'une morale idéaliste comme celle des pharisiens. Il nous commande d' « être » parfaits dans la réalité de nos vies —le « Soyez » réclame une réalité— et d'être parfaits, non en conformité à une règle idéale et théorique, mais en conformité à un Être réel et vivant qui est le Père. Et ce qui accompagne cet ordre, ce sont toutes les leçons concrètes et pratiques du sermon sur la montagne, destinées à édifier la réalité des moeurs chrétiennes à travers la réalité de la vie quotidienne. L'appel à la perfection ne se réalise que par la mise en œuvre réelle des leçons du sermon sur la montagne : réalisme de la perfection chrétienne opposé à l'idéalisme pharisaïque.

Un réalisme intégral —qui envisage toute la réalité et ne la mutile pas— ne saurait se contenter de la médiocrité et de l'imperfection, puisque la destinée humaine ne se réalise pleinement, puisque l'homme n'obtient toute sa réalité que par la sainteté : un réalisme intégral appelle donc à la sainteté, mais à une sainteté effectivement réalisée, à une perfection et à une sainteté réelles et non à une perfection et à une sainteté idéales. Ce que le christianisme nous demande, ce n'est pas de nous forger dans notre esprit un idéal théorique de sainteté et de perfection, c'est d' « être » des saints, de l'être dans la réalité de notre chair et de notre nature humaine, et de notre vie humaine sanctifiée par la grâce. Et pour cela, il faut commencer par une transformation réelle de nos moeurs et de nos vies à travers les humbles réalités du moment présent et de la vie quotidienne et la pratique de leurs plus humbles devoirs. Il ne s'agit pas de « soulever l'homme au-dessus des médiocres réalités quotidiennes » par une morale idéaliste qui n'est qu'une morale de fuite et d'évasion dans une conception idéale de perfection irréalisable et jamais réalisée : la lutte contre la médiocrité quotidienne ne consiste pas à laisser la réalité quotidienne médiocre et imparfaite en fuyant le réel et en se réfugiant dans le confortable paradis intérieur des principes rigoureux d'une morale idéaliste, elle consiste à réaliser la perfection dans la réalité quotidienne.

Marie a été élevée au-dessus de tous les saints sans avoir jamais été le docteur d'une morale théorique de sainteté, mais en vivant simplement la vie quotidienne d'une femme qui soigne son époux, son enfant et sa maison, c'est dans cette réalité qui lui était donnée par Dieu qu'elle a réalisé sa sainteté. On trouverait aujourd'hui nombre de femmes qui font des grandes théories sur la sainteté de la vie familiale, mais qui balaient mal leur maison...

Marie ne faisait pas de théories, mais elle balayait bien sa maison, parce que là était pour elle la volonté de Dieu et elle le faisait en y mettant tant d'amour qu'elle était par là au-dessus de tous les anges et de tous les saints. Les saints n'ont pas été des théoriciens de la sainteté : ils ont réalisé la sainteté dans leurs vies et ils ont été, par là, les plus grands réalistes. L'idéalisme fuit la réalisation de la sainteté en fuyant les plus humbles devoirs, qui en sont le commencement, pour trouver la jouissance intérieure de l'esprit dans un idéal théorique de sainteté.

Les saints n'étaient pas préoccupés de sainteté, ce qui est encore s'occuper de soi : ils étaient préoccupés de Dieu, tout livrés à l'objet réel de leur amour. Et la vraie morale de sainteté est celle qui

montre les chemins réels de la sainteté, les moyens de la réaliser, non celle qui en dresse une conception idéale et lointaine.

Le débat entre réalisme et idéalisme n'est pas un débat entre imperfection ou sainteté, mais un débat entre jouir d'une conception théorique et idéale de sainteté, confortablement couvée dans son esprit pour les heures de rêve et d'évasion, ou faire de soi un saint.

## Liberté ou nécessité

Il est devenu banal, quand on analyse l'évolution de notre temps, d'opposer le XIXe siècle, siècle de la Liberté, et le XXe siècle, siècle de la Nécessité.

Le XIXe siècle, siècle de la liberté : les hommes de 1789 et leurs successeurs ont attribué à l'homme une liberté absolue et illimitée qui n'était soumise à aucune condition, qui était d'emblée un pouvoir de tout penser et tout faire dans tous les domaines. À leurs yeux, rien de supérieur à l'homme ou d'indépendant de lui ne devait s'imposer à lui : l'homme réclamait une indépendance absolue et se faisait Dieu, croyant trouver sa perfection et son bonheur en ne dépendant que de lui-même et en jouissant d'une liberté sans limite. Plus de vérité indépendante de nous et qui s'impose à notre intelligence : l'homme se veut libre de penser ce qui lui plaît, de faire lui-même sa pensée à son gré. Plus de loi qui s'impose à notre action comme la condition de notre bien et de notre perfection : l'homme se veut maître absolu de tous ses actes. Surtout plus de Dieu dont l'homme dépend dans son existence même et dans tous les biens et perfections qu'il a reçus de lui.

Le XXe siècle, avec son cortège de malheurs, de luttes destructrices, de dégradation humaine, avec ses fleuves de boue et de sang, est l'échec total de cette prétention d'indépendance absolue et de liberté illimitée qui a grisé le XIXe siècle. Échec prévisible et explicable : ce n'est pas l'homme qui a créé l'univers, c'est Dieu qui l'a créé, et l'homme se trouve en présence d'une réalité qu'il n'a pas créée, qui est l'oeuvre de Dieu, qui existe telle que Dieu l'a faite, qui est indépendante de l'homme et que l'homme doit reconnaître telle qu'elle est. Si l'homme refuse de se soumettre à cette réalité indépendante de lui et qui s'impose à lui, il se brise contre elle : au XXe siècle, le voici brisé. L'homme ne s'est pas créé lui-même : c'est Dieu qui l'a créé et lui a donné sa nature, aussi l'homme ne peut-il trouver son bien et sa perfection qu'en suivant certains chemins et en évitant d'autres, que suivant des lois qui résultent de sa nature telle que Dieu l'a faite et qui s'imposent à lui, ce sont les lois morales. Si l'homme refuse de se soumettre à ces lois, il est fatal qu'il se dégrade, qu'il dégénère en s'écartant des voies de son bien et de sa perfection. L'homme n'existe que parce que Dieu lui a donné l'existence ; en refusant la loi de Dieu, il lutte contre sa propre existence, contre son propre bien, et se détruit lui-même.

Les hommes d'aujourd'hui constatent l'échec du siècle de la Liberté. Et nous voici au XXe siècle, siècle de la Nécessité : l'homme qui n'a pas compris les vraies causes de l'échec l'attribue à une Fatalité aveugle, à un Destin inexorable contre lequel il ne peut rien et qui le mène comme un jouet, comme un pantin, ou comme un rouage d'un vaste mécanisme dans lequel il est engrené. Et c'est alors le désespoir de l'homme qui renonce à être l'artisan et le maître de sa propre vie, de sa destinée et qui se laisse aller à la

fatalité, au courant de l'histoire qui l'emporte. C'est une conviction très dangereuse et très répandue aujourd'hui, que celle d'une évolution historique fatale qui nous mène malgré nous et contre laquelle nous ne pouvons rien. Nous rencontrons chaque jour l'homme résigné à la fatalité des catastrophes ou l'homme qui croit qu'une nécessité historique nous impose le collectivisme, et que tout ce qu'on tenterait pour l'éviter irait « contre le courant de l'histoire ». Erreur plus néfaste encore que celle du XIXe siècle, car Dieu a créé l'homme avec une intelligence et une liberté par lesquelles il est le maître, l'organisateur responsable de sa vie et de sa destinée, par lesquelles il peut agir sur le monde qui l'entoure, le transformer, l'orienter à son gré, par lesquelles il fait lui-même son histoire. Si l'histoire est faite par les hommes, demain dépend de nous et sera ce que nous le ferons, et il n'y a pas de « courant de l'histoire » qui nous mène malgré nous.

Nous ne pouvons accepter le dilemme : liberté ou nécessité, car à la fois l'homme est libre et maître de son destin et il y a des nécessités indépendantes de lui qui s'imposent à lui. M. André Rousseaux entend, lui aussi, refuser le dilemme et assumer à la fois nécessité et liberté, mais c'est en faisant de la liberté de l'homme une force d'héroïsme et de combat en lutte grandiose contre le destin. Solution qui peut être valable en certains cas, mais solution incomplète et insuffisante, car elle semble considérer la nécessité comme nous étant hostile et nous provoquant en duel. Proudhon déjà avait cette conception d'une réalité faite de forces contraires qui s'opposent. La pensée moderne est souvent portée à disjoindre les éléments qui composent l'harmonie complète du réel et à les opposer artificiellement, alors que la réalité les joint en elle de liens naturels indissolubles. C'est ainsi qu'on a opposé artificiellement autorité et liberté, alors que toute vraie autorité ne peut gouverner que des libertés et que la liberté humaine ne peut s'exercer et se développer que sous la conduite d'autorités, ou encore qu'on a opposé artificiellement individu et société, alors que la société est l'oeuvre des individus et que les individus ne se développent que dans la société. En réalité, seules nous sont hostiles les conséquences de nos erreurs, de nos péchés, de notre orgueil : ce sont elles que nous rencontrons aujourd'hui et qui nous blessent, et qui réclament de nous une attitude de pénitence, d'humilité, de *mea culpa*. Les forces hostiles sont introduites par notre liberté choisissant mal, c'est-à-dire contre notre bien. Mais liberté et nécessité ne s'opposent nullement, car notre intelligence et notre liberté peuvent trouver dans les nécessités indépendantes de nous et qui s'imposent à nous les voies de notre bien. Faut-il s'en étonner quand nous savons que les nécessités indépendantes de nous sont l'oeuvre de Dieu et que notre liberté aussi est l'oeuvre de Dieu qui nous l'a donnée, et que ce que Dieu a ainsi créé est pour notre bien, notre péché seul y introduisant le mal ? L'homme moderne a voulu une intelligence et une liberté infinies et divines : constatant qu'il ne les a pas, il se croit simple mécanisme de l'univers. Exister indépendamment de Dieu ou ne pas exister : c'est le dilemme absurde de l'orgueil qui condamne l'homme à être Dieu ou au suicide. Il faut simplement reconnaître que nous sommes réellement intelligents et libres, mais d'une intelligence et d'une liberté limitées, qui doivent se soumettre à la réalité et aux nécessités qui sont indépendantes de nous et

s'imposent à nous. C'est dans cette soumission que nous devons nous-mêmes, par notre liberté, conduire notre destinée vers notre bien. Ce fut la tactique de l'enfer de provoquer l'homme à la révolte contre les nécessités indépendantes de lui, en revendiquant une liberté illimitée, pour le mener par là au désespoir, et à abdiquer finalement toute liberté sous l'emprise d'une fatalité hostile. L'homme n'a sa vraie liberté que dans la soumission à Dieu qui en est l'auteur, il adhère à la volonté aimante de Dieu à la fois en acceptant ce qui ne dépend pas de lui et en usant de sa liberté pour faire tout ce qui dépend de lui et que l'amour de Dieu lui demande.

## Saint Paul et Jean-Paul

« Paul et Jean-Paul » : François Mauriac reprenait ainsi dans *Le Figaro* une paradoxale et lucide confrontation faite par Jacques Laurent-Cély —plus connu sous le nom de Cecil Saint-Laurent— dans *La Table Ronde*, entre Paul Bourget et Jean-Paul Sartre, ces deux témoins de deux générations que tout paraît séparer. La lumière jaillie d'un tel rapprochement a excité notre verve jusqu'à nous suggérer une autre confrontation entre saint Paul et Jean-Paul Sartre : confrontation plus paradoxale encore, car ce ne sont plus les représentants de deux générations que deux guerres ont séparées plus profondément que plusieurs siècles, mais le témoin de l'Éternel et le philosophe du chaos perpétuellement périssable et sans lendemain de la pure contingence des existences particulières. Mais la richesse des leçons à en tirer sera d'autant plus grande qu'on sort de la succession des générations pour introduire avec saint Paul les réponses de l'Éternel.

Mais que peut-il donc y avoir de commun entre saint Paul et Jean-Paul ? C'est que tous les deux ont mis au centre de leur œuvre le problème de la liberté et c'est peut-être là l'aspect le plus humain de l'oeuvre par ailleurs si inhumaine de Sartre. Hermantier, en ramenant *Les Mouches* sur la scène de Paris, nous a donné un spectacle où la position de Jean-Paul s'affiche clairement et sans équivoque : il n'y a de liberté que dans le refus opposé par Oreste à l'ordre établi par Jupiter. Ceux qui servent Jupiter ne se savent pas libres, Oreste sait qu'il est libre et c'est pourquoi il refuse de servir Jupiter. Pour Jean-Paul, Jupiter est aussi bien le Dieu d'Abraham que le Dieu de Sophocle, mais il a raison de l'appeler Jupiter, car en réalité Jean-Paul ne connaît pas d'autre Dieu que Jupiter et c'est toujours contre Jupiter que se dresseront les Prométhées de tous les siècles.

Qu'est-ce donc que Jupiter ? C'est l'auteur de l'ordre naturel et des lois inflexibles de l'univers qui rivent tous les êtres aux natures que la création leur a données. C'est l'auteur de cet univers immuablement gouverné par les mêmes lois éternelles qui a fixé la contemplation des philosophes, des tragiques et des architectes de la Grèce : c'est le Dieu de Platon, de Sophocle, de Phidias. Mais dans l'harmonie de l'ordre intangible des essences figuré par les colonnes du Parthénon comme par les Idées de Platon, l'existence réelle des hommes introduit une faille : la faille de la souffrance, de l'injustice, du mal, l'angoisse des hommes.

Jupiter est le gardien de l'ordre, mais même le ciel bleu de la Grèce ne saurait nous aveugler au point de ne pas voir que l'injustice est le pire des désordres. Et Jupiter va bientôt apparaître comme le Dieu croquemitaine et tyrannique qui est le garant céleste de toutes les iniquités de la terre : ce policier olympien que Hermantier nous a figuré sous les traits d'un si grotesque croquemitaine en carton-pâte.

C'est, dit si bien Jacques Maritain, dans son excellente brochure sur *La signification de l'athéisme contemporain*, « un Dieu qui soit responsable de ce monde sans pouvoir le racheter et dont l'inflexible volonté, que nulle prière ne peut atteindre, se plaise et donne sa consécration à tout le mal comme à tout le bien du monde, à toute la fourberie et la cruauté comme à toute la générosité qui sont à l'oeuvre dans la nature, un Dieu qui bénisse l'iniquité et l'esclavage et la misère et qui sacrifie l'homme au cosmos, et qui fasse des larmes des enfants et de l'agonie des innocents un ingrédient sans nulle compensation des nécessités sacrées des cycles éternels ».

Jupiter a créé les hommes pour le servir et il les veut soumis à ses lois et il usera de sa foudre contre les rebelles. Le gardien de l'ordre éternel gouverne les hommes en leur imposant des règles de conduite et ceux qui les observent seront récompensés, les autres punis. Telle apparaît la morale à la plupart de nos contemporains : un système de lois que la police divine a décrétées comme conditions pour franchir les frontières du ciel et éviter de rôtir en enfer, Maritain dira : « Un règlement de douane céleste ». On pose si souvent les problèmes de morale en demandant : « Qu'est-ce qui est permis ? Qu'est-ce qui est défendu ? » L'homme est alors comme un enfant avant l'âge de raison, incapable de discerner le bien et le mal et qui ne connaît que le permis et le défendu.

Mais Oreste n'est plus un enfant. Oreste sait qu'il est libre. Jupiter est une conscience et Oreste est une conscience. Ces deux consciences ne peuvent se pénétrer : elles demeureront toujours étrangères l'une à l'autre. Oreste va son chemin muré dans sa liberté, qui est de dire non aux lois de Jupiter ; il ne se soumettra pas par le repentir qui est une nouvelle manière de rentrer sous le joug de Jupiter ; il demeurera dans l'autonomie de sa liberté, dans son ordre à lui qui ne peut être celui que Jupiter a créé.

Mais qui donc avait déjà dit que celui qui est sous le joug de la loi est esclave et ne connaît pas la liberté, et que le régime de la loi avec ses permissions et ses défenses convenait à l'enfance de l'humanité ? Ceux qui ne l'ont jamais lu et ceux qui l'ont lu distraitemment seront bien étonnés de savoir que c'est saint Paul. Et c'est même une affirmation centrale, fondamentale de l'oeuvre de saint Paul de proclamer qu'en Jésus-Christ l'humanité passée de l'enfance à l'âge adulte est sortie de l'esclavage de la loi pour entrer dans le régime de la charité qui est la voie unique de la liberté. Hélas ! combien de prédications ne présentent le christianisme que comme un système de commandements, combien de chrétiens ont oublié que depuis le vendredi saint l'humanité n'est plus sous le régime de la loi mais dans le régime de la charité ! Sartre ne connaît sans doute que cette caricature du christianisme : un Dieu qui a créé les hommes pour le servir et qui les récompense ou les punit selon qu'ils ont observé ou non ses règlements, un Dieu qui, en définitive, n'est autre que Jupiter.

Alors, qui donc, de saint Paul ou de Jean-Paul, a trouvé les vrais « chemins de la liberté » ?

L'homme de Sartre se croit pleinement libre par une action qui échappe à toute loi et à tout motif : il ne fera alors que ce que lui feront faire les impulsions de ses caprices, de ses instincts, de ses cupidités, de ses passions, impulsions qui sont elles-mêmes le produit du fonctionnement de ses nerfs et de ses

glandes. Cet homme qui se croit libre est un pur automate mené du dedans par le dernier état de ses nerfs et de ses glandes ; il n'est qu'un pantin bien plus esclave encore que l'homme soumis à des lois : il est emprisonné dans « le pays sans chemin » où le dévore le feu de la terre.

Mais si Jean-Paul voulait entendre saint Paul, il découvrirait que la charité est le seul chemin de la liberté, car celui qui agit porté par l'élan intérieur de son amour a réalisé en lui la vraie liberté. « Aime Dieu et fais tout ce que tu voudras », dit saint Augustin : celui qui vit de l'amour de Dieu et dont la liberté même agit sous l'impulsion de cet amour fait toujours bien, il fait par amour tout ce que l'amour de Dieu lui demande et c'est cela qui est le bien, et il a échappé à la loi puisque c'est par le libre élan de l'amour et non par obéissance à la loi qu'il agit ainsi. Le véritable christianisme n'est pas une morale, encore moins un juridisme, encore moins ce marchandage entre l'homme et Dieu que nous présentent tant de sermons : il est une communauté d'amour entre l'homme et Dieu, où l'homme n'a d'autre souci que de répondre par son amour à l'amour de Dieu et de toujours plaire à l'Aimé. Certes, toutes les exigences de la loi demeurent, car celui qui aime Dieu ne peut faire ce qui est contraire à l'amour de Dieu, mais elles ne sont plus accomplies par obéissance, elles sont librement embrassées par amour, et l'ordre même dont Dieu est l'auteur est aimé avec violence. Le chemin indiqué par saint Paul n'est pas un chemin de facilité, il est la voie étroite de l'Évangile, car les exigences de l'amour sont bien plus impérieuses que les exigences de la loi et elles demandent infiniment plus, elles prendront l'homme tout entier et rien de lui ne leur échappera.

Pour trouver l'entrée du chemin étroit, il faut une boussole qui marque le vrai nord, je veux dire qu'il faut savoir, comme le R.P. Paissac l'a dit à Jean-Paul dans son beau livre sur *Le Dieu de Sartre*, que le vrai Dieu n'est pas Jupiter : Dieu n'a pas créé les hommes libres pour le servir, mais pour l'aimer, car on ne peut aimer que librement. Il a créé les hommes pour leur faire don de sa propre vie de Dieu et les introduire dans une communauté d'amour avec Lui, et on ne peut recevoir la vie de Dieu en soi que si on la veut, c'est-à-dire si on l'aime librement ; seuls s'en excluent eux-mêmes ceux qui la refusent, parce qu'ils ne l'aiment pas, et c'est l'enfer. Les rapports entre Dieu et l'homme ne sont pas des rapports entre maître et esclave, mais un échange d'amour. Le péché n'est pas une infraction à un règlement de police divine, mais l'assassinat de Dieu qui est mort sur la croix. Et quant au Jupiter qui courbe l'univers sous sa dure loi qui dévore les vivants en un perpétuel carnage et se nourrit des larmes humaines, ce n'est pas Dieu, c'est Lucifer : le Prince de ce monde, qui pourra dire à Jésus que tous les royaumes de la terre lui appartiennent.

Mais en Jésus, Dieu s'est fait mendiant d'amour pour que sa générosité infinie nous atteigne plus sûrement et l'amour infini a définitivement triomphé du mal, de l'injustice et de la mort quand le Dieu Amour suspendu sur le bois entre le ciel et la terre a eu son coeur ouvert par la lance du soldat.

## Une caricature du christianisme

Le grand mal de notre époque, cause principale de la déchristianisation, est l'ignorance religieuse. Ce que la plupart de nos contemporains connaissent ou plutôt s'imaginent du christianisme n'en est que la caricature : les uns se détournent de cette caricature devant laquelle ils sont hostiles, railleurs ou indifférents, ce sont les non-pratiquants et les incroyants ; ils continuent à ignorer ce qu'est vraiment le christianisme ; les autres qui demeurent croyants et pratiquants s'accommodent de cette caricature, mais n'auront qu'un christianisme formaliste ou routinier et ne vivront jamais de leur christianisme parce qu'ils persévèrent à en ignorer le vrai visage. Il nous faut donc sans cesse, par les conversations, par les conférences, par la presse, par la prédication, dénoncer cette caricature du christianisme.

À vrai dire, ce sont tous les dogmes et toute la vie de l'Église qui sont ainsi caricaturés et déformés par ignorance, dans l'idée que s'en font nos contemporains. Mais il y a une caricature plus grave que toutes les autres, parce qu'elle concerne la nature même de la religion chrétienne, et c'est cette caricature fondamentale du christianisme que nous voudrions déchirer ici.

Cette caricature ne retient des attributs de Dieu que la Toute-Puissance, elle ne voit en Lui que le Tout-Puissant, comme ces caricatures qui ne retiennent d'un personnage politique que son nez ou toute autre partie de son visage pour le ridiculiser. De là il n'y a qu'un pas à ce que Dieu devienne ce tyran qui profite de sa Toute-Puissance pour tenir en esclavage des créatures qu'il n'a créées que pour être ses esclaves, soit qu'il règne par la terreur en menaçant de ses châtiments, soit qu'il règne par la séduction en prenant son visage de faiseur de miracles, comme les tyrans de ce monde règnent tantôt en remplissant les prisons et en faisant couler le sang, tantôt en distribuant à profusion vivres, réjouissances et victoires.

Dieu apparaît alors comme un formidable policier céleste qui gouverne la création par un ensemble de règlements : les uns interdisent toutes sortes de choses agréables (plaisirs de l'amour, de la nourriture, de la boisson, possession des biens de ce monde, etc.) ; les autres imposent toutes sortes d'obligations ennuyeuses. Le visage tyrannique de Dieu devient celui d'un tyran sadique qui prend son plaisir à priver les créatures de ce qui est agréable et à les charger de travaux et de souffrances. Il semble jaloux d'un bonheur possible de l'homme et use de sa toute-puissance pour lui en fermer les portes. Ces règlements sont, bien entendu, comme dans toute police bien faite, assaisonnés de sanctions : ceux qui désobéissent sont envoyés rôti en enfer où la vengeance de Dieu les tient éternellement enfermés, malgré leurs cris ; ceux qui se soumettent à tout comme des enfants sages seront récompensés par toutes les jouissances du paradis. Les commandements de Dieu apparaissent comme des « règlements de douane

céleste »<sup>10</sup>, comme le passeport exigé pour passer la frontière du paradis, tandis que ceux dont le passeport n'est pas en règle seront livrés aux fourches du tortionnaire diabolique et ne pourront plus s'en échapper. Dieu est alors l'impitoyable douanier qui inspecte les passeports avec une intraitable sévérité. Dieu est le modèle du parfait gendarme.

C'est contre cette caricature de Dieu que se dresse la révolte de tant de nos contemporains. Par exemple, nous trouvons exactement cette caricature dans le Jupiter des *Mouches* de Sartre. Mais le tyran céleste a fait une bêtise : il a créé l'homme libre. Alors l'homme peut user de sa liberté pour se dresser contre le tyran et se révolter. Et la révolte sera d'autant plus séduisante que le tyran paraît plus sadique et plus odieux. Car, évidemment, si on ne voit en Dieu que la Toute-Puissance, cette Toute-Puissance apparaît responsable de tout le sang et de toutes les larmes. Camus dira ne pouvoir jamais aimer une création où les enfants sont torturés. Finalement, les démons et les damnés victimes de la vengeance éternelle de Dieu qui refuse de leur pardonner apparaissent plus sympathiques que Dieu. Et la révolte et le satanisme envahissent philosophie et littérature contemporaines.

Telle est la caricature. Déchirons-la pour dévoiler le vrai visage de Dieu.

Il y a d'abord une grande erreur à penser que Dieu a besoin de nous et nous a créés pour nous mettre à son service comme des esclaves, car Dieu n'a aucun besoin de nous ni de la création. Dieu est le Bien Infini et Parfait qui est par lui-même Joie infinie à qui rien ne peut manquer ; nous ne lui ajoutons rien et ne lui apportons rien. S'il nous a créés, c'est donc par un geste de pur don, de pure générosité, de pur amour, pour nous donner tout ce qu'il y a en nous de bien, de joie et de perfection. Loin d'être le principal, sa toute-puissance est tout entière au service de son amour qui ne veut que notre bien.

Ses lois, ses commandements ne sont donc pas des règlements établis pour nous tyranniser et nous soumettre à sa toute-puissance ; ce ne sont que les exigences mêmes de notre bien, que les chemins de notre perfection et de notre plus grande joie. Et s'il arrive que la loi de Dieu nous détourne de quelque bien passager et partiel, c'est que ce bien nous priverait d'un bien supérieur et plus durable. Les sanctions ne nous sont pas appliquées extérieurement par Dieu comme par un gendarme, elles sont les fruits intérieurs de notre conduite elle-même engendrant notre bonheur ou notre malheur.

Mais il y a plus. L'attitude d'amour de Dieu est celle d'un amour infini qui a voulu aller jusqu'à nous donner toute sa vie de Dieu, jusqu'à nous introduire dans une totale intimité et communauté d'amour avec Lui. Mais un échange d'amour ne peut se faire que dans la liberté : Dieu ne peut nous donner sa vie par amour que si nous l'aimons librement, que si nous voulons librement cet échange d'amour avec Lui. Il n'y a pas d'amour contraint, Dieu nous a créés libres pour que nous puissions l'aimer librement, accepter librement le don qu'il nous fait de lui-même, mais cela comporte évidemment pour l'homme la possibilité de refuser, de dire non à Dieu. C'est ce refus de l'homme, c'est ce péché qui sera la source de toutes les

---

<sup>10</sup> MARITAIN, *Lettre à Jean Cocteau*.

souffrances et de toutes les larmes de l'histoire. Mais Dieu a choisi ce risque pour que nous répondions librement à son amour.

Alors la tactique de Dieu est exactement l'inverse de mettre en avant sa toute-puissance ; elle est un appel d'amour adressé à notre liberté, Dieu se fait mendiant de notre amour et il ira jusqu'à se faire homme, avoir un coeur d'homme, porter nos souffrances pour mieux mendier notre amour. Quand des âmes droites viennent à Jésus avec une confiance d'amour lui dire leurs misères, Jésus use alors de sa toute-puissance au service de l'amour et fait des miracles. Mais quand Hérode ou ses adversaires demandent à Jésus un miracle pour prouver sa toute-puissance, il refuse comme il refusera quand Zola sommerait la Vierge de Lourdes de faire repousser une jambe coupée. Quand on propose à Jésus de descendre de sa croix pour prouver qu'il est Dieu, il refuse. Et alors qu'il aurait pu entrer dans le monde par une manifestation éclatante de puissance, il y est entré comme un petit enfant exposé au froid, à la faim et aux persécuteurs. La tactique de Dieu n'est jamais de s'imposer par sa toute-puissance (Jésus refuse aux apôtres de faire tomber la foudre sur les villes qui ne le recevaient pas, Il n'est pas Jupiter capitolin maniant le tonnerre contre ses ennemis), la tactique de Dieu est d'appeler notre libre amour. Si nous disons oui à son amour, notre récompense est Dieu lui-même, car notre amour ne demande et ne désire rien d'autre que Dieu ; et le paradis, c'est Dieu lui-même qui nous est donné dans une totale communauté d'amour. Si nous disons non à l'amour infini de Dieu, pour nous enfermer en nous-mêmes, si nous ne voulons pas de Dieu, il ne s'imposera pas à nous et c'est l'enfer ; le damné n'est pas mis en enfer par Dieu malgré lui, il n'est pas quelqu'un qui voudrait le paradis et à qui Dieu le refuserait (car vouloir le paradis, c'est aimer Dieu qui est tout le paradis), le damné a choisi lui-même l'enfer et ne veut pas du paradis parce qu'il n'aime pas Dieu ; le damné a ce qu'il veut, c'est-à-dire ne dépendre que de lui-même, se suffire à lui-même, et il ne trouve alors en lui que rage et désespoir, mais Dieu ne s'impose pas au damné, il respecte sa liberté qui veut l'enfer.

Derrière la caricature déchirée apparaît le seul visage authentique de Dieu que nos yeux puissent regarder : le crucifix où Dieu s'est fait impuissant et cadavre inerte par amour pour nous attirer librement à lui dans un coeur à coeur éternel qui est le paradis.

## L'optique de la foi

L'intelligence naturelle de l'homme pense et juge à la lumière de l'expérience et du raisonnement, elle voit toutes choses comme les lui font voir l'expérience et le raisonnement. L'intelligence du chrétien doit penser et juger à la lumière de la foi, poser sur toutes choses le regard de la foi, voir toutes choses dans l'optique ou les perspectives de la foi : c'est là un renouvellement total qui substitue à notre point de vue humain le point de vue même de Dieu. C'est pourquoi le chrétien ne juge pas comme juge le monde, ne peut s'accorder avec les opinions du monde et les courants de pensée à la mode, et le monde ne peut comprendre les jugements du chrétien qui lui paraissent folie, car le chrétien a la mentalité du Christ qui est sagesse de Dieu et folie au regard du monde (la folie de la croix).

Certes, on peut préciser que ce sont les influences des cupidités, des passions et de l'orgueil qui déforment le jugement de l'homme pécheur et le conduisent aux erreurs en contradiction avec la foi, tandis que les lumières naturelles de l'expérience et du raisonnement, quand elles demeurent droites, ne contredisent pas la foi : le matérialisme ou l'athéisme sont aussi contraires à la droite raison qu'à la foi. Il reste que les lumières naturelles de l'expérience et du raisonnement, même pures et sans déformation, demeurent très limitées, partielles et incapables d'entrer par elles-mêmes dans les perspectives de la foi, qui sont pour elles celles d'un impénétrable mystère. Si la foi n'est pas contraire à la raison (et ce serait une erreur luthérienne de prétendre qu'elle l'est), elle est infiniment au-dessus de la raison et d'un autre ordre, comme l'a bien dit Pascal : « La foi au-dessus de la raison et non pas contre ». Or le propre du chrétien est de juger dans l'optique de la foi et de ne pas se contenter des données naturelles de l'expérience et du raisonnement. Surtout il faut savoir que le mystère de Dieu ne peut être atteint par aucune expérience et que si la raison peut découvrir Dieu comme créateur par l'intermédiaire de ses oeuvres, cette connaissance indirecte ne saurait atteindre Dieu en lui-même dans son inaccessible réalité divine. La foi surnaturelle est le seul moyen d'entrer en relations personnelles avec Dieu, le seul moyen d'union à Dieu. Saint Jean de la Croix le répète sans cesse avec tous les grands auteurs spirituels, et toute recherche d'union à Dieu par une autre voie que celle de la foi est illusion et orgueil. Il faut y insister beaucoup aujourd'hui à cause de la vogue d'un goût malsain des révélations privées, des manifestations extraordinaires, qui est au fond la recherche d'une expérience, parce qu'on ne veut pas marcher par la pure voie de la foi, à cause aussi de toutes les théories qui nous parlent de sentiment religieux ou d'expérience religieuse.

Quelques exemples montreront facilement à quel point l'optique de la foi dépasse celle de la raison naturelle. Vis-à-vis du prochain, la raison naturelle réclame l'observation de la justice qui nous fait agir

envers tout homme selon ce qui lui est dû, l'optique de la foi exige que nous soyons totalement donnés et dévoués les uns aux autres, totalement au service les uns des autres comme Dieu lui-même nous est totalement donné (faire 200 pas quand on nous en demande 100, etc.). Vis-à-vis de la souffrance, la raison naturelle commande une résignation stoïcienne et la foi nous demande d'embrasser la souffrance avec joie pour l'offrir par amour en union avec la croix de Jésus-Christ. Pour la raison naturelle, la mort est la fin de cette vie et l'entrée dans l'inconnu, pour la foi la mort est la naissance à la joie éternelle.

Malheureusement, à toutes les époques de l'histoire, il y a eu des formes variées de naturalisme ou d'humanisme, de modernisme ou de progressisme dans lesquelles des hommes ennemis de la folie de la croix ont voulu s'accorder avec le monde et suivre les courants d'idées du siècle et les opinions à la mode. Le pape Pie XI a très spécialement condamné dans l'encyclique *Ubi arcano Dei* ce « modernisme pratique » qui consiste à juger à la lumière des enseignements de maîtres non chrétiens et des vues du monde au lieu de juger de toutes les réalités et de tous les problèmes de la vie à la seule lumière de la foi et des enseignements du Christ et de l'Église. Si une partie de nos attitudes n'est pas inspirée par la foi, il y a deux parts en nous : nous ne sommes pas tout entiers au Christ et nous servons deux maîtres, ce qui est, explicitement, condamné par l'Évangile.

Pour cela, il faut développer notre foi, la faire grandir en nous jusqu'à ce que plus rien de nous ne lui échappe. On voit donc combien il est insuffisant que le chrétien militant étudie la morale, les problèmes sociaux, etc. Il lui faut étudier les mystères mêmes de la foi. C'est la connaissance des mystères de la Trinité (notre vie est une vie en société avec les trois personnes divines), de l'Incarnation, de la Rédemption, de la grâce, de l'Église et des sacrements qui doit éclairer et diriger toute notre pensée et toute notre vie. Hélas ! la plupart des chrétiens, passé l'âge du catéchisme fait pour des enfants de dix ans, n'étudient jamais plus ces grands mystères qui sont le fondement même de notre vie et de notre destinée. Cette ignorance religieuse est le grand mal d'où sortent aujourd'hui tant d'apostasies, tant de déviations, d'erreurs et de divisions parmi les chrétiens, tant de vies chrétiennes formalistes et routinières. Et comment les militants d'Action catholique pourraient-ils être les témoins d'une foi dont ils connaissent si insuffisamment le contenu authentique ? C'est pourquoi le saint pape Pie X, dans l'encyclique *Acerbo nimis*, avait ordonné que l'on instaure partout des écoles supérieures d'enseignement doctrinal pour enseigner les mystères de la foi aux laïcs adultes comme les séminaires les enseignent au clergé. Il y a là l'un des besoins les plus nécessaires et les plus urgents de la vie de l'Église aujourd'hui. Qu'il nous soit permis de signaler ici qu'à Paris nous avons fondé le *Centre d'Études religieuses* qui donne en trois ans un enseignement complet de la doctrine catholique et une formation à vivre de la foi (Renseignements le jeudi, de 17 à 20 h., 93, rue de Sèvres) et qui ne demande qu'à essaimer en province.

« Malheur à moi si je ne prêche pas l'Évangile ! » disait saint Paul. Au fondement de l'Action chrétienne, il y a la prédication de la foi nécessaire pour que toute la vie se transforme à la lumière de la foi.

## Tout chrétien doit être théologien

La plupart des chrétiens s'imaginent que la théologie est quelque chose de très savant et de très technique, qui est réservé à quelques spécialistes et qui n'a aucun intérêt pour les autres : les théologiens constitueraient comme une sorte de caste à part dans l'Église. La théologie serait alors étrangère à l'essentiel du christianisme, elle serait comme un raffinement ou un luxe d'érudition pour esprits curieux, et avec une telle conception c'est même le plus grand nombre des prêtres qui se désintéressent de la théologie, si elle n'est pas faite pour l'ensemble du peuple fidèle auquel les voue leur ministère. On aboutit ainsi à faire ressembler le christianisme à certaines religions où il y a un « ésotérisme » ou une « gnose », c'est-à-dire une caste d' « initiés » se transmettant des connaissances inaccessibles à l'ensemble du peuple : une telle conception du christianisme a toujours été (et cela dès le premier siècle et du vivant même des apôtres) rejetée et condamnée par l'Église. C'est, au contraire, un des caractères essentiels du christianisme que toutes les richesses du christianisme sont pour tous et accessibles à tous, que jamais une caste ou une secte séparée ne sera tolérable dans l'Église. Certes, il y a dans l'Église une hiérarchie, mais cette hiérarchie est au service du peuple tout entier et constituée par des pouvoirs qu'elle possède pour en user au service de tous, pouvoir sacramentel dont le degré essentiel est le sacerdoce, et pouvoir d'autorité dont le degré essentiel est l'épiscopat. Le Christ a institué une autorité dans l'Église en donnant aux apôtres de transmettre leur pouvoir aux évêques leurs successeurs. Il n'a pas institué des théologiens : il n'y a pas d'autre autorité dans l'Église que celle des évêques qui constituent seuls « l'Église enseignante » et les théologiens font partie, comme tous les fidèles et tout le clergé, de « l'Église enseignée » qui reçoit l'enseignement des évêques. Si donc la théologie devait être considérée comme l'apanage ou le monopole d'une caste de spécialistes et inaccessible et inutile aux autres, elle n'aurait pas sa place dans le christianisme et elle serait purement et simplement exclue.

Mais ce n'est pas le cas, car la théologie a bien sa place dans l'Église, non point une place réservée à quelques-uns, que le christianisme ne saurait pas tolérer, mais sa place comme un élément essentiel de la vie même de l'Église : l'Église dans toute sa vie est théologienne, elle ne cesse jamais d'être théologienne. Et alors il faut conclure que tous les membres de l'Église, non point seulement le clergé, mais tous les baptisés sans exception, doivent être théologiens, il leur faut être théologiens pour vivre de la vie de l'Église.

Nous voudrions ici expliquer pourquoi et comment tout chrétien doit être théologien. Les hommes qui ne sont pas entrés par la foi dans le mystère du Christ ne disposent que de leurs facultés et aptitudes naturelles, ils jugent de tout et dirigent leur vie à la lumière de la raison ou même souvent, s'ils ne

s'élèvent même pas à ce niveau proprement humain de la raison, ils jugent de tout et dirigent leur vie sous les impulsions de leur sensibilité. Mais le chrétien qui est entré par le don surnaturel de la foi dans le mystère du Christ et qui est passé par là de l'ordre naturel et humain à l'ordre surnaturel, doit juger de tout et diriger sa vie à la lumière de la foi. Toutes les hérésies pratiques (naturalisme, libéralisme, laïcisme, modernisme, activisme, progressisme, etc.), proviennent de ce qu'on réserve quelque ordre de choses<sup>11</sup> dont on ne juge pas à la lumière de la foi. Toute division séparant un terrain de la vie humaine qui serait hors de l'optique et des perspectives de la foi est hérésie. C'est absolument tout, sans exception aucune, que le chrétien doit voir et faire à la lumière de la foi : la foi est totalitaire et n'admet rien dans la pensée et la vie chrétiennes qui soit hors de son éclairage.

Or, juger de tout et tout diriger à la lumière de la foi, c'est faire de la théologie, car la théologie ne consiste en rien d'autre qu'à considérer toutes choses à la lumière de la foi. Le chrétien, lorsqu'il juge chaque jour des problèmes de sa vie quotidienne à la lumière de la foi, fait de la théologie. Si les principes premiers de nos jugements nous sont fournis par l'expérience ou le raisonnement, nous ne sommes pas théologiens. Si les principes premiers de nos jugements nous sont fournis par la foi, nous sommes théologiens. Quand je juge que je dois faire du bien à mon prochain parce qu'il est homme comme moi, ou mon concitoyen, ou mon collègue, ou mon ami, ou mon parent, ou parce que j'y trouve mon intérêt ou ma satisfaction, je ne suis pas théologien. Quand je juge que je dois faire du bien à mon prochain parce qu'il est mon frère en Jésus-Christ, parce qu'il est comme moi enfant de Dieu, membre de Jésus-Christ, destiné à la vie éternelle, je suis théologien. Toute application des principes de la foi pour éclairer un problème quelconque est de la théologie.

Ainsi toute la vie de l'Église, parce qu'elle est toute dans la lumière de la foi, est théologie. Ainsi il n'y a pas d'Action catholique sans théologie. Éclairer et résoudre à la lumière de la foi les problèmes d'un milieu de vie ou d'une profession à christianiser, c'est faire de la théologie, parce que c'est appliquer à ces problèmes les principes de la foi. Ainsi tout chrétien doit être théologien pour appliquer les principes de la foi à tous les problèmes de sa vie, non seulement religieuse, mais familiale, professionnelle, civique, culturelle. Bien entendu, ceci n'exclut pas des niveaux différents de culture théologique proportionnés à la variété des niveaux humains de culture et des problèmes correspondants. Le paysan ou l'ouvrier n'a pas besoin du même niveau de culture théologique que l'intellectuel, mais tous doivent être théologiens. Sainte Jeanne d'Arc n'avait pas le même degré de culture théologique que saint Thomas d'Aquin, mais elle était théologienne quand elle proclamait « Dieu premier servi », comme principe de sa politique, ou quand à la question : « Êtes-vous en état de grâce ? » elle répondait : « Si j'y suis, Dieu m'y garde. Si je n'y suis pas, Dieu m'y mette ».

---

<sup>11</sup> Par exemple le domaine économique ou le domaine politique, ou le domaine artistique et littéraire, ou le domaine pédagogique.

Ce que nous venons d'expliquer entraîne une conséquence capitale : il faut, d'une manière proportionnée pour chacun à son niveau de culture et à ses problèmes de vie, enseigner la théologie, non pas seulement au clergé, mais à tous les chrétiens sans exception <sup>12</sup>, et ce serait une très grave déficience d'arrêter cet enseignement pour la plupart à l'âge de 11 ou 12 ans et de le limiter au catéchisme, alors qu'il doit être donné aux adolescents et aux adultes au fur et à mesure que se développe leur maturité psychologique et qu'ils rencontrent de nouveaux problèmes. C'est pourquoi saint Pie X, dans l'encyclique *Acerbo nimis*, avait ordonné que dans toutes les villes soient ouvertes des écoles d'enseignement religieux pour adolescents et adultes, comparables à ce que sont les séminaires pour les prêtres. C'est pourquoi existe à Paris (93, rue de Sèvres, permanence le jeudi de 17 à 20 h.) un *Centre d'Études religieuses* qui enseigne la théologie aux laïcs au moyen de cours et d'une bibliothèque de prêt de livres <sup>13</sup>, et qui ne demande qu'à essaimer dans toutes les villes de province.

Il faut que la vie du chrétien soit théologie, pour qu'elle soit en tout contemplation et amour de Dieu.

---

<sup>12</sup> Il faut aussi former tous les chrétiens sans exception à l'oraison et ne pas limiter la plupart à la prière vocale.

<sup>13</sup> Nous avons rédigé un gros Traité de théologie pour les laïcs *La Vie surnaturelle* (éd. La Colombe) [CoGI : maintenant, aussi, : "*Doctrine et vie chrétiennes*"] et deux petites initiations *Connaître le christianisme* et *Vivre le christianisme* (éd. Plon).

## Foi et sentiment religieux

Au temps où Descartes jetait les germes d'un rationalisme qui devait être mortel pour la chrétienté, Pascal, génial défenseur de la surnaturalité essentielle de la foi contre les prétentions indues de la raison et merveilleux apologiste de la nécessaire soumission de la raison à la foi, écrivait : « La foi est au-dessus de la raison ». De cette phrase demeurée célèbre la plupart de nos contemporains ont simplement retenu que la foi est sur un autre plan que celui de la raison, que la foi est en dehors de la raison. Et, comme ils n'admettent plus rien qui soit vraiment au-dessus de la raison, comme ils n'ont plus ni la vraie foi ni aucune notion du surnaturel, ils ne connaissent plus en dehors de la raison que le plan du sentiment et ils sont amenés par là à considérer la foi comme quelque chose qui est du domaine du sentiment et à la confondre avec ce qu'ils appellent « le sentiment religieux ». Ce qui revient à dire, pour quiconque a conscience de l'éminente supériorité de la raison sur le sentiment, supériorité d'ailleurs maintes fois affirmée par Pascal, qu'ils mettent la foi au-dessous de la raison : c'est évidemment une manière de la considérer comme en dehors de la raison, mais ce n'est certes pas celle de Pascal, c'est même exactement l'inverse.

Cette confusion de la foi avec un sentiment religieux a profondément pénétré la mentalité religieuse de l'humanité depuis un siècle et demi. Les manières de parler la trahissent constamment. Par exemple, pour demander si quelqu'un est croyant, on demande habituellement s'il a « des sentiments religieux », comme si la religion consistait en des sentiments. Presque tous les hommes d'aujourd'hui considèrent la foi comme quelque chose d'étranger à la vie de l'intelligence et qui appartient entièrement au domaine du sentiment.

Cette conception ne saurait remonter à Pascal, qu'elle aurait horrifié plus encore que le rationalisme cartésien et qu'elle contredit directement. Mais il est facile de situer ses origines : elle remonte à Rousseau et à tout le romantisme qui en dérive. Du temps de Pascal à celui de Rousseau s'est accomplie une profonde évolution ; au temps de Voltaire et de l'encyclopédie, la raison exaltée par Descartes a refusé d'être soumise à Dieu, il en est résulté immédiatement, comme Pascal l'avait prévu, qu'elle a été menée par le sentiment. La prétendue libération de la raison se révoltant contre la vérité divine a entraîné la libération des instincts et des passions se révoltant contre la raison et dont le déluge torrentiel va inonder l'humanité avec Rousseau et le romantisme : il ne restait plus alors qu'à ramener la foi au niveau d'un instinct religieux ou d'un sentiment religieux. Après la chute du divin à l'humain de l'humanisme voltairien, la chute de l'humain à l'animalité des instincts était fatale et la foi allait devenir un instinct de l'animal humain, aussi parfaitement irrationnelle que le flair du chien : d' « au-dessus » de la

raison, elle passait « au-dessous ».

D'ailleurs, tous les principes essentiels du monde moderne depuis 1789 devaient entraîner cette transposition de la foi sur le plan du sentiment. Le fond même de la pensée moderne, c'est la revendication l'une indépendance absolue de l'esprit humain qui refuse toute soumission à quelque chose qui le domine s'impose à lui, c'est donc le refus de toute vérité absolue qui s'impose à notre intelligence et la domine. Dieu ne pourra plus être admis par la pensée moderne comme une réalité indépendante de notre intelligence et dont la vérité s'impose à elle : Dieu ne sera plus qu'un Idéal que nous nous créons à nous-mêmes par nos sentiments et admettons librement, la religion devient quelque chose de libre laissé aux caprices individuels, qu'on éprouve ou qu'on n'éprouve pas, c'est-à-dire une affaire de sentiment, on sera religieux ou irréligieux comme on aime la montagne ou la mer.



Il s'agit là d'une erreur grave et qui constitue aujourd'hui un préjugé presque universellement répandu : aussi est-il d'une extrême importance de combattre et dénoncer à tout propos cette erreur partout où on la rencontre. Pour l'attaquer de face, comme il convient, il nous suffira d'avoir recours à M. de La Palisse qui, entendant dire que la foi consiste à SENTIR ou à éprouver quelque chose, répondra tout tranquillement que la foi consiste à CROIRE. Que des sentiments, que des consolations sensibles l'accompagnent, comme cela peut arriver, ou ne l'accompagnent pas, que l'on ressente quelque chose ou que l'on ne ressente rien, ce qui est parfaitement accessoire, la foi ne consiste et ne consistera jamais à sentir parce qu'elle consiste à croire — et c'est d'abord cette évidence qu'il ne faut jamais se lasser de répéter sur tous les tons. Croire, c'est une adhésion de l'intelligence à une vérité. Je crois un ami qui me raconte ce qu'il a vu, si mon intelligence adhère à la vérité de son récit. Loin donc d'être étrangère à l'intelligence, la foi est un acte de l'intelligence.

Mais dans la foi surnaturelle, quelle est donc la vérité qui est crue ? Si nous n'avions pas oublié le catéchisme, si nous récitons « l'acte de foi » de nos prières en pensant à ce que nous disons, nous saurions que par la foi l'intelligence adhère à la vérité révélée parce que Dieu qui la révèle ne peut ni se tromper ni nous tromper. C'est la Vérité même de Dieu qui est crue, voilà tout le motif et tout l'objet de la foi. Et alors la foi est véritablement divine comme la Vérité même de Dieu à laquelle elle adhère et qui la définit et qui, par elle, est possédée par notre intelligence : la foi est une vie intellectuelle vraiment divine — dans laquelle nous connaissons Dieu comme Il se connaît lui-même en adhérant à Sa vérité même — qui est donnée à notre intelligence, elle est donc essentiellement surnaturelle. Nous voyons par là comment elle est au-dessus de la raison : par la foi, l'intelligence n'adhère pas à ce que nous montrent nos raisonnements et nos preuves — avec pour motif l'évidence de leurs conclusions — mais elle adhère à ce qui est inconnaissable pour la raison et ne saurait avoir pour nous aucune évidence, à la vérité révélée par

Dieu, avec pour seul motif la Vérité même de Dieu qui révèle. Ainsi Pascal dira que la foi est bien « différente de la preuve », qu'elle est « un don de Dieu ». Mais, dit-il encore, elle est « au-dessus de la raison et non pas contre », car la raison reste là pour témoigner que cela est digne d'être cru, elle donne alors ce qu'on appelle « les raisons de croire ». Si la foi est ainsi bien au-dessus de la raison, elle est à plus forte raison bien au-dessus du sentiment : Dieu qui est cru est absolument invisible et imperceptible. Son élévation infinie au-dessus de nous et de toute créature rend absolument impossible qu'il soit senti. Ce que la foi croit ne peut pas plus être senti que prouvé : elle est toute surnaturelle. Son obscurité n'est pas inférieure aux clartés de la raison comme celle du sentiment : elle leur est supérieure comme la lumière du soleil qui aveugle les yeux trop faibles de l'oiseau de nuit.

-----

Il nous sera désormais facile de comprendre quelles erreurs, quelles méprises, quelles déviations entraîne le préjugé absurde qui confond la foi avec un sentiment religieux.

C'est d'abord l'erreur, si répandue parmi les incroyants d'aujourd'hui, qui consiste à imaginer que pour acquérir la foi il faut sentir quelque chose, éprouver un sentiment. Il y a là un obstacle grave qui tient bien des hommes intelligents et souvent de bonne volonté éloignés de la foi : bien souvent l'on rencontre des hommes qui disent désirer la foi ou envier ceux qui l'ont, mais prétendent qu'ils ne peuvent l'avoir parce qu'ils ne sentent rien et n'éprouvent rien. Confondant la foi avec un sentiment, ils attendent d'éprouver un sentiment... et indéfiniment ne voient rien venir. Par exemple, cette attitude s'exprime de la manière la plus nette dans l'essai sur Pascal qui forme la dernière partie des *Confessions sans pénitence*, de G. Duhamel. : « Celui qui ne sent pas, y lit-on, ne peut loyalement déclarer qu'il sent. » Et il est clair par tout le contexte que, pour Duhamel, la foi consiste à sentir et lui paraît inaccessible parce qu'il ne peut rien éprouver.

La même erreur qui écarte ainsi tant d'incroyants de la foi écarte bien des chrétiens de la prière parce qu'ils croient que la prière est un ensemble de sentiments et qu'elle ne vaut que si l'on y sent ou y éprouve quelque chose. Et s'ils ne sentent rien, s'ils n'éprouvent aucun sentiment, ils croient leur prière inutile et cessent de prier ! Là encore ils ont oublié leur catéchisme qui leur apprend que la prière est un regard de l'esprit vers Dieu, donc un regard de la foi qui tourne notre esprit vers Dieu. Et si la prière consiste dans ce regard tourné vers Dieu, peu importe ce que l'on y éprouve, peu importe que l'on y sente quelque chose ou que l'on n'y sente rien.

Une autre répercussion du même préjugé concerne la charité. On rencontre des gens qui croient ne pas aimer Dieu parce qu'ils n'éprouvent aucune ferveur sensible, aucun amour sensible pour Lui : ils confondent la charité, acte de la volonté qui aime Dieu à cause de sa Bonté infinie, avec un sentiment. Il faut alors leur faire remarquer qu'évidemment ils veulent aimer Dieu, sinon ils n'en auraient pas le souci

et cela leur serait indifférent. Or, vouloir aimer Dieu, c'est l'aimer, puisque l'amour est un acte de la volonté qui tend vers le bien que l'on veut.

Même erreur concernant l'amour du prochain : souvent on croit ne pas aimer son prochain parce qu'on n'éprouve aucun sentiment de sympathie, aucun attrait sensible pour lui. Or, la charité ne nous fait pas aimer le prochain pour le motif d'un sentiment de sympathie ou d'un attrait sensible, mais pour le motif que la foi —et la foi seule— voit en lui un enfant de Dieu comme nous et donc un frère pour nous.

Enfin la conséquence la plus grave de la confusion de la vie de foi avec une vie de sentiment est certes celle qui détourne tant d'âmes de la communion fréquente parce qu'elles n'éprouvent rien dans la communion, comme si le but de la communion était d'exciter en nous des sentiments. Alors, parce qu'on ne peut pas éprouver tous les jours, ou souvent, une ferveur sensible, on ne communique que rarement pour pouvoir éprouver chaque fois cette ferveur sensible et on croit faire ainsi « une meilleure communion ». Là encore c'est oublier totalement ce que la foi nous enseigne sur l'efficacité intrinsèque du sacrement et de la nourriture eucharistique : peu importe ce que nous éprouvons ou que nous n'éprouvions rien du tout, l'essentiel —que nous savons par la foi et la foi seule— est que dans le sacrement nous recevons Jésus-Christ qui se donne à nous qui allons à Lui par la foi et la charité. Peu importe la ferveur sensible : c'est en la foi et en la charité surnaturelles que consiste la vie du chrétien. Par la foi et la charité nous allons à la Vérité et à la Bonté mêmes de Dieu qui est au-dessus de tout sentiment.

## « Le coeur »

Parce que l'homme ne peut concevoir et se représenter que ce dont il a l'expérience, le langage humain trouve difficilement des mots pour exprimer les réalités spirituelles et il arrive souvent qu'un mot désignant d'abord une réalité matérielle serve ensuite comme une image pour désigner une réalité spirituelle. Tel est le cas du mot « esprit » lui-même dont l'équivalent latin *spiritus* a d'abord signifié « souffle ». Tel est aussi le cas du mot « coeur » qui a d'abord désigné l'organe de chair mettant le sang en mouvement avant de prendre un sens spirituel très riche et très vaste.

Le mot « coeur » a une place importante dans le vocabulaire chrétien, mais parce que la plupart n'ont pas lu des textes latins, il a surtout été popularisé par les phrases fameuses de Pascal qui sont dans toutes les mémoires et qui nous apprennent que c'est par le coeur et non par la raison que l'on dirige le regard intérieur de son âme vers le Dieu de la foi qui est le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob et non le Dieu des philosophes.

Il faudrait méditer et approfondir ces textes de Pascal : le malheur est que nos contemporains ne les comprennent pas (ou les comprennent à l'opposé de leur vrai sens), parce qu'ils ne comprennent pas le mot « coeur » employé par Pascal. En effet, tout le monde aujourd'hui comprend le mot « coeur » dans le sens de Jean-Jacques Rousseau et des romantiques, qui a envahi tout le vocabulaire contemporain, c'est-à-dire dans le sens du sentiment ou de la sensibilité. De là cette immense erreur, si répandue depuis un siècle et demi, de penser que Dieu serait atteint par le sentiment et que la vie religieuse serait une affaire de sentiment : on en arrive à identifier le christianisme de Pascal à celui de Chateaubriand et de Lamartine, voire à la religion mièvre et sans virilité de vieilles filles sentimentales et à la fadeur des cantiques en vogue au siècle dernier.

Eh bien ! M. de La Palisse pourrait nous apprendre que Pascal n'avait pas lu Jean-Jacques Rousseau et les romantiques, mais qu'il était nourri de la lecture de saint Augustin, des Pères de l'Église, des grands auteurs spirituels chrétiens, et un principe élémentaire d'interprétation nous impose de comprendre que le mot « coeur » a le même sens chez lui que chez eux. On ne peut pas comprendre Pascal quand on ne connaît pas la grande tradition théologique et spirituelle catholique dont il est issu, et notamment son maître, saint Augustin. Chez eux, le mot « coeur » n'a rien à voir avec la sensibilité ou le sentiment, mais signifie *ce centre le plus profond ou ce fond le plus intime de l'âme où Dieu agit par sa grâce*.

Les phrases fameuses de Pascal sur « le coeur » signifient que *Dieu seul, agissant lui-même au fond de notre être par sa grâce, peut nous « convertir », c'est-à-dire nous tourner vers Lui*, et que toutes

les tentatives de la raison n'y pourraient rien. Le vrai Pascal est un Pascal horrifié par le visage glacial et hideux du rationalisme naissant de Descartes et qui proclame, de toute la splendeur de sa prose, *la surnaturalité essentielle de la foi et de la vie chrétiennes* enseignée par toute la tradition catholique et notamment expliquée de la manière la plus précise par saint Thomas d'Aquin.

Si la foi et la vie chrétienne sont essentiellement surnaturelles, oeuvres de l'action de la grâce en nous, elles sont infiniment au-dessus de la raison, mais à plus forte raison infiniment au-dessus de la sensibilité et du sentiment qui est la partie animale de l'homme regardée par Pascal comme ce qu'il y a de plus bas en nous. Le jansénisme de Pascal le porte même à un mépris du sentiment qui est une outrance par rapport à la vraie attitude chrétienne. En tout cas, la place du sentiment est au-dessous de la raison, celle de la foi et de la vie chrétienne au-dessus. Si Pascal a vomé Descartes (et avec lui toute la pensée moderne qui en est issue), à plus forte raison aurait-il vomé Rousseau et les modernes philosophes du « coeur ».

Le Pascal philosophe anti-intellectualiste est une légende. Si Pascal, préoccupé des moyens pratiques de préparer la conversion des âmes (n'oublions pas qu'il écrit un *Traité d'apologétique* et n'a jamais écrit même un chapitre de philosophie), se préoccupe *d'agir sur les sentiments pour écarter les obstacles à la conversion* (les sentiments sont donc pour lui des obstacles et non la voie qui aboutit à Dieu), il affirme à tout propos la valeur de la raison dans son ordre et sa supériorité dans l'ordre naturel, il étudie même les « raisons » de croire (miracles, prophéties, etc.) et veut que la foi, si elle est supérieure à la raison, soit pourtant conforme à la raison : « la foi au-dessus de la raison et non pas contre », ce qui est exactement la doctrine thomiste et traditionnelle.

Le rationalisme chrétien attribué à saint Thomas d'Aquin est aussi une légende : le Dieu de saint Thomas comme le Dieu de Pascal n'est pas le Dieu des philosophes, mais Jésus-Christ qui un jour apparut lui-même à saint Thomas pour lui dire : « Tu as bien parlé de moi ». Si saint Thomas affirme, comme le fera le concile du Vatican, que la nature de la raison humaine comporte la capacité de démontrer l'existence de Dieu, c'est pour ajouter qu'une raison blessée par le péché originel ne parviendra jamais sans l'aide de la foi à une connaissance complète et sans erreur des perfections divines et que la nature intime de Dieu est un mystère impénétrable à l'intelligence humaine. Ceux qui n'ont jamais lu une ligne de saint Thomas et ne le connaissent que par de mauvais manuels le prennent pour un précurseur de Descartes dont pourtant tout le sépare : alors que pour Descartes tout est clair et compréhensible à la raison et sans mystère, saint Thomas d'Aquin n'affirme la valeur limitée de la raison que pour préciser ses limites et rencontrer partout le mystère <sup>14</sup>.

Saint Thomas comme Pascal proclame la surnaturalité essentielle de la foi pur don de Dieu, et précise même que la foi est indépendante des raisons de croire qui n'en sont que la préparation (rappelons

---

<sup>14</sup> Cf. *Le Sens du mystère*, du R.P. Garrigou-Lagrange.

ici à nos contemporains —M. de La Palisse le leur aurait dit— que *la foi consiste à croire* et non à comprendre avec sa raison, ni à éprouver ou ressentir avec sa sensibilité, il est donc inutile qu'ils attendent que Dieu se manifeste en eux d'une manière sensible). Enfin et surtout, saint Thomas, après saint Paul et saint Jean et avant Pascal, affirme comme la doctrine dominante de son oeuvre que *l'essence de la vie chrétienne se trouve dans la charité*.

Loin d'être une morale rationaliste du devoir ou de la loi comme celle que Kant léguera à tout le monde moderne, la morale de saint Thomas est une morale du bien où tout se juge par l'amour du bien, par le dynamisme intérieur qui porte l'être vers le bien, autrement dit c'est une morale du « coeur » au sens augustinien et pascalien du mot. Si le mot « coeur » a une place fondamentale dans le vocabulaire chrétien, c'est parce que ce qui importe chez le chrétien n'est pas de se conformer à des règles, mais c'est le dynamisme intérieur par lequel son amour choisit Dieu, et c'est là ce qu'on peut appeler le *mouvement du coeur vers Dieu* au sens du mot « coeur » que nous avons défini.

Faudra-t-il redire qu'il ne s'agit pas de l'amour passion de la sensibilité qui est de l'ordre de la vie animale, mais de l'amour spirituel, acte de la volonté élisant le bien voulu ? Le coeur, c'est ce dynamisme profond qui meut l'être tout entier : chez le chrétien, ce dynamisme est celui de la charité aimant Dieu pour lui-même qui ne nous est donné que par la grâce du Saint-Esprit, telle est la doctrine commune de Pascal, de saint Thomas d'Aquin, de saint Augustin, de saint Paul. Ce dernier a écrit : « *La charité a été donnée à nos coeurs par le Saint-Esprit* ».

## Mystique

Il y a peu de mots plus à la mode et plus employés par le vocabulaire contemporain que le mot de « mystique ». Il traîne aujourd'hui dans tous les journaux et tous les discours. Toutes les révolutions, tous les grands mouvements de transformation de la société et de la civilisation s'affirment comme une mystique. On revendique d'avoir une « mystique ». Et pourtant, la plupart de nos contemporains seraient bien embarrassés, si on leur demandait de définir le mot « mystique », de lui donner un sens précis. Un mot qui sert à tous les usages et traîne partout finit par perdre toute signification nette. Mais ici le mot de « mystique » a une place trop importante, un sens traditionnel trop capital dans le vocabulaire chrétien et représente trop de réalités vivantes de l'histoire chrétienne pour que nous l'abandonnions sans nous efforcer de rétablir et de sauver sa signification véritable. Si tout le monde aujourd'hui emploie le mot « mystique » à tort et à travers et à tout propos, les catholiques ont le devoir strict de ne jamais se laisser entraîner, comme cela leur arrive trop souvent, à l'employer ainsi, de le garder jalousement pour son sens traditionnel. Il faut absolument que cela signifie encore quelque chose quand nous parlons des grands mystiques pour désigner saint Jean de la Croix ou sainte Thérèse, saint Bonaventure ou sainte Gertrude.

Mais, d'abord, jetons un coup d'oeil sur l'emploi actuel du mot. Si vague, confus et dévié soit-il, il doit quand même contenir quelques indications. Quand les grands mouvements révolutionnaires modernes parlent de leur « mystique », ils entendent quelque grand enthousiasme collectif, quelque grande force sentimentale collective, quelque chose de l'ordre de ce que Barrès appelait les « puissances de sentiment ». Ils veulent dire qu'il y a en eux autre chose que les froids calculs de la raison, qu'ils s'appuient sur autre chose que des raisons et des arguments ; qu'ils font appel à quelque chose de mystérieux, de profond et de puissant qui jaillit du fond de l'être humain.

Partis de cet emploi actuel du mot « mystique », revenons un demi-siècle en arrière. On ne parlait guère alors —on était en plein rationalisme— des « mystiques » collectives qui obsèdent le monde contemporain. D'ailleurs, le collectivisme n'était qu'en germe et l'individualisme triomphait. Mais on parlait —avec un certain dédain— d'individus qu'on appelait des « mystiques ». Et on entendait par là des illuminés que ne guidaient pas les solides clartés de la raison, des poursuiveurs de rêves et de chimères, des visionnaires, voire des hallucinés. Leur cas semblait d'ailleurs pathologique et, dans un même emploi confus et dédaigné du mot « mystique », on confondait une sainte Thérèse ou une Jeanne d'Arc avec la première hystérique venue ou avec quelque constructeur de châteaux en Espagne. Mais nous pouvons remarquer que le mot « mystique », si vague soit-il, désignait encore une vie en marge ou à côté de la vie rationnelle, une vie non gouvernée par la raison, sa logique, sa cohérence et sa clarté.

Nous ne nous en étonnerons pas si nous en venons enfin à l'étymologie. « Mystique » vient évidemment de « mystère » et est très semblable à « mystérieux ».

Dans le sens du mot « mystique », il y a donc l'idée de ce qui échappe à la logique et aux clartés de la raison. On serait tenté de lui donner pour synonymes des mots comme « irrationnel », « ineffable », « indicible », « incompréhensible ». Et là sans doute est le secret de la vogue actuelle du mot, du besoin contemporain de ce qu'on appelle une « mystique ». Ce secret n'est autre que l'angoisse née de l'échec du rationalisme. L'homme voulant se fier aux seules clartés de sa raison, l'homme de la pure pensée cartésienne dominant un univers machine et pour lequel il n'y avait plus de mystère, a échoué. Au lieu du bonheur attendu, il a trouvé les famines, les révolutions, les guerres. Alors on s'est rejeté vers ce qui échappe à la raison, vers la mystique.

Mais c'est alors aussi que l'on en est venu à désigner par là à peu près tout et à enlever au mot tout son sens précis. Car enfin, faut-il croire que tout ce qui est irrationnel, que tout ce qui échappe à la raison mérite d'être appelé « mystique » ? C'est ici qu'apparaît la confusion. Les grandes forces sentimentales collectives que l'on glorifie aujourd'hui du nom de « mystiques » sont en général de l'ordre des impulsions, sinon des délires de la sensibilité, de l'ordre aussi des grands instincts : elles appartiennent au plan de la sensibilité, du sentiment, c'est-à-dire qu'elles échappent à la raison parce qu'elles sont AU-DESSOUS de la raison. Si nous passons de ces psychoses collectives à des états psychologiques individuels, nous voyons appeler « mystiques » des hallucinés, des visionnaires, des chimériques, des utopistes, nous avons affaire à des états qui relèvent du rêve, de l'imagination, de l'exaltation des sentiments et des émotions, c'est-à-dire que nous sommes encore sur le plan de la sensibilité ou du sentiment, de ce qui échappe à la raison parce qu'AU-DESSOUS de la raison. Toute fuite des dures, fortes et solides exigences de la raison pourrait alors se parer du nom de « mystique ».

Nous sommes donc en présence d'une véritable usurpation du mot de « mystique » au profit des grandes forces instinctives, inconscientes et nébuleuses de la sentimentalité, de l'imagination et du rêve, de tout le domaine de l'irrationnel qui est au-dessous de la raison.

Par rapport à la raison, le mystère n'est pas du côté de la sensibilité et du sentiment qui est au-dessous, mais du côté de Dieu qui est au-dessus. Il n'y a donc pas de « mystique » en dehors de la vie religieuse, des rapports avec Dieu. La classe ou la race ne peuvent inspirer une « mystique ». Dieu seul peut être l'animateur d'une « mystique ». Encore faut-il bien comprendre que la vie religieuse n'est pas, comme l'imaginent communément tant de nos contemporains, du côté du sentiment ou du rêve, du côté de ce que Barrès appelait les « puissances du sentiment ». On ne saurait trop dénoncer l'erreur contenue dans l'expression si employée de « sentiments religieux ». Le domaine sentimental et le domaine religieux sont aux antipodes : l'un au-dessous, l'autre au-dessus de la raison. Si Dieu ne peut être compris par la raison, s'il échappe à ses clartés, il peut encore moins être « senti », perçu par le sentiment ou la sensibilité. S'il est au-dessus de la raison, Il est bien plus encore au-dessus de tout sentiment.

Mais alors, il est clair qu'il ne peut être question de « mystique » que si l'on confesse au-dessus de la raison un plan nouveau qui est le plan surnaturel ou divin — et c'est là évidemment que la plupart de nos contemporains ont les yeux fermés. Ce domaine n'est ni sur le plan du sentiment, ni sur le plan de la raison, mais sur le plan surnaturel. On voit donc que toute « mystique » —au sens authentique du mot— est surnaturelle : elle suppose la foi, et la grâce, et toutes les vertus surnaturelles. Et c'est bien ainsi que l'entendaient tous nos saints, tous nos grands « mystiques » du christianisme pour qui la vie « mystique » n'était que le plein et total développement de la grâce sanctifiante, de la vie de la foi et de la charité. Il n'y a donc pas de « mystique » véritable en dehors du christianisme et sans la foi chrétienne qui seule ouvre les yeux sur le mystère de Dieu.

Ce plein développement de la vie de la foi et de la charité, que toute la tradition chrétienne appelle la « vie mystique » se fait sous l'action de ces impulsions divines que l'on appelle les dons du Saint-Esprit. Tant que la foi avance en s'appuyant sur les clartés de la raison, nous sommes dans un domaine surnaturel qui n'est pas encore celui de la vie « mystique ». « La vie mystique », c'est la vie sous la conduite des dons du Saint-Esprit, quand la foi avance sous les impulsions mystérieuses du Saint-Esprit, impulsions imperceptibles au sentiment comme incompréhensibles à la raison. C'est le mystère de l'Esprit qui « souffle où il veut » et dont « nul ne sait d'où il vient ni où il va », selon les mots de l'Évangile. Et l'Esprit ne souffle que dans l'Église dont il est l'âme, qu'Il anime par la foi, par la charité, par ses dons. La « mystique » —la seule « mystique » qui mérite son nom— appartient donc à l'Église et à elle seule.

Crions-le sur les toits : hors de l'Église de Jésus-Christ, point de mystique.

## Qu'est-ce que l'espérance ?

Notre époque est, au milieu de tant de malheurs et de menaces qui l'accablent, un temps d'inquiétude et même d'angoisse : c'est peut-être pourquoi on n'a jamais tant parlé d'espérance. En particulier divers groupes de chrétiens, depuis quelques années, ont consacré bien des cercles au thème de l'espérance. Mais la nostalgie de situations temporelles plus favorables a souvent porté l'espérance à se diriger vers les choses de ce monde et à oublier que, pour le chrétien, la véritable espérance est la vertu théologique d'espérance. C'est la vraie nature de cette espérance théologique que nous voudrions expliquer ici en la dégageant de toutes les confusions répandues aujourd'hui.

La confusion la plus grossière consisterait à confondre l'espérance avec une sorte de méthode Coué généralisée et approfondie : il y a des gens pour qui l'espérance consiste à se convaincre que *tout ira bien* et que *tout réussira*. Pour eux, l'espérance, c'est l'optimisme.

Mais il existe une autre confusion moins grossière que la précédente : c'est de confondre la vertu théologique d'espérance avec la vertu morale de confiance. Les vertus morales ont pour objet de régler toutes nos activités selon la prudence pour les diriger vers le vrai but de notre vie, c'est-à-dire vers Dieu : leur objet n'est donc pas Dieu, mais les réalités et les biens de ce monde subordonnés à Dieu et recherchés selon la volonté de Dieu. La vertu morale de confiance nous fait éviter à la fois le désespoir et les folles espérances en nous faisant compter avec sûreté sur la réussite de tout ce que nous entreprenons prudemment, elle est la force d'entreprendre en pensant réussir chaque fois que l'entreprise a été prudente. C'est donc la vertu morale de confiance qui nous permet d'attendre un certain nombre de succès sur le plan des biens de ce monde et de notre vie en ce monde, pourvu que tout cela soit selon la volonté de Dieu et dirigé vers Lui. Mais ce serait une erreur grave de confondre l'espérance avec cette vertu morale de confiance parce que l'espérance n'est pas une vertu morale, c'est une vertu *théologique* : nous l'avons tous appris au catéchisme.

-----

Qu'est-ce donc qu'une vertu théologique ? Alors qu'une vertu morale a pour objet une activité humaine, une entreprise humaine, quelque chose de la vie de ce monde à diriger vers Dieu, et pour motif les données humaines et temporelles de cette activité ou de cette entreprise, une vertu théologique a à la fois *pour objet et pour motif Dieu Lui-même et Dieu seul* : ce n'est pas à travers un objet subordonné, mais directement et immédiatement vers Dieu qu'une vertu théologique dirige notre esprit. C'est pourquoi

la vie chrétienne est la vie de relations directes et personnelles avec Dieu Lui-même en étant la vie des vertus théologiques. Par exemple, la foi a pour motif et pour objet Dieu Lui-même dans sa Vérité infinie se révélant à nous, car Dieu Vérité infinie est à la fois *ce pourquoi* nous croyons et *ce que* nous croyons. De même la charité a pour motif et pour objet Dieu Lui-même aimé, non à cause de ses dons, mais en Lui-même et pour Lui-même dans sa Bonté infinie, car Dieu Bonté infinie est à fois *ce pourquoi* nous l'aimons et *ce que* nous aimons. L'espérance aussi n'est une vertu théologique que parce que Dieu seul est à la fois son motif et son objet, ce pourquoi nous espérons et ce que nous espérons.

### 1). Dieu Lui-même est l'objet de l'espérance théologique

En effet, ce que le chrétien espère, ce ne sont pas les biens de ce monde, ce n'est pas quelque chose de la vie de ce monde ; ce n'est pas quelque réussite en ce monde, c'est Dieu Lui-même pleinement possédé dans la vie éternelle (et c'est en attendant et pour la vie de ce monde la grâce qui est le germe et le commencement de la vie éternelle et nous y conduit parce qu'elle est déjà Dieu Lui-même donné à nous dans l'obscurité de la foi). Le Christ nous a promis que nos prières seront infailliblement exaucées, mais la fausse espérance (qui dans la prière serait superstition et magie) nous fait demander les biens de ce monde d'une manière inconditionnée et non subordonnée, alors que ce que nous demandons est peut-être contraire à notre vrai bien éternel et que nous sommes peut-être comme un enfant qui demanderait à son père un gâteau empoisonné et serait déçu de se le voir refuser. Nos prières seront infailliblement exaucées quand elles demanderont le véritable objet de l'espérance, c'est-à-dire Dieu Lui-même, c'est-à-dire la grâce et finalement la vie éternelle : Dieu ne se refuse jamais et donne toujours la grâce autant qu'on la lui demande. Si Dieu se manifestait visiblement à nous, pour nous dire : « Je te donnerai ce que tu me demanderas — que désires-tu ? » — il faudrait répondre : « Rien d'autre que vous-même, Seigneur. » Dieu est la Joie absolue, infinie et parfaite : comment pourrions-nous Lui préférer de pauvres bonheurs humains limités ? Ceux qui agissent pour trouver leur récompense en ce monde n'ont pas l'espérance théologique.

Il ne faut donc pas oublier que le « royaume de Dieu n'est pas de ce monde » pour attendre un soi-disant royaume de Dieu sur la terre : mettre son espérance dans la transformation de cette terre, dans le règne de l'homme sur la terre, dans la marche en avant de l'histoire, dans un ordre social pleinement humain sur la terre, dans le plus grand épanouissement humain dans l'histoire, c'est manquer à l'espérance théologique. Il y a, hélas ! des chrétiens qui se résignent au ciel comme à un pis-aller pour éviter l'enfer, mais qui préféreraient de beaucoup rester toujours sur la terre avec la jouissance assurée de tous les biens de ce monde : ils n'ont pas l'espérance théologique. L'espérance théologique suppose que si l'on nous offrait de vivre immortels sur la terre, avec la jouissance assurée de tous les biens de ce monde, nous refuserions

pour demander le ciel, c'est-à-dire la possession de la Joie infinie, absolue et parfaite qui est Dieu Lui-même. Il y a aussi, hélas ! des chrétiens qui se représentent le ciel comme une accumulation de jouissances du genre des jouissances de ce monde portées au maximum possible : ils n'ont pas l'espérance théologique. L'espérance théologique espère ce que selon une image traditionnelle on appelle « le ciel » parce que « le ciel », c'est Dieu Lui-même possédé dans la vie éternelle, et notre espérance est certaine parce que Dieu ne se refuse jamais à ceux qui L'aiment et Le veulent parce qu'ils L'aiment (l'enfer est fait de ceux qui ne veulent pas de Dieu parce qu'ils ne L'aiment pas).

## 2). Dieu Lui-même est le motif de l'espérance théologique

En effet, si nous espérons Dieu, ce n'est pas à cause de nos capacités ou aptitudes naturelles, de nos talents, de nos mérites, de nos efforts, de nos oeuvres qui sont absolument incapables de l'obtenir : la plupart des fausses religions et des fausses mystiques se fondent sur la fausse espérance de l'homme qui espère réussir par lui-même, par son effort d'homme, à sortir de sa condition d'homme, des limites de sa nature humaine, pour se diviniser lui-même, se hausser lui-même vers Dieu (et dans ce cas il n'y aurait eu besoin ni de l'Incarnation par laquelle Dieu prend l'initiative de descendre vers nous, ni de la Rédemption, et cette fausse espérance, qui n'est que présomption, ne peut aboutir qu'à l'échec de l'orgueil). Nous ne pouvons posséder Dieu que si Dieu Lui-même se donne à nous ; nous ne pouvons L'attendre et L'espérer que de Lui-même se donnant à nous, c'est-à-dire de ce pur cadeau, de cette pure générosité de Dieu qu'on appelle pour cela « la grâce ». C'est par la grâce de Dieu et non par nos talents, nos mérites, nos efforts, ou nos oeuvres que nous pouvons obtenir la vie éternelle qui est la possession de Dieu Lui-même. Donc l'unique motif, l'unique appui sur lequel repose l'espérance théologique, c'est Dieu Lui-même qui est l'Amour infini, qui est pur don de Lui-même, ne se refusant jamais aux pauvres et aux humbles qui n'attendent rien d'autre que Lui et mettent en Lui seul leur espérance. Le pharisien qui se croit honnête et juste et qui met en lui-même sa confiance et qui prétend avoir droit à sa récompense n'a pas l'espérance théologique, notre espérance est une espérance de mendiants qui ne se croient droit à rien et qui ne peuvent que recevoir de Dieu ce que Dieu donne gratuitement à ceux qui L'aiment.

## Le bon larron et la pauvreté spirituelle

Dieu nous a fait connaître par le magistère infaillible de l'Église dans les canonisations les noms d'un grand nombre de saints, mais il n'y a qu'un seul homme qui ait été canonisé directement par Jésus et dont la canonisation soit enseignée par le texte même de l'Évangile, c'est le bon larron à qui Jésus a dit : « Tu seras aujourd'hui avec moi dans le paradis. » Il y a là une leçon capitale pour nous faire voir dans la croix de Jésus-Christ, près de laquelle le bon larron expirait, une source infinie de grâce et de sainteté compensant surabondamment et submergeant la malice de tous les vices et de tous les crimes et capable de transformer en un instant le plus grand criminel en un grand saint : c'est là le mystère même de la Rédemption qui est au fondement de tout le christianisme.

Cette source infinie de grâce et de sainteté est à la disposition de tous les hommes et tous n'ont qu'à y puiser. Alors se pose un grave problème : pourquoi le bon larron a-t-il été vraiment transformé, en un instant, d'un grand criminel en un grand saint, tandis que, pour nous, la même source infinie de grâce et de sainteté met tant d'années pour nous transformer peu à peu et nous sanctifier ? On pourrait être tenté de répondre par la proximité de la mort de Jésus en croix à laquelle le bon larron assistait, mais nous y assistons aussi réellement que lui chaque fois que nous assistons à la messe : la messe par le sacrement nous rend le sacrifice rédempteur aussi présent qu'au bon larron et met à notre disposition la même source infinie de grâce et de sainteté.

La réponse est tout autre : c'est que le bon larron a offert à la grâce sanctifiante du Christ Rédempteur un vide total qu'il n'y avait qu'à remplir, une pauvreté spirituelle totale qui n'opposait à la grâce aucune suffisance et aucun orgueil. Le bon larron ne pouvait se vanter d'avoir à lui aucun mérite et aucune vertu sur lesquels il pourrait appuyer une satisfaction quelconque de lui-même, il n'avait à lui que ses crimes. Aussi n'avait-il non plus aucune considération sociale, aucun appui du côté des hommes : criminel condamné au plus infamant des supplices, il était totalement rejeté, abandonné, méprisé par les hommes. De sa nature humaine, de ses possibilités humaines, de sa vie humaine, il n'avait plus rien à espérer et à attendre que l'agonie et la mort atroces du criminel cloué au gibet d'infamie. C'était, du côté de lui-même et de toutes les créatures, la pauvreté spirituelle absolue, le vide absolu où l'on ne peut plus rien saisir. Alors vraiment il pouvait dire devant la croix de Jésus : Croix, mon *unique espérance*.

Jamais pour aucun homme comme pour lui, le mot « unique » n'a pris un sens aussi absolu, rigoureux, exclusif. Il n'a espéré absolument rien d'autre que le paradis, c'est-à-dire la vie éternellement avec Jésus, n'attendant aucune gloire en ce monde et de ce monde, et c'est pourquoi partout où sera prêché l'Évangile il sera glorifié éternellement avec la pécheresse qui a répandu le vase de parfum et le parfum de

son amour sur les pieds du Sauveur. Il n'a espéré, lui qui n'avait rien de valable en lui à présenter, que du pur don, de la pure générosité du Sauveur, car il ne pouvait que tout recevoir de la croix de Jésus, et c'est pourquoi il sera glorifié éternellement partout où sera glorifiée la croix de Jésus. Il a plongé de l'absolue désespérance de tout ce qui n'est pas Jésus dans l'absolument unique espérance mise en la seule croix de Jésus à l'exclusion de toute autre chose.

C'est de la leçon de cette pauvreté spirituelle absolue que nous avons le plus besoin, car si le cas du bon larron semble unique à ce degré, l'action du Saint-Esprit l'a pourtant multiplié dans l'histoire de l'Église à des degrés divers. Quiconque à quelque expérience de l'Action du Saint-Esprit dans l'Église a connu de ces âmes gravement pécheresses que la grâce de la croix de Jésus-Christ a littéralement virginisées en un instant, qui ont accédé en un instant à la pureté du coeur et aux approches de la sainteté, parce qu'elles ont offert dans le vide total d'elles-mêmes et de tout appui créé une pauvreté spirituelle totale à la grâce du Sacrifice Rédempteur.

Et cela n'est pas vrai seulement de criminels et de pécheurs : tout près de nous, des âmes qui semblent n'avoir jamais perdu l'état de grâce, un curé d'Ars, une sainte Bernadette, une sainte Thérèse de Lisieux, n'ayant à s'appuyer sur aucune qualité ou aptitude humaine qu'ils puissent faire valoir, ont offert à la grâce de Jésus-Christ cette pauvreté spirituelle totale, ce pur vide ouvert à la sanctification par la grâce. Cette pauvreté spirituelle est l'essentiel de l'enseignement de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus qui répète sans cesse que par elle-même elle est capable de tous les crimes et qu'elle attend tout avec une confiance infinie de la seule miséricorde de son Sauveur. Cette totale pauvreté spirituelle ne fut-elle pas le secret de la sainteté suréminente de saint Joseph ?

Nous manquons à cette pauvreté spirituelle parce que nous sommes toujours quelque peu « pharisiens », satisfaits de nous-mêmes en raison de tout ce que nous pouvons faire valoir d'aptitudes, de talents, de qualités, de vertus, de mérites, de bonnes oeuvres, pleins de quelque possession qui nous empêche d'être vides et qui fait que la grâce ne peut pas nous remplir, comme un verre où il y a quelque peu d'un vin médiocre ne peut être rempli d'un vin précieux, ce vin précieux que Jésus a donné à Cana à la fin du banquet et qu'il est seul à pouvoir donner. Le publicain a été sanctifié parce qu'il se savait pécheur et n'avait rien à attendre de lui-même et attendait tout avec confiance de la seule miséricorde de Dieu.

Même si nous n'avons commis aucun crime (et il n'est nullement souhaitable d'en commettre), nous devons savoir que par nous-mêmes nous sommes capables de tous les vices et de tous les crimes et que nous n'avons rien de bon à attendre de nous-mêmes et de l'estime du monde et des réussites terrestres. Nous devons savoir que pour entrer dans la vie éternelle en possession de la Joie infinie et parfaite qui est Dieu lui-même, Dieu nous demande de vivre divinement, c'est-à-dire quelque chose qui est purement et simplement impossible à notre nature : c'est pourquoi Jésus a maudit le figuier qui ne donnait pas de fruits quand ce n'était pas la saison des figues, pour bien montrer que ce qui est exigé de nous est impossible à notre nature. Nous devons donc tout attendre du seul don de Dieu qui nous donne cette sainteté

surnaturelle que par nous-mêmes nous ne pouvons avoir, mais que nous recevons de la grâce dans la mesure où nous nous laissons faire par elle (comme Dieu peut faire produire des figues au figuier hors de la saison des figues). Nous devons savoir que, s'il y a quelque chose de bon en nous, cela est l'oeuvre de Dieu et pur don de Dieu, et que notre rôle à nous est de recevoir et de nous laisser faire. Nous devons donc ne prendre appui sur rien que nous considérons comme nous appartenant comme une richesse ou possession spirituelle que nous pourrions faire valoir ou dont nous pourrions tirer fierté, car saint Paul nous a dit de ne pas nous glorifier en rien d'autre que notre vide, notre néant et la croix de Jésus-Christ de qui nous recevons tout.

À celui qui croit posséder, saint Paul répond : « Qu'as-tu que tu ne l'aies reçu ? » Il s'agit donc purement et simplement d'être vides de toute possession et ouverts pour recevoir toujours davantage de la source surabondante de sainteté qui coule éternellement du flanc ouvert de Jésus crucifié. « Se tenir au pied de la croix pour recevoir la divine rosée », disait sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

La pauvreté spirituelle doit faire de nous ces purs mendiants qui n'ayant rien attendent tout de la pure générosité du Christ Rédempteur en qui est l'unique espérance.

## Savoir ce qu'est la charité

Le christianisme tout entier tient dans la charité : l'Évangile nous dit qu'en elles sont contenus tous les commandements et tout l'enseignement prophétique, et saint Paul consacre le chapitre XIII de l'Épître aux Corinthiens à expliquer que c'est la charité, et elle seule, qui fait la valeur de nos actes. On peut dire que le chrétien vaut ce que vaut sa charité et que le christianisme ne lui demande rien d'autre que d'avoir de plus en plus de charité.

Si donc la charité est ainsi le tout du christianisme, il est capital que les chrétiens sachent ce que c'est que la charité. Or, le mot « charité » a presque complètement perdu son sens dans le vocabulaire contemporain, il est employé souvent à faux, presque toujours d'une manière équivoque, et un grand nombre de catholiques pratiquants et même militants ne savent plus ce que c'est que la charité. Ce sont les vérités élémentaires de l'Évangile et du catéchisme que nous voudrions leur rappeler ici.

Pour un grand nombre de nos contemporains, la charité consiste à donner quelque chose à un malheureux : ils la confondent avec l'aumône ou avec la bienfaisance. D'où des expressions comme « faire la charité », « vente de charité », « oeuvre de charité ». D'autres la confondent avec la bienveillance : être « charitable », c'est pour eux avoir une attitude indulgente, aimable, et ils reprocheront à un polémiste ou à un juge sévère de « manquer de charité ». Les chrétiens pratiquants savent, en général, que la charité est l'amour du prochain et que bienfaisance ou bienveillance ne sont que les manifestations extérieures de cet amour, mais qu'il faut avoir cet amour intérieurement (sans quoi l'attitude extérieure serait hypocrisie). Mais la plupart d'entre eux confondent la charité avec la philanthropie ou l'humanitarisme, c'est-à-dire avec une attitude purement naturelle et humaine d'amour des hommes pour la seule raison de leur nature humaine.

Ils croient que quiconque aime les hommes a la charité. Certes, un vague souvenir du catéchisme ou de quelque phrase de l'Évangile leur fait bien savoir que le mot « charité » signifie aussi l'amour de Dieu, mais ils voient mal le rapport entre amour de Dieu et amour du prochain et imaginent qu'il y a deux charités, l'une qui est amour de Dieu et l'autre qui est amour du prochain ; la seconde, seule, d'ailleurs, leur paraît quelque chose de pratique, Dieu étant pour eux quelque chose de bien théorique et de bien lointain dont on ne s'occupe guère *en pratique*. Enfin, que la charité soit amour de Dieu ou amour du prochain, ces mêmes chrétiens la considèrent comme un sentiment éprouvé pour Dieu ou pour le prochain, ce qui est de l'ordre de la *sensibilité* ou de la *sentimentalité*, de sorte que, vis-à-vis de Dieu, ils parleront couramment de « *sentiments religieux* » et vis-à-vis du prochain de « *sentiments de charité* ».

Le développement de si graves erreurs nous oblige à crier sur les toits cet enseignement

élémentaire du catéchisme que LA CHARITÉ EST UNE VERTU THÉOLOGALE. Mais la plupart ne savent pas ce que c'est qu'une vertu théologique — et pourtant, être chrétien, c'est vivre des vertus théologiques. L'oeuvre la plus urgente, aujourd'hui, est de rendre aux chrétiens le sens théologique (Cf. la lettre pastorale du cardinal Suhard sur « le sens de Dieu ») : trop d'efforts se sont appliqués à les former à agir en ce monde, il faut les former à regarder Dieu. La première réponse du catéchisme nous apprend que « nous avons été créés pour connaître et aimer Dieu (trop de chrétiens d'aujourd'hui diraient à la place que nous avons été créés pour transformer la terre) : l'essentiel de notre vie, c'est la vie théologique, c'est-à-dire la vie intérieure qui consiste à regarder Dieu. C'est ce regard intérieur vers Dieu qui est la prière. Une vertu théologique, c'est une vertu qui a pour objet, non point une action en ce monde, mais Dieu lui-même, connu ou aimé.

La charité est donc l'amour de Dieu pour lui-même dans sa bonté infinie (c'est ce que nous formulons en récitant « l'acte de charité »). Mais nous sommes (par nous-mêmes ou naturellement) incapables d'aimer Dieu de charité : nous pouvons L'aimer pour ses dons, pour le motif qu'il nous a créés et donné toutes sortes de biens, nous sommes absolument incapables de L'aimer pour Lui-même, pour le motif de Sa Bonté infinie. La charité nous est donc donnée par Dieu (« communiquée en nous par le Saint-Esprit », dit saint Paul), elle est une grâce qui dépasse infiniment toutes nos capacités naturelles, elle est surnaturelle : c'est Dieu qui nous donne de L'aimer comme Il s'aime Lui-même dans toute sa Bonté divine. La charité n'a donc rien à voir avec un amour sensible, avec un amour qu'on ressent ou qu'on éprouve, avec un « sentiment pieux », elle n'est absolument pas de l'ordre de la sensibilité ou du sentiment ; peu importe qu'on éprouve ou qu'on ressente quelque chose ou qu'on ne ressente rien, qu'il y ait ou non un mouvement de sentiment, la charité n'est pas sentiment, mais acte de volonté qui a Dieu pour objet, et on aime Dieu de charité dès lors qu'on veut L'aimer, même si l'on n'éprouve rien (Dieu ne refuse jamais la grâce, il nous la donne dès lors que nous la voulons). L'objet de la charité n'est pas quelque chose de sensible, c'est Dieu caché dans le mystère connu par l'obscurité de la foi.

Si la charité aime pour elle-même la vie de Dieu, elle aime la vie de Dieu partout où elle se trouve : en Dieu d'abord, puis dans le prochain. On ne peut rien comprendre à la charité si on ne comprend pas que nous ne pouvons pas être fils de Dieu sans être frères les uns des autres ; une fraternité sans paternité n'existe pas. *Il n'y a donc pas deux charités, une pour Dieu et une pour le prochain, mais une seule vertu théologique de charité qui aime la vie de Dieu en Dieu et dans le prochain.* Mais alors, le motif pour lequel la charité aime le prochain, ce n'est pas un sentiment naturel, ce n'est même pas sa nature humaine, c'est la vie de Dieu en lui : la charité aime le prochain pour la vie de Dieu pour laquelle il a été créé et qui est sa vraie destinée, elle veut pour le prochain son vrai bien, qui est de vivre de la vie de Dieu. On voit donc que la charité n'a aucun rapport avec l'humanitarisme laïc ou la philanthropie qui aime les hommes pour leur nature humaine, encore moins avec un sentiment de pitié ou de bienveillance. C'est pour cela que la charité aime même les ennemis. Malgré l'antipathie naturelle que nous avons pour eux, la charité qui n'a

pas de motif naturel les aime pour la vie de Dieu, veut pour eux la vie de Dieu. Et certes, la charité voudra aussi pour le prochain les biens de ce monde, mais dans la mesure où ils servent la vie de Dieu en lui : la charité nourrira, vêtira, logera le prochain pour nourrir, vêtir, loger la vie de Dieu.

La charité ne peut exister sans la foi : elle suppose la foi qui en tout prochain, même antipathique, même repoussant, nous fait voir Dieu Lui-même vivant en lui, car Dieu demeure le seul objet de la charité.

Aussi, lorsque les biens de ce monde deviennent pour le prochain moyen de péché, la charité ne les veut plus pour lui. Jamais la charité ne pourra comporter la moindre complaisance ou tolérance pour le péché ou l'erreur : plus nous aimons de charité les pécheurs et ceux qui sont dans l'erreur, plus nous haïssons et combattons leur péché et leur erreur qui est pour eux le plus grand mal (par exemple, plus nous aimons les communistes, plus nous haïssons le communisme).

« Quand même je donnerais tout ce que je possède aux pauvres, dit saint Paul, si je n'ai pas la charité, cela ne vaut rien. » Ce qui importe n'est donc pas de donner aux pauvres, c'est le motif pour lequel on donne, et il faut que ce motif soit l'amour de Dieu pour lui-même.

## Aimez-vous les uns les autres

De toutes les bouches du monde moderne sortent sans cesse des cris de haine. Haine des nations les unes pour les autres où germe la semence d'effroyables guerres d'extermination ; haine dont aucune institution internationale ne pourra contenir la force tant qu'elle sera sans cesse nourrie par les violences d'une presse excitatrice et déchaînée dans tous les pays. Haine des partis politiques en lutte pour la conquête du pouvoir et prêts pour cette lutte à la guerre civile comme aux calomnies, aux vols et aux assassinats. Haine du prolétaire pour le bourgeois égoïste et indifférent dont il envie le confort, et haine du bourgeois pour ce prolétaire dont il craint la sanglante révolte. Haine des entreprises les unes pour les autres dans l'âpre concurrence pour la conquête de l'argent. Haine immense aux mille bouches qui contorsionne le visage du monde et inspire le crime d'un bout à l'autre de l'univers. Pourquoi ces visages de brebis qui appellent une paix impossible tant qu'ils masqueront des coeurs de loups où règne la haine ? La haine appelle la haine et la guerre. « *La paix est l'oeuvre de la charité* », disait saint Thomas d'Aquin.

Léon Blum s'est un jour tourné vers la droite et le centre de l'Assemblée dont il occupait la gauche pour dire : « *Je vous hais* ». Et les représentants du capitalisme ne cessent de répondre par la haine à la déclaration de haine du socialisme. Il ne s'est trouvé personne dans cette Assemblée pour embrasser d'un seul regard tous les hommes de l'extrême-droite à l'extrême-gauche et dire à tous : « *Je vous aime* ».

Mais, dans ce monde où règne la haine insufflée dans les coeurs des hommes par le Prince invisible qui a voulu fonder sur la haine sa destinée éternelle, dans ce monde vit l'Église porteuse de la Parole, de l'Esprit, du Coeur du Christ et qui dit de la part de Dieu à tous les hommes de toute nation, de toute couleur, de toute race, de toute langue, de tout âge, de tout sexe, de toute classe : « *Je vous aime* ». Amour conçu éternellement dans le sein de Dieu et répandu dans la Création par le Verbe fait chair et le Don du Saint-Esprit. Amour dont la plénitude infinie a porté le coeur du Christ jusqu'à la mort de la croix, Coeur embrasé de l'amour du Père et de l'amour des hommes, et que l'Église, avec des bras humains qui tremblent mais ne s'abaissent pas, tient élevé pour le montrer chaque jour de plus en plus au regard des hommes. Le Père et le Fils ont voulu que nous soyons en eux unis éternellement dans la même vie qu'eux et la même unité qu'eux : « *Père, qu'ils soient un comme nous sommes un* »... Parole prononcée il y a dix-neuf cents ans et dont la vertu durera jusqu'à la consommation des siècles parce qu'elle sort d'une Bouche éternelle.

« *Dieu est Amour* », a dit saint Jean. Et l'amour est l'essentiel du christianisme. Amour du Père qui nous aime du même Amour que le Fils unique et éternel pour nous rendre conformes à Lui et nous adopter dans le temps comme ses enfants. Amour filial communiqué par le Saint-Esprit à nos coeurs

d'enfants de Dieu pour aimer Dieu comme un Père. Et amour en Dieu de tous les hommes nos frères, car c'est inséparablement les uns des autres que le Christ nous fait enfants de Dieu en Lui et quiconque n'aime pas son frère n'est pas enfant de Dieu. L'amour du prochain est le signe unique auquel on reconnaît les vrais enfants de Dieu et auquel Dieu les reconnaîtra au jour du jugement.

Le monde et le Prince de ce monde se reconnaissent à la haine. Le Christ et l'Église se reconnaissent à l'amour. Là où est l'amour, là est le Christ et l'Église. La grâce est inséparable de la charité. On reconnaissait les premiers chrétiens en disant d'eux : « *Voyez comme ils s'aiment !* ». Et leur amour a allumé sur toute la terre le feu de l'amour. Et le même amour a porté et porte les saints de tous les temps et d'aujourd'hui à se donner pour l'âme et le corps de leurs frères.

Et cela pose une question terrible, que nous n'aurons pas la lâcheté de refuser. Quand le monde regarde, je ne dis pas les saints et les apôtres et les âmes données qui font aujourd'hui comme toujours l'honneur de l'Église, mais le plus grand nombre et la grande masse des chrétiens d'aujourd'hui, peut-il dire : « *Voyez comme ils s'aiment !* » et reconnaître sur leur visage le visage du Christ qui est Amour ?

O scandale inouï ! O responsabilité effroyable et terrible de ces chrétiens tièdes et médiocres qui ont mission de montrer le Christ en eux et qui empêchent la foule de s'approcher en masquant le visage du Christ derrière l'écran honteux de leurs égoïsmes, de leurs intérêts, de leurs plaisirs, de leurs ambitions, de leurs jalousies, de leurs rivalités, de leurs rancunes !

Vous qui avez et qui ne donnez pas à ceux qui n'ont pas, ou même qui donnez rosseries et médisances, comment osez-vous porter le nom de chrétiens quand le visage du Christ est sali et voilé en vous par tant et tant de détritrus immondes de l'égoïsme ? Vous qui ne savez pas voir le Christ dans vos frères et agir avec eux comme avec le Christ Lui-même, comment voulez-vous qu'ils rencontrent et qu'ils voient le Christ en vous ? Et où Le rencontreraient-ils et Le verraient-ils si ce n'est en vous en qui Il continue ?

L'explication unique de tant d'apostasies est là : quand il y a eu des chrétiens dont on ne pouvait pas dire : « *Voyez comme ils s'aiment !* » Le Christ continue en nous sa vie en ce monde. On doit Le voir en nous. Et pour cela, il faut que nous voyons le Christ en chacun de nos frères, je ne dis pas seulement en ceux vers qui nous attirent les liens du sang, de la sympathie, de la communauté d'intérêts, de goûts, de culture, de milieu, mais en tous, en ceux aussi qui rebutent le plus notre sensibilité.

Si nous ne voyons pas le Christ dans l'ivrogne qui titube dans la rue et dans la fille publique qui s'offre aux passants, dans le banquier enrichi de ses vols et dans l'anarchiste qui l'assassine, dans la mondaine bavarde, coquette et médisante, et dans le fils de famille débauché et fainéant, nous ne sommes pas enfants de Dieu.

Le Christ s'est substitué à tous. Le Christ sera avec nous comme nous serons avec nos frères.

Que penser de ces chrétiens qui ne manqueraient jamais au maigre du vendredi et qui laissent leurs frères dans la misère plutôt que de retirer quoi que ce soit à leur confortable, à leurs plaisirs, ou même à

leur sécurité entassée dans des coffres-forts ? Sécurité fragile comme les biens de ce monde. La vraie sécurité est celle qui donne, car la Providence de Dieu ne laissera jamais manquer celui qui aura donné sans méfiance. Jamais l'aumône ne conduira à la misère. L'avarice y conduit souvent. Et que penser de ces chrétiens qui sont fiers de donner aux oeuvres de leur paroisse, mais qui méprisent l'ivrogne et la prostituée, et les regardent du haut de leur grandeur ? Ils oublient que le Christ est venu sauver les pécheurs, qu'Il a scandalisé les Pharisiens en mangeant et buvant avec les pécheurs ! Et nous refuserions de porter aux pécheurs la Parole et la Lumière du Christ ! Que penser de ces dévotes qui ne passeraient pas une journée sans réciter plusieurs chapelets et ne la passeraient pas davantage sans faire connaître à tout leur quartier les défauts et les péchés de leur prochain ? Comment une même langue peut-elle louer Dieu et médire de ceux pour qui Dieu fait homme a donné sa vie ? Et que penser de cet homme d'affaires qui a sa chaise couverte de velours rouge dans son église et qui paie à ses employés des salaires de famine, tandis qu'il ruine ses concurrents ? Et que penser de ces hommes d'oeuvres qui se dépensent nuit et jour pour l'oeuvre qu'ils ont l'orgueil de présider, mais qui méprisent les autres oeuvres, les regardent comme des concurrentes et, loin de les aider et de collaborer avec elles, ne cessent de les critiquer et, si possible, de leur nuire ? Comme si toutes les oeuvres n'avaient pas leur place dans le Corps du Christ qui est l'Église ! place féconde dans la mesure où elles collaborent efficacement avec toutes les autres, place voulue et aimée de Dieu dans la mesure où l'on ne s'y cherche pas soi-même et où l'on répudie tout esprit d'égoïsme et de jalousie. Que des oeuvres et des groupements catholiques se querellent, c'est déchirer le Christ. Si votre oeuvre et votre groupe visent la gloire de Dieu et le salut des âmes, il leur faut collaborer avec tous les autres qui sont dans l'Église et les aider autant que cela est possible. N'a-t-on pas vu certains chrétiens aller jusqu'à mettre en rivalité les-Ordres religieux les uns avec les autres ? Folie incompréhensible si l'on songe que tous les Ordres religieux sont suscités par Dieu, ont chacun leur mission et par l'accomplissement fidèle de cette mission se servent les uns les autres. Toutes ces missions s'harmonisent et doivent s'aider dans l'unité de l'Église <sup>15</sup>.

---

<sup>15</sup> Pour dessiner quelques traits de cette harmonie et de cette unité indiquons les missions complémentaires des grands Ordres religieux. Les Chartreux sont suscités par Dieu pour la perfection de la vie solitaire ; les Trappistes ou Cisterciens pour la perfection de la vie de pénitence dont le principal élément est le silence ; les Bénédictins ont pour mission la perfection de la louange de Dieu : ils excellent en tout ce qui concerne le culte et la liturgie, d'où aussi une compétence spéciale pour l'art religieux et pour l'histoire des antiquités chrétiennes ; le Carmel excelle pour conduire les âmes aux plus hauts degrés de la vie d'union à Dieu par le retranchement de tout le créé ; les Franciscains ont pour vocation propre la perfection de la pauvreté et ils excellent pour la prédication par la parole et par l'exemple de la pratique des vertus de l'Évangile et de l'imitation de Jésus ; les Dominicains ont pour vocation propre l'apostolat, la prédication de la parole de Dieu, la réfutation des hérésies, et ils excellent sur le terrain de la vérité philosophique et théologique ; les Jésuites ont pour vocation propre la perfection de l'obéissance et de la discipline, ce qui leur permet de constituer une année au service du Christ et pour lutter contre les ennemis de l'Église, ils excellent dans la formation ascétique de la volonté et pour l'organisation des oeuvres et

La charité est ce qu'il y a de plus parfait en ce monde et la perfection de l'homme ne consiste en rien d'autre qu'en la charité. Aussi rien n'est plus simple et plus haut que la perfection chrétienne : agir toujours uniquement par amour de Dieu et du prochain en Dieu. On voit donc combien il est important et essentiel d'avoir une juste notion de la charité et de ne pas la confondre avec ce qui n'en serait que la parodie. La vraie charité est un bien si haut et si précieux que rien n'est pire qu'une fausse charité qui n'a de charité que le nom et qui simule la vraie charité.

La vraie charité, nous l'avons dit, est fondée sur notre destination commune à la vie d'enfants de Dieu dès ici-bas et à la vie éternelle après la mort. Aimer quelqu'un, c'est lui vouloir du bien, dit saint Thomas d'Aquin. Aimer le prochain de charité surnaturelle, c'est lui vouloir son vrai bien, le seul bien absolu et définitif, la vie de la grâce en ce monde, et dans l'autre, la vie éternelle qui en est le fruit, et c'est aussi lui vouloir les biens de ce monde, mais dans la mesure seulement où ils sont de vrais biens, c'est-à-dire des moyens pour parvenir à la vie éternelle.

Vouloir pour le prochain sa tranquillité et son agrément en ce monde au prix de la perte de son âme, le laisser dans le péché et l'erreur, ce n'est pas l'aimer, mais le haïr, et décorer cela du nom de charité serait la plus dangereuse et la plus pernicieuse erreur. Quand le libéralisme prétend se justifier au nom de la charité, non seulement il nous dupe, mais il compose une hypocrite parodie de la charité qui est vraiment écoeurante. Si nous avons la vraie charité, notre objectif unique sera la gloire de Dieu et le salut des âmes qui ne font qu'un, et nous lutterons avec force et intransigeance contre le péché et l'erreur qui détournent les âmes de Dieu et de la vie éternelle. Tolérer le péché et l'erreur n'est pas de la charité, c'est un abandon criminel du vrai bien de nos frères qui est le salut de leurs âmes, et c'est le contraire de la charité. Le véritable amour des âmes exige la haine du péché et de l'erreur.

Faisons bien attention toutefois que cette haine du péché et de l'erreur ne nous fasse pas rechercher un triomphe terrestre de Dieu et de la vérité sous la forme d'un écrasement des pécheurs, mais nous fasse rechercher d'abord la conversion des pécheurs et leur salut. Le Christ est venu pour convertir et sauver les pécheurs et non pour un triomphe terrestre sur eux. La vraie victoire du Christ consiste uniquement dans le salut des pécheurs.

Pour comprendre tout cela, il faut, évidemment, la foi dans le Christ, l'ordre surnaturel, la vie éternelle. La vraie charité est surnaturelle et si ce serait une grave erreur de la confondre avec le libéralisme, ce serait une erreur aussi grave de la confondre avec une fraternité purement naturelle et humaine.

Une fraternité purement naturelle ne cherchera pour nos frères que les biens de la nature et ce sera le plus souvent dans l'oubli, sinon au détriment de leur salut éternel.

---

groupements. On voit que ces missions diverses se complètent et s'harmonisent et que chacun des grands Ordres religieux profite de l'avancement des autres.

Nous mettons là en relief le fond de l'erreur de la Franc-Maçonnerie qui se montre sous l'aspect de bienfaisance et de fraternité, mais dont le dogme fondamental est de ne vouloir que le bien de l'homme naturel et en ce monde. Elle s'élève donc contre la destination de l'homme à la vie éternelle et contre le christianisme qui subordonne la vie en ce monde à la vie éternelle. Et pour mieux enfermer l'homme dans les biens de la seule nature, elle entre dans une lutte proprement satanique contre l'Église et le salut des âmes. Une fraternité purement naturelle et humaine, alors que de fait et réellement l'homme est destiné à la vie éternelle, ne peut être, comme le montre l'exemple de la Franc-Maçonnerie, qu'une fraternité source de haine et de guerre, une fraternité ténébreuse et pécheresse de secte occulte. Il n'y a pas de règne de la charité hors du règne du Christ. Il n'y a pas de paix hors du règne du Christ.

La vraie charité et la vraie paix exigent la lutte contre le péché et l'erreur pour le bien véritable de ceux qui sont dans le péché et l'erreur (ce n'est donc pas une lutte contre eux). La charité exige d'abord en chacun de nous la lutte contre nos péchés et nos erreurs. Elle ne peut s'élever que sur la mort de l'égoïsme, elle demande notre effort pour détruire l'égoïsme, ses tendances et ses conséquences. Ce serait donc encore une déformation de la charité de la confondre avec une bonté ou pitié purement sentimentale et qui serait le jouet des caprices de la sensibilité. La vraie charité demande effort et discipline pour vaincre les répugnances de la sensibilité. La paix est le fruit de la lutte et de l'effort. Une paix en se croisant les bras, une charité qui ne sait que gémir sont d'infâmes parodies. La vraie charité ne craint pas plus la souffrance que le médecin ne craint le chirurgien.

Enfin remarquons, puisque donner est le propre de la charité, que la charité se manifeste par l'aumône. Mais dans l'aumône il y a une hiérarchie. Presque tout le monde aujourd'hui ramène l'aumône à donner un peu d'argent aux pauvres (et souvent si peu !). Et, certes, c'est déjà une première oeuvre de charité de secourir les pauvres par un don d'argent. Mais l'argent est le moindre des biens et la charité ne s'arrête pas là. En ce qui concerne les biens corporels, saint Thomas indique sept formes principales d'aumône : *donner la nourriture à ceux qui ont faim ; la boisson à ceux qui ont soif ; le vêtement à ceux qui sont nus ; l'hospitalité à ceux qui sont sans logement ; visiter et secourir les malades et les prisonniers ; ensevelir les morts*. Beaucoup trop de chrétiens d'aujourd'hui oublient complètement les formes supérieures de ces aumônes : exercer l'hospitalité et soigner les malades. Il y a là de vieilles traditions chrétiennes à restaurer : restaurer l'esprit d'accueil et d'hospitalité, la famille chrétienne doit être un centre de rayonnement toujours ouvert et ne doit jamais devenir ce centre bien clos d'égoïsme et de repliement sur soi qu'est trop souvent la famille bourgeoise d'aujourd'hui ; restaurer les habitudes de visiter et soigner les malades, sans se laisser arrêter par cette absurde peur de la contagion issue des théories pasteurienne aujourd'hui ruinées et bannies de la science. Pour la charité, il n'y a pas de « gens qui ne sont pas fréquentables » ou de « gens qu'on ne peut pas recevoir » et il n'y a pas de crainte d' « attraper les maladies » du prochain. D'autre part, si ces aumônes concernant les biens corporels sont nécessaires et méritoires, il faut placer au-dessus les aumônes qui donnent les biens spirituels et dont saint

Thomas nomme sept catégories : *instruire, conseiller, consoler, corriger, pardonner, supporter, prier*. L'oeuvre la plus élevée de la charité consiste à coopérer au salut des âmes, c'est l'*apostolat*<sup>16</sup>. Si nous ne sommes pas remplis de zèle pour le salut des âmes, l'amour de Dieu et du prochain n'est pas en nous. Apostolat par la parole et par l'écrit quand cela nous est possible, mais pour tous et toujours apostolat de l'exemple, du sacrifice, de la prière. Prier et offrir nos souffrances pour le salut des âmes, c'est un devoir primordial du chrétien. On ne sauvera le monde qu'à force de prière et de sacrifice. Et, le sacrifice le plus parfait comme la plus excellente prière étant le sacrifice et la prière du Christ que la messe renouvelle chaque jour pour nous y associer, est-il charité plus parfaite que d'offrir la messe pour nos frères ? L'Eucharistie nous associe tous à un même sacrifice et à un même repas ; elle est le signe efficace de l'unité. Qu'elle nourrisse sans cesse de plus en plus la charité des hommes. Elle est la source unique de la paix des sociétés, parce qu'elle est l'aliment unique de la charité. Le païen Aristote savait déjà que l'amitié est un bien plus précieux que la justice elle-même pour les sociétés ; mais il ne savait pas que l'amitié ne peut être universelle et durable et complète sans s'épanouir dans la charité surnaturelle, dans la paix que l'amour du Christ donne aux hommes et qu'Il nourrit de son corps et de son sang. Un admirable moine Bénédictin de Maredsous, *Dom Vandeur*, a su trouver la grande parole à dire au monde moderne « L'Eucharistie est, le dernier mot de la question sociale, car elle seule est capable en Jésus-Christ de rapprocher les hommes, de les souder ensemble et de constituer avec les chrétiens la muraille d'airain qui doit s'opposer au flot montant de l'anarchie et de la haine ».

---

<sup>16</sup> C'est chaque homme personnellement qui est appelé à la vie éternelle. La vraie charité n'aime pas seulement *l'humanité* en général, mais *chaque homme personnellement*. Il faut trouver en chaque personne humaine une réalité digne d'intérêt et d'amour, un être pour lequel le Christ a versé son sang.

## Le sens du péché

L'un des plus dangereux effets du naturalisme moderne a été et demeure de nous priver de notre vocabulaire chrétien : il arrive souvent qu'un mot qui, par son origine même, appartient en propre au vocabulaire théologique et n'a de sens authentique que dans les perspectives de la foi a été peu à peu dépouillé de toute signification surnaturelle et ramené dans le vocabulaire courant d'aujourd'hui à un sens purement naturel et humain qui n'a plus rien de chrétien et n'a plus aucun rapport avec la foi. C'est ainsi que constamment aujourd'hui tout le monde emploie des mots d'origine chrétienne dans un sens qui n'est plus leur sens chrétien et on en arrive, parce que les mots ont perdu leur sens, à ne plus comprendre les enseignements de la foi et de la théologie.

L'un des mots que cette évolution du vocabulaire a le plus déformés est certes le mot « péché » et parce qu'il s'agit là d'une des réalités fondamentales du christianisme, il en résulte de très graves contresens.

Beaucoup de chrétiens contemporains, intoxiqués par l'humanisme et le naturalisme, en sont arrivés à réduire le christianisme à une morale, à lui donner pour seule perspective le développement humain (on dirait maintenant : « l'épanouissement de la personne humaine »), à en faire une entreprise d'éducation pour l'amélioration de la race humaine comme il y a des organisations pour l'amélioration de la race chevaline. Alors le mot « péché » est devenu pour eux synonyme de « faute morale » et signifie ce qui est contraire à la morale : on ne voit plus alors pourquoi les philosophes et moralistes païens n'auraient point parlé de péché. La gravité du péché est alors limitée, comme tout ce qui est humain ; il est contraire à quelque chose de limité qui est le bien humain ou la perfection de l'homme.

La déformation est encore pire quand, sous l'influence de l'idéalisme qui imprègne toute la psychologie moderne, on perd la notion authentique de la morale et de la faute morale. Jusqu'à Kant, la morale a toujours été une morale réaliste qui avait sa source dans l'amour du bien et d'un bien réel voulu pour l'homme, les règles morales ne faisant que nous apprendre ce qu'il faut pour parvenir réellement à ce bien. Dans cette morale réaliste du bien ou de la fin qui est tout entière direction de nos actes vers une fin, le bien réel de l'homme, et où tout est subordonné à la fin poursuivie, où les règles n'existent que relativement à cette fin pour enseigner ce qui y conduit, la faute morale consiste à se dérober aux exigences de l'amour du bien, à se détourner de la fin.

Mais Kant a imaginé que la recherche d'un bien réel était une attitude égoïste et intéressée (ce qui est faux quand il s'agit d'un bien supérieur aimé pour lui-même d'une manière désintéressée) et que les règles morales valent par elles-mêmes indépendamment de tout but à poursuivre et de tout bien à obtenir ;

ainsi, à la morale réaliste du bien ou de la fin, l'idéalisme a substitué une morale du devoir ou de la règle qui règne sur les consciences modernes et qui est le respect de la règle pour elle-même sans se soucier des circonstances ni des résultats.

Pour la plupart de nos contemporains, la morale n'est plus recherche d'un bien réel (nous disant ce qui s'impose pour y arriver) mais recherche d'un ordre idéal des actes humains par conformité à une règle idéale. D'où le conflit si fréquent aujourd'hui entre la fausse morale idéaliste et, les exigences du réel en opposition avec l'ordre idéal (tandis que la vraie morale part des possibilités du réel et nous demande, non de nous conformer à une règle idéale, mais de rechercher dans chaque cas, en fonction des circonstances indéfiniment variées de nos actes, ce qui s'impose pour se diriger vers un bien réel, si humble soit-il).

Ainsi, avec la morale idéaliste, la notion de faute morale se dégrade en un simple manquement à une règle.

Quand le péché a été ainsi réduit au manquement à un règlement (désobéissance à la gendarmerie céleste qui a promulgué les règlements de douane pour trier les entrées au paradis), le péché a perdu toute sa gravité et même il amuse quelque chose en nous qui rira toujours quand on voit le petit Guillaume rosser le gendarme (vieil instinct de liberté qui ne peut supporter des règlements arbitraires imposés par contrainte).

Devant le gendarme, on plaidera toujours les circonstances atténuantes : la psychologie moderne a montré que la responsabilité humaine est souvent très atténuée ; aussi beaucoup de chrétiens contemporains en arrivent-ils à penser que le péché grave est quelque chose qui ne se produit jamais et que l'enfer est une menace aussi irréaliste que le croquemitaine dont on effraie les enfants, mais qu'il n'y a pas de damnés. D'ailleurs, les influences humanistes convainquent de plus en plus que l'homme est bon, donc qu'un vrai péché grave est impossible. Le dogme du péché originel n'a plus d'action sur la conduite pratique de la plupart des chrétiens d'aujourd'hui : ceux-ci ne pensent plus qu'un péché grave est lié à leur nature même telle qu'ils l'ont héritée de leurs parents, que cette corruption imprègne toutes les profondeurs de leur être, qu'ils sont incapables de sortir par eux-mêmes de leur péché et irrémédiablement pécheurs tant qu'ils ne sont pas transformés par la source infinie de grâce et de sainteté qui se trouve dans la croix de Jésus-Christ. Le résultat est que confiants en eux-mêmes, ils n'ont plus l'attitude chrétienne fondamentale de tout attendre de Jésus-Christ et de mettre en Lui seul leur espérance.

Finalement, on voit disparaître complètement cette crainte du péché qui est le commencement de la vraie sagesse chrétienne, cette haine du péché contre lequel il faut mener le combat chrétien qui sera jusqu'à la fin des temps celui de l'Église militante, cette horreur du péché qui faisait trembler les saints dans tous leurs membres.

### **La vraie réalité du péché**

Il est donc urgent de ramener le regard des chrétiens vers la vraie réalité du péché en rendant au mot « péché » le sens qu'il a dans le vocabulaire théologique et dans les perspectives de la foi. Le mot « péché » n'a aucun sens en dehors de l'ordre surnaturel, le péché est un mystère surnaturel incompréhensible à la nature et connaissable par la foi seule. Le fait fondamental sur lequel repose toute la réalité du péché, c'est l'attitude d'Amour infini de Dieu qui nous a créés, non point pour une joie humaine naturelle et limitée, mais pour Se donner Lui-même entièrement à nous en nous donnant Sa propre Joie infinie de Dieu, qui, par la grâce, nous communique Sa propre nature divine pour nous faire vivre de Sa propre vie divine et avoir part à la plénitude infinie de Sa joie.

Le but de notre vie, ce n'est plus notre perfection humaine, « l'épanouissement de la personne humaine », c'est Dieu Lui-même possédé en plénitude dans une participation totale à Sa vie et à Sa joie. Le paradis qui nous est promis, ce n'est pas un paradis musulman fait de joies humaines, c'est Dieu Lui-même, c'est Sa Bonté infinie qui fera notre joie, c'est Son Bonheur qui fera notre bonheur si, par la charité, nous L'aimons pour Lui-même. Pour Se donner ainsi à nous, Dieu ne met aucune condition, mais Il ne peut Se donner à nous malgré nous, nous contraindre à L'aimer (car il n'y a d'amour que libre) si nous ne L'aimons pas et ne voulons pas de Lui : l'unique condition pour vivre de la vie même de Dieu et trouver en Lui la joie infinie, c'est de Le vouloir, c'est de L'aimer, c'est la charité.

Si donc l'homme a été créé libre pour pouvoir aimer Dieu librement, il lui est possible de ne pas L'aimer, de ne pas vouloir de Dieu, de mettre sa préférence et sa joie en lui-même ou dans les biens de ce monde au lieu de les mettre en Dieu. *Le péché est le refus de Dieu, le rejet de l'Amour infini de Dieu, le mépris de la Bonté infinie de Dieu* : Dieu offre à l'homme la Joie infinie qu'Il est Lui-même et le pécheur n'en veut pas parce qu'il aime mieux l'argent ou le plaisir ou l'orgueil.

### **La gravité infinie du péché**

On comprend alors la gravité infinie du péché qui faisait trembler d'horreur tous les saints ! Ce que le péché rejette et méprise, c'est le Bien infini. Quand ce refus de Dieu devient définitif, c'est l'enfer : le damné est celui qui, irrévocablement, ne veut pas du ciel parce que le ciel, c'est Dieu, et il n'aime pas Dieu.

En ce monde, il y a péché chaque fois que nous nous dérobons à un appel d'amour que Dieu nous adresse pour nous complaire en nous-mêmes ou dans les biens de ce monde. Qui de nous peut dire qu'il ne s'est jamais dérobé à un appel d'amour de Dieu ? Notre nature humaine elle-même a hérité d'Adam et Ève une attitude de repli sur elle-même, de complaisance mise en elle-même par laquelle elle se ferme au don de Dieu, et à l'appel d'amour de Dieu : c'est le péché originel qui a, en quelque sorte, tordu notre nature dans ce repli sur elle-même.

Aucun homme, incapable d'un acte infini d'amour, n'aurait pu réparer cette gravité infinie du péché refus d'amour opposé au Bien infini, si l'Amour infini de Dieu ne nous avait pas donné pour Sauveur Jésus-Christ qui, dans l'unité de Sa personne divine, est réellement homme en même temps que réellement Dieu, ce qui le rend capable de réparer le péché. En réalité, ce qui doit nous faire mieux comprendre la gravité infinie du péché, c'est que dans le mystère de la Rédemption, l'Amour infini de Dieu a été jusqu'à l'excès dans le don de Lui-même en réparant surabondamment le péché par la valeur infinie de l'acte infini d'Amour par lequel Il offre par amour ses souffrances et sa mort, acte rédempteur qui donne à Dieu infiniment plus d'amour que le péché ne lui en refuse et constitue ainsi un triomphe absolu et total sur le péché. Mais, du même coup, nous voyons ainsi que le péché a conduit Dieu à la mort (le soir du vendredi saint, Dieu a été un cadavre) : Dieu aimant jusqu'au don total de Sa vie, le refus de Sa vie par l'homme devait aller jusqu'à Le tuer. Et dans le Coeur Sacré de Jésus-Christ, où Dieu est aimé d'un Amour infini, l'horreur du péché est telle qu'avant même que personne l'ait touché, Jésus entre en agonie jusqu'à la sueur de sang, sous la seule pression de la souffrance intérieure de son coeur.

Voici donc, au regard de la foi, la véritable réalité du péché : notre péché est l'assassinat de Jésus-Christ. Que nous voici loin du simple manquement à un règlement ! Loin même de la simple faute morale ! Chaque fois que nous nous dérobon à une exigence de la charité, à un appel d'amour de Dieu, c'est le Bien infini que nous refusons et, par là, nous devenons le bourreau de Jésus-Christ. Puissent nos contemporains retrouver ce sens théologique du péché dans la contemplation du crucifix à la fois oeuvre du péché et éternel triomphe sur le péché !

## Le sens profonde de la dévotion à la Sainte Face

Le Saint-Suaire est très mal connu de la plupart des chrétiens qui n'y voient qu'une occasion de dévotion pour le linceul qui a enveloppé le corps mort de Jésus-Christ et sur lequel s'est imprimée l'image de Sa Face sainte et vénérable. Et certes, déjà l'image de cette Face douloureuse, marquée profondément par la Passion et la Mort du Sauveur, est un aliment très riche pour notre vie intérieure de chrétiens. La contemplation de l'image de la Sainte Face, la récitation du texte admirable des litanies de la Sainte Face, qui nous fait méditer tous les aspects de la Passion de Notre Sauveur, ont été, pour beaucoup de chrétiens, un moyen choisi de prière, un aliment de leur charité, le point de départ de tout un essor de leur vie spirituelle. Ce n'est pas pour rien que la grande maîtresse de vie spirituelle de notre temps, celle qui a été l'instrument choisi du Saint-Esprit pour ramener les chrétiens du XXe siècle à l'intimité avec Dieu, sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, avait pris le nom de Thérèse de l'Enfant Jésus et de la Sainte Face. Ne perdons rien des leçons qu'elle nous donne, que l'Église nous donne par elle en nous la donnant comme maîtresse de spiritualité : elle nous indique par ce double nom les deux directions essentielles pour la vie spirituelle des chrétiens d'aujourd'hui : d'une part l'esprit d'enfance, de livraison totale à la paternité de Dieu qui nous transforme et nous sanctifie, d'autre part l'esprit de réparation du péché et de communion aux souffrances et à la mort de Jésus-Christ. Et que l'on ne croie pas à une opposition entre ces deux directions, entre l'aspect gracieux du petit enfant de la crèche et l'aspect terrible de l'Homme de douleurs de la Passion : le petit enfant de la crèche n'est né que pour souffrir et mourir, que pour la Passion et la Croix, et le regard prophétique de Siméon avait bien vu en lui le glaive qui transpercera le cœur de Marie ; la Passion et la Croix elles-mêmes sont les conditions de la joie de la Résurrection. Crèche et suaire, enfance et mort sont les deux faces indissolubles du christianisme.

Ce que nous venons de dire nous fait déjà entrevoir comment la dévotion à la Sainte Face, c'est-à-dire au visage du Christ dans sa Passion et dans sa mort, est une porte qui mène à une vie spirituelle fondée sur le mystère de la Rédemption, et nous tenons ici le sens profond et l'extrême importance de la dévotion au Saint-Suaire : développer une spiritualité qui repose sur le mystère de la Rédemption, la Sainte Face n'étant que l'image qui attache nos regards et nos vies au mystère de la Rédemption.

Par là, la dévotion au Saint-Suaire nous paraît répondre à un besoin particulièrement urgent des chrétiens d'aujourd'hui et constituer un remède très spécialement efficace aux plus graves erreurs et déviations de notre temps, car ce que la mentalité contemporaine rejette par dessus tout et exclut absolument, c'est le mystère de la Rédemption, et la dévotion au Saint-Suaire vient justement nous rappeler que notre salut repose sur le Mystère de la Rédemption, sur « la Croix, notre unique espérance ».

Ce qu'il y a au fond de tout le monde moderne, c'est le naturalisme et l'humanisme, c'est le culte de la nature humaine pour elle-même et du seul épanouissement humain, comme si la nature humaine avait en elle-même sa fin et comme si Dieu nous avait créés pour notre seul développement naturel, pour être simplement des hommes parfaits. Cette grave déviation, qui est un véritable retournement de la finalité de la créature en la repliant vers elle-même et sa propre perfection, a profondément imprégné la mentalité de nombreux chrétiens qui ne parlent plus que d'épanouissement de la personne humaine, de réalisation complète ou parfaite de l'homme.

Cet humanisme contemporain s'accommode encore chez certains du mystère de l'Incarnation, tout en professant une conception qui le déforme complètement, qui en fausse tout le sens, et c'est par là qu'il peut encore revêtir chez certains un aspect chrétien. Dans cette conception, le Christ n'apparaît plus que sous l'aspect de l'homme parfait, il vient pour achever et couronner le développement naturel de l'humanité, comme le sommet de l'évolution humaine, pour assurer et réaliser le plein épanouissement de l'homme, il n'est plus qu'une forme chrétienne du surhomme. C'est ainsi qu'on a pu parler d'humanisme chrétien en croyant éviter la contradiction entre l'humanisme qui centre tout sur l'homme et le christianisme qui centre tout sur le Christ : les deux se rejoignent si on ne voit plus dans le Christ que l'homme parfait vers lequel tendent l'évolution naturelle et le progrès de l'humanité. Cet humanisme maintient ainsi une caricature du mystère de l'Incarnation et du Christ, mais il fait disparaître le péché originel et le mystère de la Rédemption ou il les réduit à un accident historique sans importance.

En présence de cette caricature humaine du christianisme qui imprègne la mentalité de tant de catholiques contemporains, on voit l'urgence de rappeler avec saint Paul que le christianisme tout entier repose sur Jésus crucifié, sur Jésus Rédempteur, qu'on ne peut séparer le mystère de l'Incarnation du mystère de la Rédemption parce que Jésus, dont le nom même qui le définit signifie « Sauveur », est venu pour la Croix et la Rédemption, parce que Dieu a créé l'univers et l'humanité, non pour la royauté d'un Christ venant harmonieusement achever l'ordre naturel et épanouir la nature humaine, mais pour la royauté d'un Christ souffrant sauvant une humanité pécheresse par la mort de la Croix et acquérant sa résurrection et sa gloire par son triomphe sur la mort et le péché. Une spiritualité fondée sur le mystère de la Rédemption, c'est-à-dire sur la destinée réelle de l'humanité et le sens réel de la Création, c'est une spiritualité qui ne cherche pas l'épanouissement de la nature humaine, mais l'immolation de la nature humaine viciée en toutes ses dimensions par le péché et qui doit mourir sur la Croix avec le Christ, être crucifiée avec Lui, pour ressusciter et renaître avec Lui dans sa gloire et vivre alors en Lui, non plus pour elle-même, mais pour Lui, c'est une spiritualité où la nature humaine ne doit plus se chercher elle-même et vivre pour elle-même et sa propre perfection, mais ne plus exister et ne plus vivre qu'au sein de la vie du Christ, pour le Christ, totalement transformée et transfigurée en Lui. C'est cela, le christianisme, où la nature humaine n'existe plus que dans le Christ, crucifiée en Lui et ressuscitée en Lui et ayant désormais toute sa vie en Lui.

Refaire une spiritualité qui, par la contemplation du Christ en sa passion, en sa mort et en sa résurrection rende toute sa place au mystère de la Rédemption, au mystère du Vendredi-Saint et de Pâques, qui est le centre et l'essentiel du christianisme, telle est l'urgente mission de la dévotion au Saint-Suaire.

## Jugement sur le progrès

Jusqu'à une date récente où les malheurs de notre siècle ont fait fleurir les nombreuses formes contemporaines du pessimisme, le monde moderne a vécu de la foi dans le progrès, c'est-à-dire dans une évolution constante vers le mieux : cette foi suppose que tout ce qui est nouveau serait, parce que nouveau, supérieur à ce qui l'a précédé, par conséquent qu'il faudrait toujours rejeter ce qui est passé et accepter ce qui est nouveau. De là, notamment, toutes les formes de modernisme ou de « progressisme » qui somment l'Église d'accepter toute nouveauté et de se transformer pour s'adapter à l'évolution des temps et à la marche de l'histoire : l'Église devrait être elle-même en perpétuel progrès en acceptant de se conformer à la marche générale de l'évolution de l'univers et de l'humanité.

Cette attitude aboutit à un historicisme, à une véritable religion de l'histoire qui vaudrait et s'imposerait par elle-même : au lieu que le contenu de l'histoire soit jugé au nom des critères supérieurs de vérité et de bien, c'est le contenu de l'histoire qui devient la seule règle de la vérité et du bien.

Une telle attitude souffre d'une contradiction interne car, pour admettre que la marche de l'histoire apporte un progrès authentique, c'est-à-dire un mieux, il faut admettre une notion du bien au nom de laquelle on apprécie ce mieux et l'on juge ce progrès comme un *vrai* progrès (car que signifierait un progrès qui ne serait pas un « vrai » progrès ?) et, d'autre part, on refuse une notion supérieure du bien qui permettrait de juger la marche de l'histoire en voulant que cette marche de l'histoire soit elle-même la règle unique du bien. Si l'on n'admet rien de supérieur au contenu de l'histoire pour juger celle-ci, toute notion de bien ou de mieux, de valeur, disparaît et l'histoire n'est plus qu'un ensemble de faits que rien ne permet d'apprécier : il faudra alors reconnaître que cet ensemble de faits n'a ni intelligibilité ni sens, que c'est un chaos inintelligible et absurde dépourvu de toute explication, et l'on aboutit au pessimisme existentialiste dans lequel s'évanouit la notion de progrès ; un évolutionnisme pur ne peut admettre logiquement qu'une évolution sans fin : dire qu'il y a progrès, c'est dire qu'il y a marche vers un terme auquel toute l'évolution est subordonnée, c'est donc dire que l'évolution est dirigée, c'est admettre la présence d'une Providence directrice, donc que l'évolution dépend d'une réalité supérieure ; c'est finalement rejeter le pur évolutionnisme !

Autrement dit, le progrès n'a un sens que si le nouveau est un mieux, mais alors c'est que le nouveau peut, dans certains cas, n'être pas un mieux, c'est que le nouveau n'est pas un mieux par lui-même et parce que nouveau, mais en raison d'une vérité et d'un bien supérieurs au nom desquels on le juge.

Et par là, nous revenons au bon sens qui nous dit que toute nouveauté n'est pas bonne parce que

nouvelle, que le nouveau peut être, suivant les cas, supérieur ou inférieur à ce qui le précède. Un « progressisme » qui admet le nouveau et le considère comme mieux parce que nouveau, est aussi absurde qu'un conservatisme qui rejeterait le nouveau et le considérerait comme mal, parce que nouveau.

Mais ce mélange de progrès et de régressions que l'histoire nous présente n'est-il qu'un chaos incohérent, ou pouvons-nous y discerner un ou des principes ordonnateurs, une ou des directions générales ? Le problème est si complexe que la philosophie de l'histoire tâtonne sans résultats précis et définitifs. Mais la théologie de l'histoire, qui permet de comprendre l'histoire en connaissance des intentions du Créateur dans la lumière et les perspectives de la foi, vient nous apprendre que l'histoire est et sera jusqu'à son terme l'inextricable mélange du bon grain et de l'ivraie : le royaume de Dieu s'y trouve en germe comme le levain dans la pâte et il y est en croissance et en développement jusqu'à la fin des temps, jusqu'à ce que le règne du Christ soit accompli et sa plénitude achevée ; et par là l'évolution de l'univers est un mouvement finalisé, dirigé vers un achèvement, c'est-à-dire un authentique progrès au sens le plus plein du mot ; mais en même temps que s'accroît le royaume de Dieu, grandit le refus opposé à Dieu par l'orgueil de la créature qui ne veut pas être de son royaume, et le monde du péché où l'enfer est lui aussi en formation dans l'histoire jusqu'à sa séparation et son exclusion définitive ; et par là la malice et la révolte ne cessent de croître, de sorte qu'au fur et à mesure que l'histoire avance, on voit de plus en plus le péché qui abonde et la grâce qui surabonde.

Cela a été bien mis en relief en plusieurs passages de l'oeuvre de Jacques Maritain et nous l'avons développé avec toutes les précisions nécessaires dans notre livre : *L'Église et le monde moderne* (Édit. La Colombe). Pour affirmer que toute réalité humaine et tout le contenu de l'histoire appartient au royaume de Dieu en croissance et en formation, il faudrait, comme l'ont fait, hélas ! tant de nos contemporains, nier ou méconnaître la réalité du péché et de l'enfer, nier ou méconnaître qu'une partie de ce contenu se trouvera finalement séparée du royaume et rejetée dans les ténèbres extérieures. Mais tant que la séparation définitive n'est pas faite, il ne faut pas arracher le bon grain avec l'ivraie : toute réalité humaine présente dans l'histoire est susceptible d'être enlevée au monde pécheur et conquise au règne de Jésus-Christ.

Car l'histoire n'est pas seulement mélange, elle est combat perpétuel du règne du Christ et de l'enfer, de l'Église et du monde, et elle ne peut se comprendre que comme ce combat : elle est le lieu où s'exerce l'action de l'Église pour conquérir tout son contenu au règne de Jésus-Christ.

Entre le « monde », c'est-à-dire la création pécheresse qui s'est détournée du don de Dieu pour mettre en elle-même toute sa complaisance, et l'Église, c'est-à-dire la création rachetée, sanctifiée, divinisée par Jésus-Christ, aucun accord, aucune conciliation ne sera jamais possible. Aussi l'Église n'acceptera-t-elle jamais aucune forme de modernisme ou de progressisme qui l'invite à se transformer pour s'adapter au monde présent, se conformer à l'évolution de l'histoire. Mais elle n'acceptera pas davantage aucune forme de pessimisme luthérien ou janséniste qui l'invite à s'isoler du monde. L'Église

est dans le monde sans être du monde, et elle doit être présente à tout le contenu humain du monde actuel en conquérante pour l'arracher au monde et le conquérir au règne de Jésus-Christ.

Devant toute réalité humaine, l'Église se présente en rédemptrice pour la faire mourir au monde et au péché (c'est-à-dire à toute vie pour elle-même) et la faire renaître et ressusciter en elle divinisée et sanctifiée en Jésus-Christ. L'Église ne doit pas se laisser diriger par une évolution historique qui lui dicterait sa loi (erreur moderniste ou progressiste), c'est elle qui doit diriger l'histoire, c'est elle qui, en développant le règne de Jésus-Christ, est l'auteur de l'unique progrès authentique qui se trouve dans l'histoire et qui est la marche vers le royaume de Dieu.

Certes, nous ne méconnaissons pas qu'il peut y avoir des progrès d'ordre purement naturel (par exemple, l'essor des sciences et des techniques) mais si on les considère dans leur réalité historique, ils sont ambivalents car ils peuvent être incorporés au règne de Jésus-Christ ou utilisés contre Lui.

Le sens authentique de l'histoire se trouve donc dans l'action de l'Église dirigeant la marche de l'histoire vers le royaume de Dieu. La véritable histoire n'est pas celle que racontent les historiens et qui est faite des événements extérieurement visibles, c'est celle qui s'accomplit au fond des âmes et dans le secret des cœurs, c'est celle du combat intérieur entre la grâce et le péché, c'est l'obscur cheminement de la grâce dans les âmes pour les orienter vers Dieu.

Aussi n'avons-nous pas d'autre but à poursuivre que l'accomplissement du royaume de Dieu. Nous aussi marchons vers « des lendemains qui chantent ». Mais pour les marxistes, ce sont des lendemains qui chantent la puissance de l'homme sur la terre, et pour nous ce sont des lendemains qui chantent la gloire de Dieu et la joie pascale de la résurrection de toutes choses en Jésus-Christ en qui Dieu Lui-même nous est donné.

Le communiste cherche la possession de la terre et à nous est promise la possession de Dieu. Le paradis espéré par le marxiste est dans l'histoire en un lointain avenir auquel ne participeront pas ses ouvriers morts depuis longtemps. Notre paradis est hors de l'histoire et tous ceux qui l'ont espéré y participeront dans la résurrection glorieuse : un paradis où la mort n'est pas vaincue n'est pas un paradis, il n'y a « de lendemains qui chantent » que dans la résurrection.

Et ce paradis chrétien est déjà réalisé dans le triomphe pascal de Jésus-Christ. En Jésus-Christ, donc dans le christianisme et dans l'Église, nous possédons ce qui est parfait et définitif pour l'éternité. Jésus-Christ et le christianisme ne sont pas, comme l'ont imaginé certains de nos contemporains<sup>17</sup>, une étape dans l'évolution de l'univers, étape susceptible d'être dépassée quand l'évolution ultérieure amènerait quelque chose de plus parfait : jamais aucune évolution ne pourra réaliser plus parfait que Jésus-Christ et le christianisme — il ne peut donc pas y avoir de progrès dans l'essence même de l'Église qui est la vie de Jésus-Christ communiquée aux hommes, en elle le terme de l'histoire est réalisé ; il ne peut y avoir de

---

<sup>17</sup> Par exemple, Lecomte de Nouy

progrès que dans l'extension de l'Église, dans son travail de conquête pour conquérir toute créature au règne de Jésus-Christ.

Une autre erreur du progressisme qu'il faut faire attention à éviter est de considérer l'histoire de la Création comme une évolution continue. Cette histoire au contraire présente des discontinuités essentielles. L'abord pour la réalisation de l'homme (qu'il soit ou non issu d'une origine animale) il a fallu l'intervention de Dieu pour donner l'âme spirituelle avec les facultés spirituelles d'intelligence et de liberté. Puis le don de la vie surnaturelle est pure irruption de Dieu dans sa création venant de la seule initiative de Dieu : il est clair que la vie surnaturelle ne peut sortir de l'évolution naturelle de l'univers et y introduit une discontinuité absolue.

Enfin, ce serait une erreur plus grave encore (commise par Lecomte de Nouy) de présenter Jésus-Christ comme le produit de l'évolution naturelle de l'univers qui aboutirait à Lui : évidemment, l'évolution naturelle de l'univers ne peut engendrer Jésus-Christ, et l'Incarnation est pure irruption de Dieu Lui-même venant établir la plus absolue discontinuité, la plus totale coupure dans la marche de l'histoire et l'évolution du monde, et par cette initiative de Dieu se trouve d'emblée présent dans l'histoire Celui qui est le terme de l'histoire.

Le progressisme marche toujours vers un au-delà. Mais il n'y a pas d'autre au-delà que Jésus-Christ, et dans l'Église Jésus-Christ est présent parmi nous et possédé par nous.

**OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :**

LA VIE SURNATURELLE, Traité complet de doctrine et de spiritualité à l'usage des laïcs. Préfaces de S.E. Mgr Beaussart et du T.R.P. Garrigou-Lagrange. Ouvrage couronné par l'Académie Française. Ed. La Colombe.

LA NÉCESSAIRE CONVERSION. Ed. La Colombe.

EN PRIÈRE AVEC L'ÉGLISE. Ed. La Colombe.

L'ÉGLISE ET LE MONDE MODERNE. Ed. La Colombe.

CONNAÎTRE LE COMMUNISME. Ed. La Colombe.

CONNAÎTRE LE CHRISTIANISME. Ed. Plon.

VIVRE LE CHRISTIANISME. Ed. Plon.

CATHOLICISME ET SOCIALISME. Ed. du Cèdre.

DOCTRINE CHRÉTIENNE DE L'ÉTAT. En vente : F.N.A.C.

ORIGINES ET FORMATION DE LA THÉORIE DES PHÉNOMÈNES ÉLECTRIQUES ET MAGNÉTIQUES. Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences. Ed. Hermann.

L'OEUVRE DE L'INTELLIGENCE EN PHYSIQUE. Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences. Ed. Presses Universitaires.

**Collection « PRÉSENCE DU CATHOLICISME »**

dirigée par l'Abbé H. LEROY

Parus :

N° 1. — A. HUC, C.M. Mois de Marie de Notre-Dame du Rosaire de Fatima.	N° 14. — J.-L. PRÉVOST. Le Prêtre, ce héros de roman (d'Atala aux Thibault).
N° 2. — M. D'AMBRIÈRES, S.J. Le sacerdoce du peuple chrétien.	N° 15. — CANTINAT, C.M. Au cœur de notre Rédemption.
N° 3. — H. MOGENET, S.J. La vocation religieuse dans l'Église.	N° 16. — Mgr VILLEPELET. La Veillée Pascale.
N° 4. — Mgr SOUBIGOU, les Chanoines BLOND et CATTÀ et les RR.PP. GERLAUD, O.P., et HOLSTÉIN, S.J. La sainteté de la Mère de Dieu.	N° 17. — M. PELLISSIER. Dominique Savio, cet « As » ...
N° 5. — R. BARON. Pour que ta vie soit belle.	N° 18. — A. MICHEL. Enfants morts sans baptême.
N° 6. — H. BOUQUIER, S.D.B. Don Bosco éducateur.	N° 19. — J.-L. PRÉVOST. Satan et le Romancier.
N° 7. — J.-L. PRÉVOST. Le Prêtre, ce héros de roman (de Claudel à Cesbron).	N° 20. — A. HUC, C.M. Élévations sur le Mystère de la Médaille Miraculeuse.
N° 8. — M. DURAND, Missionnaire diocésain. Guides vivants sur nos routes.	N° 21. — J. BUR. Leçons sur la Bible
N° 9. — A. MICHEL. Les Mystères de l'Au-delà.	N° 22. — M. MARDUEL. L'âme ardente de sainte Chantal.
N° 10. — J.-M. BESLAY, S.D.B. Notre Dame et saint Jean Bosco.	N° 23. — MARYSE CHOISY. Le Chrétien devant la Psychanalyse.
N° 11. — M. MARDUEL. Face à la Solitude.	N° 24. — HENRY BORDEAUX. Barrage spirituel.
N° 12. — L. CAMUS. Pionnier de son époque, précurseur de la nôtre : F. Ozanam	N° 25. — A. HUC, C.M. À des Religieuses.
N° 13. — H. AGEL. Le Prêtre à l'écran.	N° 26. — J. DAUJAT. Idées modernes, réponses chrétiennes.